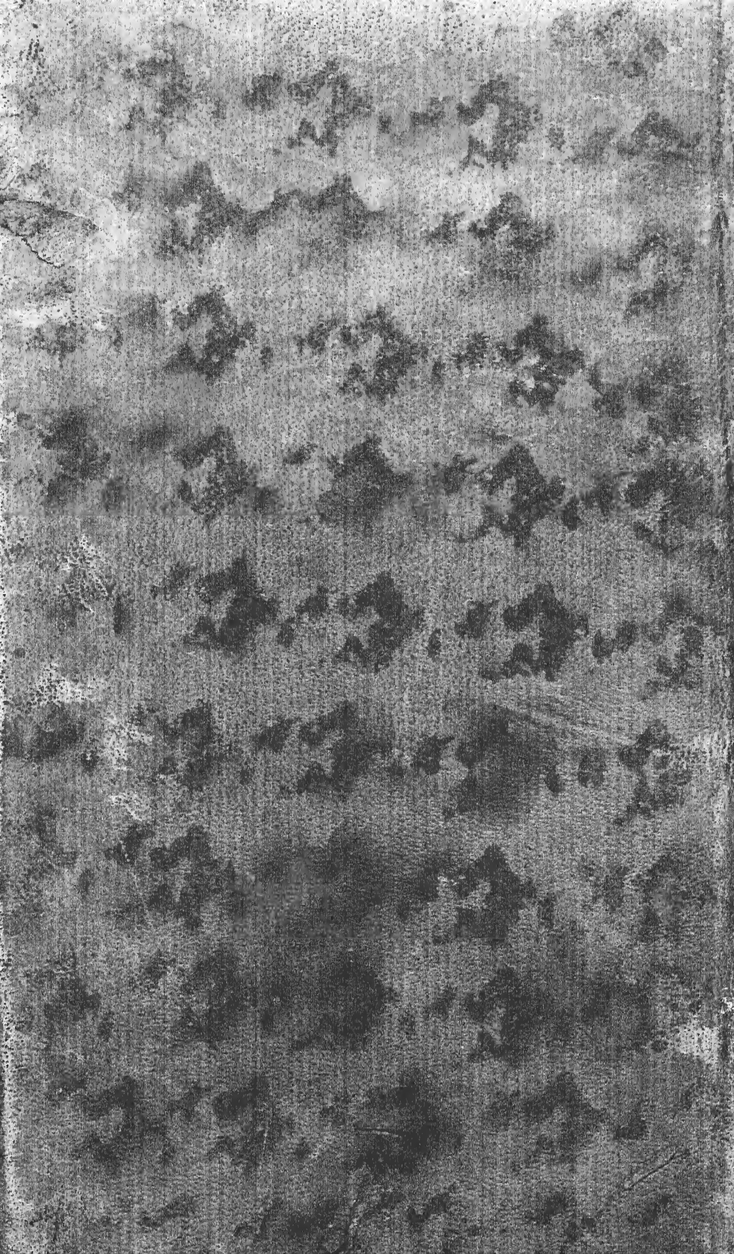
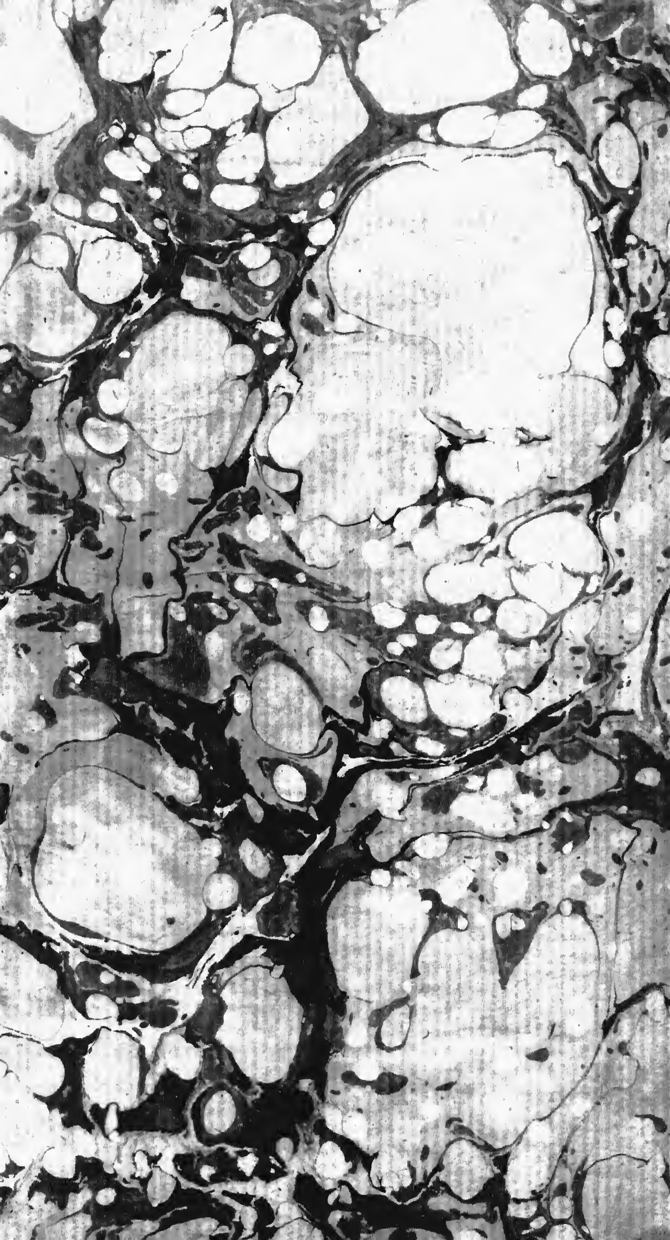






VOYAGE EN FRANCE, EN ITALIE ET AUX ISLES DE L'ARCHIPEL.

TOME TROISIEME.



VOYAGE EN FRANCE, EN ITALIE ET AUX ISLES DE L'ARCHIPEL, OU LETTRES ÉCRITES DE PLUSIEURS ENDROITS DE L'EUROPE ET DU LEVANT EN 1750, &c.

Avec des observations de l'Auteur sur les diverses productions de la Nature & de l'Art.

OUVRAGE TRADUIT DE L'ANGLOIS.

TOME TROISIEME.



A PARIS,
Chez CHARPENTIER, Libraire, Quai des Augustins, à l'entrée de la rue du Hurepoix, à S. Chrysostôme.

M. DCC. LXIII.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.



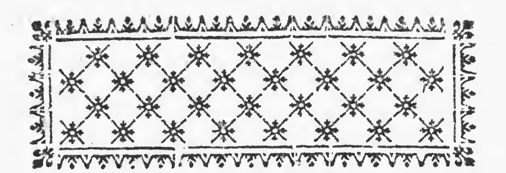
TABLE DES LETTRES

Contenues dans ce Volume.





LETTRES



LETTRES ÉCRITES DE DIVERS ENDROITS DE L'EUROPE ET DU LEVANT.

En 1750, *&c.*

LETTRE LXXI.

APRE'S une eſpece de théorie ſur l'hiſtoire naturelle, on me permettra de décrire un de ſes objets les plus ſurprenans que j'aye encore vus. Je ſuis allé à environ cinq milles de Terni, viſiter la grande caſcade ; c'eſt un ouvrage de la nature, & une de ſes irrégularités les plus merveilleuſes. Elle fait tant de bruit que je n'entends pas encore bien ; heureuſement je

n'ai pas besoin d'oreilles pour vous écrire.

On ne peut rien imaginer de si surprenant que cette grande & terrible cataracte. Il s'y précipite une riviere entiere, dont la chute n'a pas moins de trois cens pieds. Représentez-vous une nappe d'eau, qui tombe d'une bordure de rochers à cette profondeur, sans interruption, & qui est reçue sur un autre rocher au-dessous, vous vous figurerez que les yeux & les oreilles doivent être remplis d'un pareil effet. Les circonstances même de cette merveille sont surprenantes. La montagne pour y arriver est de marbre blanc; on l'appelle *monte di marmore*. J'ai été extrêmement charmé de la voir; peu s'en est fallu que je n'aye eu une raison bien forte pour m'en ressouvenir. Le chemin en est escarpé en certains endroits; la route n'est pas bien frayée; vous pensez bien qu'un pavé fait de marbre brut, n'est pas le meilleur endroit du monde pour asseoir le pied d'un cheval. Je restai sur le mien, contre l'avis de toute

ſa compagnie. Chacun étoit deſcendu ; & les guides, ſuivant l'uſage, menoient leurs chevaux par la bride. Je comptois un peu trop ſur la fermeté du mien, & je penſai être la duppe de ma témérité. Nous étions ſur un endroit où la route étroite alloit en tournant, & étoit eſcarpée : il y avoit de chaque côté de grands rochers de marbre ſemblables à des murs, dont la hauteur, auſſi-bien que la deſcente, étoient capables d'effrayer. J'étois occupé à regarder un ſpectacle ſi beau & ſi ſingulier, lorſque mon cheval broncha. Heureuſement pour la compagnie, j'étois le dernier. Broncher dans un tel endroit, c'eſt tomber ; & tomber, c'eſt rouler juſqu'à ce que l'angle de quelque rocher de marbre vous arrête. Je roulai avec l'animal dans le précipice; ſa péſanteur l'emportoit plus vîte que moi. Il fut éventré par la pointe d'une groſſe maſſe de marbre, qui avançoit à un tournant de la route ; pour moi, l'adreſſe d'un des guides, qui courut plus vîte que je ne roulois, me

ſauva d'une ruine certaine, en riſquant mille fois ſa vie.

Nous ne fumes pas long-tems ſans arriver près de la caſcade. Nous y avançames preſque de front : que devineriez-vous que nous vîmes, rien du tout de cette nappe d'eau unie que nous comptions de trouver ; nous vîmes ſeulement un nuage ou fumée épaiſſe, qui s'élevoit depuis le bas juſqu'à plus de ſix cens pieds de hauteur, & qui, à cauſe de l'élévation du ſol, & du peu de clarté de la journée, atteignoit preſque aux nues. Pour concevoir quelque idée de la violence & de la profondeur de la chute, vous ſçaurez que cette fumée n'eſt autre choſe qu'une quantité de petites particules d'eau, qui réjailliſſent du rocher où tombe la cataracte, & qui par la violence de la chute, ſont lancées à plus de deux fois la hauteur du niveau de la riviere. On voit continuellement au-deſſus de ce nuage une ſucceſſion de particules d'eau qui le forment ſans relâche ; & quand elles ſont parvenues à cette hauteur, elles re-

tombent en forme de pluye sur tous les cantons du voisinage. Par un tems calme, cette pluye tombe dans un espace plus resserré ; le moindre vent la chasse fort loin.

En approchant de ce nuage, nous vîmes les feuilles des arbres & des plantes, & toute la surface de la montagne, couvertes d'une poussiere fine, blanche comme la neige, & aussi douce que la poudre à cheveux. C'est le marbre de la montagne, détaché & entraîné par la chute de l'eau, & qui s'éleve en particules imperceptibles dans ces nuages artificiels. Cette poudre retombe ensuite en forme de pluye ; & l'eau qui s'en détache, coule sans elle. Vous avez quelquefois remarqué cette poussiere salée, qu'on voit dans le voisinage de la mer; quand il fait un grand vent, nos jardins, dans l'intérieur du Comté d'Essex, en sont souvent gâtés : cependant on ne la voit que par places, au lieu que celle-ci est universelle : tout en est couvert ; & il est visible qu'elle arrête & empêche la croissance des

végétaux, en bouchant leurs pores, & en empêchant la rosée de s'y insinuer.

Nous vîmes très bien la cataracte quand nous en fumes plus près; un petit vent qui s'éleva, emporta le nuage d'un autre côté, & nous laissa distinguer la chute d'eau. Nous en considérâmes chaque partie; la riviere au-dessus, le canal du bas, la nappe & le bassin qui la reçoit plus bas. C'est le *Velino*, riviere assez considérable, le *Velinus* de Virgile, qui forme cette cataracte. Il parcourt une assez grande étendue de pays, presque uni, avant que d'arriver au rocher; mais quoique sa pente ne soit pas grande, la chute subite qu'elle éprouve en cet endroit, rend son cours très-fort. A quelques milles au-dessus, la riviere est fort rapide, & je n'ai pas besoin de vous dire que rien n'y navige. Le rocher sur la surface unie duquel elle coule avant cette chute, est de marbre blanc comme le reste de la montagne; & la descente est une muraille perpendiculaire de près de

trois cens pieds ; le bord en eſt uſé & arrondi à l'endroit où l'eau paſſe ; mais un tel volume, qui coule avec tant de rapidité, ne mouille pas ſa ſurface au-deſſous ; toute la riviere roule par deſſus, & ſe précipite en avant & fort loin. On dit qu'il y a tout au bas, entre le rocher & l'eau, un grand eſpace de terrein qui reſte à ſec : je ne ſçais pas trop comment on peut être informé de ce fait. D'en haut le coup-d'œil eſt terrible, mais extrêmement agréable. La riviere eſt claire ; la courbe rapide que forme ſa chute, eſt un objet horrible, & en même tems agréable. Tandis que j'étois près de cet endroit, une eſpece de petite chaloupe, ouvrage groſſier de quelques payſans de ces cantons, ſuivoit le fil de l'eau. Nous la vîmes de loin, & nous la regardâmes attentivement. Elle avoit été ſans doute détachée de la corde qui la tenoit au rivage, & ſa deſtruction étoit prochaine. Elle deſcendit à nous avec rapidité, & quand elle fut auprès, elle alloit ſi vîte, que l'œil avoit

peine à la ſuivre. Lorſqu'elle fut arrivée au précipice, elle gliſſa par deſſus, & en un moment elle tomba ſur l'eau qui eſt dans le fond. Je ne ſçais ſi elle rencontra un rocher dans ſa route, ou par quel autre accident ; car il eſt impoſſible que la ſeule réſiſtance produiſit cet effet ; elle rebondit à une hauteur conſidérable en trois morceaux, & immédiatement après elle ſuivit le canal au fil de l'eau.

Après ce coup-d'œil effrayant d'en haut, nous deſcendîmes pour conſidérer le fond de la cataracte. C'eſt une choſe bien ſurprenante à voir : vous avez entendu ce que j'ai dit du bord du précipice, par deſſus lequel l'eau roule uniment ; elle ne trouve rien en deſcendant qui puiſſe la rompre, ſi ce n'eſt la ſeule réſiſtance de l'air & la rapidité de la chute ; cependant elle eſt diviſée ici par parcelles, & lorſqu'elle arrive au fond, ce n'eſt plus une nappe d'eau, mais une eſpece de pluye épaiſſe & terrible. C'eſt delà que les gouttes s'élevent ſucceſſivement

& ſans interruption, & forment le nuage dont j'ai déja parlé, qui redeſcend en gouttes encore plus menues, après avoir été enlevé à cette hauteur ſurprenante.

Depuis le niveau de la riviere, c'eſt-à-dire, de la tête de la cataracte, le coup-d'œil eſt fort extraordinaire. Quand on regarde ce nuage qui s'éleve, ſa maſſe ne paroît que comme une vapeur ou un brouillard épais. A la vérité, il eſt blanc; mais cette circonſtance vient-elle de l'agitation violente de l'eau ou de ce qu'elle entraîne avec elle des particules de marbre? c'eſt ce que je ne ſçaurois décider. On la voit dans une fluctuation continuelle, s'élevant par ſecouſſes d'un côté & tombant plus également de l'autre. Elle s'élevoit à une grande hauteur au-deſſus de nos têtes, & enſuite ſembloit ſe perdre dans l'air, comme on voit de loin la fumée ſortant d'une cheminée; & il nous paroiſſoit fort ſingulier que cette eau pût retomber enſuite.

Le fond de la caſcade eſt une par-

rie qu'on feroit encore plus curieux d'examiner que fon fommet ; notre curiofité ne fut pas fi heureufement fatisfaite. Nous fumes favorifés par le vent, qui détournoit la colomne du nuage montant, & qui nous en laiffa voir le bas ; mais nous ne le vîmes que foiblement & d'une maniere confufe. J'avois beaucoup d'envie de voir le grand baffin, où la riviere étoit reçue en tombant ; tout ce que je pus en découvrir, ce fut une grande cavité ; la furface de l'eau y étoit dans une agitation trop violente, pour me laiffer rien voir diftinctement, & le conflit des gouttes tombantes avec celles qui formoient le nuage montant, rendoit la vûe confufe, comme il étourdiffoit les oreilles par fon bruit.

La quantité d'eau qui s'élevoit dans ce nuage, devoit être bien confidérable ; car elle diminue la riviere de beaucoup. Celle qui eft emportée par le courant, en coulant du grand baffin qui la reçoit immédiatement à mefure qu'elle tombe de la cataracte, n'eft prefque rien

en proportion de ce qui y eſt apporté de la riviere d'au-deſſus. Cette eau tombe en une grande nappe, & toute la riviere, pendant un grand eſpace en haut, eſt d'une étendue conſidérable; mais en ſortant du baſſin, quoiqu'avec une rapidité violente, ſa maſſe eſt fort diminuée. Elle ſort de ce réſervoir toute en écume, & deſcend avec bruit le long des rochers de marbre, qui la reſſerrent de chaque côté, & qui interrompent le canal en quelques endroits. Son lit eſt fort étroit ici, en comparaiſon de la riviere du haut. Elle roule ſes eaux pendant quelque tems dans ce canal particulier, & enſuite tombe dans le Nard, le *Nera* des anciens Romains.

LETTRE LXXII.

JE ſuis arrivé dans le pays des curioſités, & je ne ſuis pas fâché que mes Lettres prennent une tournure différente de celles que vous avez reçues de moi juſqu'à préſent.

Je vous ai aſſez parlé d'Egliſes, de Monaſtères, de Peintures & de Sculptures ; du moins pour le préſent. J'aurai pour un tems de quoi vous dédommager de l'uniformité de ces ſujets ; & ſi je ſuis obligé d'y revenir, comme je le ſoupçonne, quand je ſerai à Rome, il y aura néanmoins de la variété.

Vous avez entendu parler des monts Eoliens, les priſons des Vents; c'eſt à préſent un pauvre Italien qui tient la place d'Eole ; & au lieu de percer la montagne d'un coup de javeline, il ouvre une petite porte, pour leur donner paſſage. On rend toujours les choſes plus merveilleuſes en les racontant. Le monde eſt accoutumé à mettre du miracle dans les récits ; & il n'y a point de Nation à qui ce goût ſoit ſi familier qu'aux Italiens. J'ai tant entendu parler des tempêtes & des vents qui ſortent de l'embouchure de ces immenſes cavernes, que je m'attendois à quelque choſe de fort extraordinaire. C'eſt mon ſort d'être trompé ; mais dans cette occaſion,

un accident y a beaucoup contribué, & m'a rendu les choses moins importantes que je ne devois les voir.

Nous avions employé une si grande partie du jour précédent à visiter la fameuse cataracte de Terni, qu'il ne nous restoit plus rien à y remarquer. Ce matin nous nous levâmes de bonne heure, pour nous acheminer vers les montagnes d'Eole. Nous trouvâmes qu'il faisoit froid, en montant à la petite ville de *Cæsium*, qui est située sur le côté de la montagne. Nous nous mîmes bientôt sous la conduite des gens en état de nous faire voir le miracle, & en peu de tems nous y arrivâmes. On nous parla en chemin des bouffées de vent terribles, qui sortoient quelquefois à l'ouverture de l'entrée de la caverne. En approchant nous vîmes une vieille porte, pas trop solide; & en avançant plus près, nous entendîmes gronder les vents, qui au-dedans, faisoient un bruit aussi fort & assez semblable à celui de la cataracte que nous avions vûe. Nous nous cramponnâmes sur nos pieds;

& mon ami, qui d'ordinaire prend bien ses précautions, quoiqu'à dire vrai, il n'est point peureux, se retint à un rocher qui débordoit de la surface de la montagne. Quand la porte fut ouverte, nous fumes fort surpris; car tout le bruit avoit cessé; & même il n'en sortit pas la moindre haleine de vent. Nos conducteurs qui nous avoient dit tant de merveilles, suivant l'usage où sont les Italiens de grossir les objets aux Etrangers, étoient tout décontenancés de cette aventure: pour moi j'avoue que je soupçonnai plus qu'un contretems. Je m'étois attendu à de grandes choses, plutôt à cause du bruit intérieur que j'avois entendu, que par les promesses de nos guides; & je commençai à regarder le tout comme une duperie. Je fus convaincu par la suite, que j'avois blâmé les gens trop vite. D'autres gens qui se trouvoient là par hasard, regrettoient aussi-bien que moi la peine que nous avions eue de monter à Cæsium, & de grimper ensuite jusqu'au haut de la montagne,

parmi les rochers, inutilement. Mon ami au contraire, quoiqu'un peu fâché du soin qu'il avoit pris de se cramponner, pour ne pas être renversé par la violence du vent auquel il s'attendoit, accoutumé cependant à tirer parti de tout, dit, que si nous avions manqué la merveille de la tempête, il nous resteroit le plaisir de visiter la caverne, plaisir qui lui paroissoit mériter encore plus notre attention. Il nous conduisit dans le trou : cette caverne irréguliere, & qui n'est pas sans beautés, est vaste, fort élevée, & annonce bien qu'elle est un ouvrage de la nature; car on n'y apperçoit pas le moindre coup de ciseau, ni d'aucun autre instrument. Le pavé est de rocher, un peu recouvert de terre, soit par la poussiere que le vent y a soufflé, par les ordures des souliers de ceux qui y entrent, ou même par les particules du rocher même, qu'ont usé les pieds de ceux qui vont la visiter : mais cette petite croûte est fort mince, & on se feroit un scrupule de la balayer. Le toit est

exhaussé & arqué d'une façon irréguliere. Les pierres en certains endroits, sont suspendues, de sorte qu'on croiroit qu'elles vont tomber; il n'est cependant jamais arrivé rien de semblable. Les murs ou côtés sont du roc solide; on en voit avancer de grandes masses d'espace en espace, qui même ont des rebords coupans. Le tout vu dans l'éloignement a assez de l'air d'une chambre gothique, qui a sa voûte unie & des colomnes irrégulieres par les côtés: mais cette ressemblance s'avanouit en approchant de plus près.

Au bout de la caverne est une ouverture, qui, à ce qu'on prétend, conduit dans une autre caverne, d'où sort en certains momens, & sur-tout au milieu du jour dans les chaleurs de l'Eté, un vent violent, auquel l'homme le plus fort ne peut résister, ni s'empêcher d'en être renversé. Le reste de la compagnie s'en tint à ce récit; mais mon ami m'engagea à le suivre dans l'intérieur du trou; nous entrâmes par ce passage dans une caverne beaucoup plus haute & plus

grande que la premiere. Sa vue inſpire la frayeur. Un ſeul flambeau ſuffiſoit pour en éclairer paſſablement toute la capacité, ce qui m'auroit beaucup ſurpris, ſi je n'avois pas deja vu la même choſe dans les mines que nous avions viſitées quelque tems auparavant. Le plancher de cette caverne ayant été moins fréquenté étoit plus raboteux que celui de l'autre, mais les côtés & la voûte avoient à peu-près la même apparence. Il y a à ſon extrémité des eſpeces d'arcs boutans de la partie la plus dure du rocher ; & en deux ou trois endroits ſur les côtés, des ouvertures, dont nos guides ne purent rien nous apprendre, parce que perſonne ne s'étoit encore aviſé d'y entrer.

Mon ami eſt infatigable ; & partout où il y a lieu de contenter ſa curioſité, il ne ſçait ce que c'eſt que la peur. Il inſiſta pour y entrer. Vous imaginez bien que je refuſai de l'y accompagner, puiſque le guide le refuſa lui-même. Il prit donc le flambeau, & s'étant lié autour du

corps une corde dont un des guides tenoit le bout, il marcha en avant. Nous l'appellions de tems en tems; & ses réponses arrivoient à nous avec un son sourd accompagné de deux ou trois échos. Il revint, parce que la corde ne pouvoit pas le mener plus loin; mais il entra sans corde dans une autre de ces ouvertures, où l'un des guides qui prit un peu de courage, le suivit par derriere. Il n'en revint que près d'un quart-d'heure après, & ce fut pour me dire que, si je ne voulois pas le suivre, il me prioit de le laisser aller, & qu'il avoit de quoi admirer pour plusieurs heures. Je retournai à Cæsium, & ce ne fut que dans l'après-midi que j'appris des nouvelles de mon compagnon : il arriva avec deux des guides chargés du fruit de son expédition. Lui-même faisoit une figure singuliere; il étoit tout blanc de la tête aux pieds, comme s'il se fût roulé dans la farine; il portoit à sa main un gros crapeau qu'il tenoit par une patte de derriere, & que je crus mort jusqu'à ce qu'il l'eût

jetté par terre. Quelques taches qu'il lui voyoit sur le dos, lui avoient fait croire que cet animal étoit de l'espece des crapeaux de Surinam, qui font leurs petits par le dos ; il s'étoit trompé; c'étoit un crapeau ordinaire, qui, pour avoir vécu renfermé & avec une nourriture abondante, étoit devenu aussi large que la forme d'un chapeau. Si-tôt qu'il fut par terre, il lança son urine très-loin & avec une force surprenante : comme elle ne toucha personne, je ne puis rien dire de ses effets. Nous le tuames; mon ami avec un grand sens froid lui ouvrit la tête, pour me faire voir qu'il ne s'y trouve point de pierre, comme les anciens Auteurs fabuleux l'ont cru, & après eux Shakespear, qui compare la fortune au crapeau, qui, quoique vilain & venimeux, porte une pierre précieuse dans sa tête. Ne trouvant rien dans le cerveau d'un si gros crapeau, il en tira un argument pour soutenir son opinion, que ce qu'on prend pour tel, est véritablement une dent du poisson appellé le Loup Marin. Nous lui

trouvâmes dans l'estomac, car il l'ouvrit entiérement, trois grosses chauve-souris, & quelques restes d'autres animaux qu'il devoit avoir avalés un ou deux jours auparavant.

La charge de ses guides, & ce qu'il avoit apporté dans ses poches, étoit d'une toute autre nature. L'un d'eux apporta une fort belle chose, fort déliée, qui ressembloit à une tube de verre de cinq pieds de largeur & de la grosseur du doigt. Le trou intérieur auroit pu recevoir une plume d'oye, & sa matiere étoit un pur crystal aussi transparent que la plus belle glace de Venise, & par-tout de même épaisseur. Ils nous dirent que ce tube & mille autres semblables pendoient en maniere de glaçons à la voûte d'une de ces cavernes intérieures. Ils en avoient encore apporté d'autres de la même espece, mais moins beaux. Mon ami tira de ses poches quantité de pierres rondes, grosses comme des balles de fusil & semblables à ces petites boules de marbre que les écoliers appellent *Gobilles*. Elles étoient évidem-

ment de la même matiere que ces longs tubes. Il en cassa une ou deux, par où elles nous parurent composées de plusieurs croûtes les unes sur les autres, & toutes parfaitement transparentes. Il les avoit prises sur le pavé des mêmes cavernes, où les longs tubes étoient pendants, & où elles étoient dans de petites sources d'eau. Il nous apprit que la matiere de ces différentes productions n'étoit pas du crystal comme je l'avois supposé, & encore moins du nitre comme les guides le croyoient. Il appelloit cela du *Spar*, dont il faisoit si peu de distinction avec le crystal, que cela ne valoit pas la peine de lui donner un nom différent. Il nous dit que ces tubes étoit formés de particules de ce *Spar* élevées en vapeurs avec la matiere aqueuse, du fonds de la terre : que la fraîcheur de ces cavernes conduisoit cette vapeur en eau contre la voûte & les côtés, & que ces corps étoient formés de particules de cette matiere, qui ne pouvoient plus rester suspendues en gouttes. Il ajouta que ces particules se

raſſembloient à meſure que les gouttes s'amaſſoient à la voûte & au mur, & que quittant le fluide lorſqu'il tomboit, elles formoient ces tuyaux; & que les pierres rondes qui étoient au fond, étoient auſſi formées de la même maniere, en ſe ſéparant des gouttes d'eau qui tomboient. Il nous confirma la vérité de cette opinion par une multitude d'autres choſes de la même eſpece, priſes ſur les murs de ces cavernes, auſſi bien que des toits & du pavé; & il eſtimoit cette collection mille fois plus qu'elle ne lui avoit couté de peine à faire.

Outre ces belles productions il avoit auſſi apporté quelques morceaux d'une terre blanche la plus belle du monde; elle étoit auſſi légere que du liége; & le moindre grain ſuffiſoit pour rendre un baſſin d'eau auſſi blanche que du lait. Il appelloit cette terre Lait de Lune, *lac lunæ*: & c'étoit préciſément ce qui avoit ainſi blanchi tous ſes habits. Elle ſe trouve en beaucoup d'endroits de la caverne ſur les côtés

des rochers, & ſur-tout dans les paſſages étroits ; c'étoit là qu'il en avoit tant ramaſſé. Il recommanda cette terre au Medecin du lieu comme un remede admirable pour toutes les maladies où on fait uſage de la drogue nommée Magneſie blanche, qui eſt à préſent ſi fameuſe en Allemagne & ailleurs. Mais il trouva moyen de s'attirer la bienveillance des principaux de la Ville, en produiſant devant eux quelques morceaux d'un mineral fort péſant : il leur dit dans quel endroit d'une des cavernes les plus éloignées, il les avoit tirés d'une crevaſſe du rocher, & les aſſura que c'étoit une veine très-riche d'étaim. En effet, c'étoit des morceaux de la groſſeur d'une noix, angulaires, noirs, brillans, & extrêmement lourds. Les doutes qu'on fit paroître à cette occaſion furent bientôt levés, lorſque par un procédé fort aiſé, il en tira devant eux le métal pur. On lui offrit des récompenſes qu'il ne voulut pas accepter : je crois cependant qu'il en méritoit bien.

Il eſt bien ſingulier que juſqu'alors on n'eût jamais ſongé à fouiller dans les cavernes de ces montagnes : mais nous voyons que les gens les plus propres à tirer le plus d'avantages des voyages, ne ſont pas toujours ceux qui les entreprennent. Les guides nous firent un rapport effrayant des précipices & des rochers eſcarpés qu'on trouve dans ces profondeurs ; & ſe ſouviendront long-tems du hardi Anglois qui les y a conduits. Mon ami fait lui-même un très-beau détail de ce qu'il y a vu; il avoue qu'il s'y trouve pluſieurs fondrieres où il n'oſa deſcendre, parce que les côtés en étoient trop eſcarpés : mais il décrit l'intérieur d'une grande partie de la montagne comme un vaſte creux, dont les côtés ſont de rocher ſolide, & la voûte ſoutenue par des grandes colonnes naturelles. Les cavernes étoient diviſées par des murailles plus hautes & d'autres plus baſſes, & la variété des routes & des détours par où on y entre, préſente le ſpectacle le plus ſurprenant qu'on puiſſe imaginer. L'intérieur

L'intérieur de cette montagne creuſe donna à mon ami une idée très juſte de la nature de ces vents qui en ſortent de tems en tems : & le ſéjour qu'il y fit fortifia ſes argumens par des preuves, & détruiſit la créance où nous étions d'avoir été trompés. Les gens du pays imaginent un ſoupirail qui attire l'air à travers les cavernes de la montagne, ſoit par le moyen de quelque ouverture de l'autre côté ou dans le fond : mais mon ami l'explique autrement.

Il y a, dit-il, un grand trou rempli d'air, qui n'a que peu de communication avec l'air extérieur. Par conſéquent il n'eſt pas ſujet à en éprouver le changement ſubit ; mais il devient plus froid ou plus chaud, plus denſe ou plus rare, par le changement ſubit & fréquent de celui de dehors. Quand l'air eſt plus raréfié au dehors, l'air du dedans qui eſt plus denſe, forme un courant & fait un vent qui ſort de l'embouchure du trou, & qui eſt plus ou moins violent, ſelon que l'air extérieur eſt plus ou moins rarefié ; par conſé-

quent, dans les tems chauds, le vent qui sort de l'entrée du trou, eſt toujours plus fort que dans les froids. Tout le monde s'accorde ſur ce fait, & déclare qu'en été les vents y ſont plus forts ; & que dans l'hyver on n'y en ſent preſque point du tout. Mon ami continua à obſerver, que, quoiqu'il fît très-peu de vent ou de courant d'air, quand il y entra, il en faiſoit encore moins après ; & qu'enſuite, lorſqu'il en ſortit, il en faiſoit beaucoup plus. Ce vent ſe fit ſentir ſur la fin de leur expédition ; & les guides crurent que c'étoit, parce qu'il y avoit alors plus de vent à cet endroit ; mais il leur dit tout le contraire, & ils trouverent en ſortant que ſon raiſonnement étoit juſte.

Lorſqu'il entra pour la premiere fois, il remarqua que le peu de vent qu'il y avoit, entroit dedans & ne ſortoit point de la montagne : il nous aſſura que le bruit que nous avions entendu en dedans, lorſque la porte étoit fermée, venoit de l'air qui s'y engouffroit par les fentes ;

que le courant d'air fût dans la montagne & non pas au dehors, il le prouva aussi par le témoignage des guides, qui convinrent que la flamme de leur torche portoit en dedans & non en dehors. Il prétendit que cela venoit de ce que ce jour-là la matinée étoit froide. L'air du dehors étoit condensé par ce froid, encore plus que celui de dedans la caverne; par conséquent il y entroit avec force: ensuite le tems devenant plus chaud, l'air du dehors se trouva en équilibre avec celui du dedans, & conséquemment il n'y eut plus du tout de courant d'air. C'est ce que les guides nous confirmerent, non pas pour l'avoir senti, mais par la flamme droite & non agitée du flambeau pendant ce tems. Depuis cet instant, le tems s'échauffant, l'air du dehors devint plus rarefié que celui de dedans, & ainsi ils trouverent que l'air intérieur sortoit plus ou moins fort hors de la montagne. Les guides nous confirmerent encore ce fait; & quoiqu'ils n'en connussent point les causes, ils avouerent

qu'après que la flamme de leurs torches eut été chassée en dedans, & quelque tems après qu'elle eût été droite, elle commença de tems à autre à chasser dans un sens contraire & en dehors; & que le vent, suivant cette direction, devint bientôt plus fort, au point de leur souffler sensiblement au visage, & enfin qu'il le devint tant, qu'ils furent obligés d'allumer d'autres flambeaux, de crainte que le premier ne vînt à s'éteindre; & enfin qu'ils prirent le parti de sortir, parce qu'ils ne pouvoient en garder aucun allumé, tant le vent étoit considérable. Mon ami ajouta que le vent souffloit très-fort à l'entrée de la caverne, quand ils la quitterent; & ces gens lui eurent beaucoup d'obligation, d'avoir expliqué un effet, qui auparavant avoit été pendant tant de siécles la matiere d'une admiration aveugle, ou, qui pis est, d'une fausse conjecture.

Dans quelques maisons du voisinage, on se sert de ce courant d'air pour rafraîchir les appartemens. Il n'est point rare de voir, dans celles qui

ſont adoſſées contre quelques cavernes de cette montagne, une tête avec la bouche béante, d'où, pendant la chaleur du jour, il ſort un courant continuel d'air froid qui rafraîchit toute la compagnie. Il ne faut pas pour cela d'autre appareil, qu'un tuyau de plomb qui perce dans quelques cavités de la montagne ; car elles communiquent toutes les unes avec les autres. L'air en ſort quelquefois avec trop de force dans les grandes chaleurs ; on a des robinets pour l'arrêter, & on eſt sûr d'avoir naturellement le plus de fraîcheur quand on en a le plus de beſoin.

LETTRE LXXIII.

JE vous écris de Narni. J'ai fait une route fort agréable depuis la derniere ville. Le pays eſt naturellement fertile & le mieux cultivé que j'aye encore vû dans cette partie du monde. Narni eſt une ville gracieuſe & bien ſituée. Avant que de vous en rien dire, il faut vous

rendre compte d'une chofe qui m'a fait bien du plaifir avant que d'y arriver. Je ne dirai pas fur la route, car il a fallu nous écarter un peu du chemin pour la voir ; mais quand le détour eût été long, je n'aurois pas eu lieu de regretter mes peines.

L'objet de notre curiofité étoit de vifiter les reftes d'un aqueduc du tems des Romains. Il fut bâti par Augufte & on l'appelle fon pont. Quoiqu'en effet il foit conftruit fur une riviere, & qu'un des anciens Poëtes en ait parlé auffi comme d'un pont; la riviere eft fort petite & le bâtiment eft immenfe.

Les aqueducs Romains ont tout l'air de ponts. En effet la plûpart & peut-être même celui-ci, fervoient de ponts & d'aqueducs ; quand cela ne feroit pas, la forme de celui-ci juftifieroit le Poëte de l'avoir nommé ainfi. La meilleure pofition pour examiner ces pompeufes ruines, c'eft de fe placer fur le pont réel qui exifte fur la riviere. Ses arches font affez élevées pour fervir à tous les

usages d'un pont, & ne peuvent jamais être pleines, quelque hauteur qu'ait la riviere; cependant elles le sont si peu, par rapport aux autres, qu'il est évident, à la simple inspection, que les autres ont été destinées pour un usage tout différent. Les aqueducs Romains sont tous soutenus par des arches; mais dans celui-ci elles sont plus larges que tous les autres édifices de ce genre. C'est la plus noble ruine qu'on puisse voir. Il n'est pas aisé de déterminer les dimensions de toutes ses parties; car il n'en existe plus qu'une arche, & les piliers qui restent sont enterrés de maniere qu'on ne peut pas s'en servir pour calculer la hauteur des arches. La premiere est à sec; la seconde, qui est plus large, sert à la riviere qui passe dessous, & même sous la troisiéme dans les grandes eaux. On peut douter s'il y en a eu une quatriéme; mais s'il n'y en avoit que trois, cette troisiéme doit avoir été extrêmement large. On voit entre les deux des restes d'un pillier qui la soutenoit, s'il y en a-

voit quatre ; mais il peut bien ſe faire que ç'ait été un ſupport conſtruit long-tems après pour ſoutenir le milieu de cette arche, lorſque le tout flechit par l'affaiſſement des pilliers. Le bâtiment eſt de marbre & composé de blocs extrêmement gros, taillés en quarré, & poſés l'un ſur l'autre ſans aucun ciment. Il faiſoit la jonction de deux montagnes, celle de Spolette & une autre d'égale hauteur ſur le chemin de Pangia. La plus grande arche, ſuivant l'eſtimation que des matériaux ſi imparfaits permettent de faire, doit avoir eu deux cens pieds de largeur & cent cinquante de hauteur. Nous avons été émerveillés du Rialto à Veniſe ; mais quelle idée doit-on avoir des plus beaux bâtimens modernes de ce genre, quand on voit une ſeule arche d'un ancien aqueduc les ſurpaſſer avec tant d'avantage ?

Le coup d'œil de Narni m'a plû extrêmement. Cette ville eſt ſituée ſur le penchant d'une montagne fort élevée, & ſe préſente d'en bas très-avantageuſement. Nous eumes de la

peine à y monter, sans y trouver de quoi satisfaire notre curiosité & nous dédommager de la fatigue. Depuis l'aqueduc, qui, comme je l'ai déja marqué, est hors de la route, nous fumes obligés de grimper jusqu'à la ville le long d'une montagne escarpée & fort difficile. Nous eumes la curiosité d'aller encore plus haut, jusqu'au Château qui est derriere la ville au sommet de la montagne. C'est la résidence du Gouverneur; il commande la ville, qui fait de-là une assez pauvre figure & n'approche pas, à beaucoup près, du coup d'œil d'en-bas.

La ville ne paroît belle que d'une certaine distance: quand on est dedans, on en trouve les rues fort irrégulieres & fatiguantes à marcher, parce qu'il faut continuellement monter & descendre. Les maisons en général sont pauvres & mal bâties. Par-tout les fenêtres sont garnies de papier huilé au lieu de vitrages. Cela ne pourroit faire qu'un vilain coup d'œil quand elles seroient bien tenues; mais les gens y ont si peu de

ſoin & ſont ſi mal propres, que tout eſt en lambeaux. D'après cet expoſé vous penſerez que Narni eſt une pauvre ville : je vous aſſure que nous y avons vû des choſes qui méritent bien d'être obſervées. Il y a trois fontaines d'airain d'un excellent travail, où l'eau eſt amenée de dix ou douze milles de diſtance, par un aqueduc bien imaginé. La Cathédrale ne manque pas non plus de choſes curieuſes. Le grand autel eſt un bon morceau ; & on deſcend au-deſſous par un double eſcalier de beaux marbres de différentes eſpéces, à l'endroit où eſt dépoſé le corps de S. Juvenal, premier Evêque de ce lieu. Je vous ai fait mention du chemin rude & déſagréable par lequel on monte à Narni, c'eſt encore une branche des Apennins que l'on commence à monter ici. Tite live dit que cette ville étoit anciennement appellée *Nequinum* ; car nous avons des preuves certaines qu'elle exiſtoit très-anciennement : & il y a apparence qu'on la nommoit ainſi à cauſe de la difficulté du chemin

pour y arriver. La ſituation de Narni au milieu des rochers la mit en état de ſe défendre contre beaucoup d'ennemis : mais les Romains étoient trop puiſſans & trop opiniâtres pour ſe rebuter. Ce fut un malheur pour les Nequinites de ſe joindre aux Samnites, ennemis implacables du nom Romain ; auſſi furent-ils vaincus avec eux par le Conſul Fulvius Pœtinus. Alors Nequinum perdit ſon ancien nom. Le Conſul la nomma *Narnia* du fleuve *Nar* qui baigne ſes murailles : ſi elle fut miſe au nombre des Colonies Romaines, ce ne fut pas par faveur : l'Empire Romain étoit encore nouveau & foible alors. Les Umbriens faiſoient de tems à autres des incurſions qui en ébranloient la ſécurité. Narni étant ſituée favorablement pour arrêter ces excurſions, ce fut une politique de la part des Romains de l'ériger en Colonie & de la diſtinguer d'une façon particuliere.

Cette ſituation de Narni, qui étoit ſi avantageuſe pour les Romains, l'expoſa ſouvent au danger d'une

destruction totale, lors des attaques qu'elle eut à essuyer dans les siécles suivans. Les Visigots, les Vandales & les Huns la détruisirent de fond en comble par des invasions réitérées. Tout ce qu'elle eut à souffrir sous ces barbares, ne fut pas encore si fâcheux que le dégât qu'y firent les troupes Vénitiennes qui y furent mises en quartier, lorsque le Pape Clement VII fut détenu prisonnier au Château saint Ange. Après cette dévastation, Narni resta désolée, & il se passa bien du tems avant qu'elle se repeuplât de nouveau. Depuis cette époque les choses ont été dans une situation plus paisible, & on trouveroit à peine dans toute l'Italie un canton qui récompense mieux les travaux du cultivateur que le terrein qui est au Nord de Narni.

LETTRE LXXIV.

CEs petites villes semblent destinées comme autant de brillans pour ajouter du lustre à cette grande & magnifique ville dont nous

nous approchons. Autrefois assez belles pour le disputer même à Rome ; on n'y trouve plus rien de semblable que dans les monumens qui restent de ces anciens tems. Je suis maintenant à Otricoli. Nous avons fait depuis Narni une route de plus de huit milles par des chemins horribles, à travers des rochers sourcilleux & des montagnes escarpées. Quelle ne devoit pas être la vîtesse & la force des anciens chevaux Romains ? Ciceron dit à Atticus, qu'on peut arriver en trois heures de Terni à Rome. Il n'y a pas moins de dix postes, & la plus grande partie du chemin est horriblement difficile. Il faut assurément qu'il y ait une faute de copiste. Otricoli n'est plus qu'un village & même fort petit ; il est situé où étoit autrefois le Château de l'ancien *Otriculum*. A un demi mille hors de la route, à main droite, on voit le long des côtés de la montagne des ruines qui annoncent ce qu'étoit jadis *Otriculum*, que le Roi de Perse prit, à cause de ses anciens bâtimens superbes, non pour un pe-

tit village, mais pour une partie de Rome même.

Les murs ſubſiſtent encore en beaucoup d'endroits, & même ſont entiers dans quelques-uns. Ils ſont de briques, diſpoſées en lozanges ou en forme de réſeaux. On y voit quelques-unes des voûtes magnifiques, qui rendirent autrefois Otricoli ſi fameux. Voyez combien l'uſage des plus grandes choſes eſt ſujet à changer ! Elles ſervent à préſent de bergeries pour faire parquer les moutons. Tout le terrein eſt couvert de colonnes du plus beau marbre, qui ſont des reſtes d'édifices ſuperbes & de gros blocs de granite, en partie enſevelis dans la terre. Il y a auſſi des inſcriptions ſans nombre, qui annoncent l'emplacement de l'ancien Otriculum. Il paroît que cette ville s'étendoit depuis la montagne où eſt ſitué l'Otricoli moderne, & garniſſoit tout le terrein qui atteint juſqu'au Tibre.

LETTRE LXXV.

VOus voudrez bien excuſer la brieveté de ma derniere lettre, à peine valoit-elle la peine d'être envoyée; mais on nous appella plutôt que je ne penſois pour continuer notre route; & à vous parler vrai, j'étois plus en humeur de m'approcher de la belle ville, que d'écrire. Je ſuis arrivé enfin & je vous écris à Rome, ſans vous marquer rien de Rome même. Il étoit tard quand je ſuis arrivé; & les maudits commis de la Douanne m'ont fait perdre toute la ſoirée à viſiter nos bagages. Je ne ſuis arrivé qu'à nuit fermée à l'auberge; mais je ſuis bien aiſe d'avoir le tems de finir tout ce qui regarde la route, avant que de commencer à vous parler de Rome.

Lors de ma derniere, j'étois à Otricoli. A deux milles de ce petit village, nous vimes un bâtiment très-noble, un pont ſur le Tibre; l'inſcription dit que cet édifice magni-

fique & très-régulier fut bâti par Clement VIII. Nous avions encore trente milles de chemin ; & il nous restoit si peu de jour, que nous ne pensâmes pas à propos de nous arrêter beaucoup, d'autant que nous avions des raisons très-fortes pour coucher à Rome. La plus grande partie de cette route est l'ancienne voye Flaminienne. Elle est pavée de pierres larges, plattes & irrégulieres d'une espéce de marbre, & fait beaucoup d'honneur au nom de ceux sous qui elle fut achevée. Le *Fescennium*, dont tous les anciens auteurs Romains ont parlé, est sur cette route ; c'est la *Civita Castellana* des Italiens modernes, petite ville que sa situation rend une place imprenable. Elle est bâtie sur un rocher près du Tibre. La petite riviere *Treglia*, qu'on suppose être le *Cremera* des anciens, coule près de cette ville avant que de se rendre dans le Tibre. Innocent XII a commencé, & son successeur, Clement XI, a fini sur cette riviere un pont, qui est un des ouvrages modernes les plus

nobles dont l'Italie puiſſe ſe glorifier : il eſt d'une hauteur ſurprenante, & paroît porter juſques ſur l'ancienne voie Flaminienne.

On s'apperçoit maintenant à chaque pas que l'on eſt ſur ce terrein dont les anciens Auteurs ont parlé. On apperçoit le Soracte tout le long de la route ; on le reconnoît encore aux mêmes caractères qu'il avoit du tems d'Horace : ſon ſommet toujours couvert de neige, fait une belle figure. Il eſt fort élevé & paroît arrondi par la pointe. C'eſt un coup d'œil aſſez ſingulier de le voir couvert de neige dans le milieu d'un jour très-chaud : au fond il n'y a rien de bien étonnant à cela. Quoique le ſommet des plus hautes montagnes nous ſemble extrêmement éloigné des vallées les plus baſſes, c'eſt peu de choſe par rapport à leur diſtance du ſoleil ; & ceux qui ſçavent combien l'air eſt froid ſur ces hauteurs dans les tems les plus chauds, ne ſeront pas ſurpris que les neiges de l'hyver y ſéjournent ſans ſe fondre, tandis que tout eſt grillé

au-deſſous par la chaleur. Le Pape Silveſtre demeura caché quelque tems ſur le Soracte pour ſe dérober aux recherches de Conſtantin ; & ſa conſervation a ſanctifié la montagne par le nom de ſaint Silveſtre ; ce nom a été corrompu ; de *monte ſan Silveſtro*, on a fait *monte Treſto*, enſuite *monte Oreſto*, & enfin *monte Sanctoreſto* ; nous le voyons ſous toutes ces dénominations dans les mémoires des différens voyageurs.

Les anciens ont débité quantité de contes merveilleux de cette montagne. Pline parle d'un ſource empoiſonnée ſur le haut, qui étoit bouillante, quand le ſoleil luiſoit deſſus, & faiſoit mourir les oiſeaux qui s'aviſoient d'y tremper leur bec. On dit que les obſervations des modernes ne confirment pas ce témoignage. La Déeſſe Feronia avoit un Temple & un bois au pied ; mais je ne vois pas que perſonne en ait déterminé exactement le lieu.

J'avois entendu parler en général de la Campagne de Rome ; je ne ſçais pourquoi ni comment, je m'é-

tois figuré que ce devoit être le plus délicieux pays du monde. Quelle a été ma ſurpriſe d'y trouver le terrein le plus délabré, le plus ſtérile, le plus puant & le plus malſain de l'univers! La Campagne de Rome s'étend de tous côtés à vingt ou trente milles autour de la Ville. Quelle pitié qu'un ſi beau ſéjour ſoit environné d'un tel deſert! nous y entrâmes peu de tems après avoir quitté Civita-Caſtellana; & nous n'eumes pas beſoin qu'on nous dît que nous y étions, après avoir appris ce que nous devions y voir. L'air eſt tout-à-fait malſain & même donne des nauſées; on eſt frappé déja de ſa mauvaiſe odeur, ſitôt qu'on y entre, & on peut en lire les effets ſur le teint du peuple qui l'habite. Ils ſont tous pâles, & même plus que pâles, car ils ont l'air des habitans de quelque infirmerie. Tout le monde convient que la Campagne de Rome eſt le pays le plus malſain de l'Europe & peut-être du monde entier. Les gens d'un certain état attribuent les mauvaiſes qualités du lieu à la rareté

des habitans ; je crois plutôt qu'on devroit attribuer la rareté des habitans à la mauvaiſe qualité du lieu. Sans cette raiſon, le voiſinage d'une telle ville devroit être ſurchargé de peuple.

On imagineroit ſur le récit des Auteurs que ce canton a été mieux peuplé autrefois ; en effet ce n'eſt pas là la ſeule raiſon que nous ayons de le croire. Tous les environs ſont parſemés de ruines de beaucoup d'eſpeces qui atteſtent le fait. Cependant le lieu ſemble avoir été toujours auſſi malſain. Si on remonte juſqu'aux tems dont Tite-Live a parlé, on trouve que les ſoldats Romains redoutoient d'être mis en quartiers auprès de Rome ; cette ſituation ſans cela, eût été ſans doute, & par bien des raiſons, la plus recherchée de toutes. Soit dit en paſſant, nous ne devons pas avoir une ſi grande idée du vieux Royame de Saturne. C'eſt une partie de l'ancien *Latium*.

LETTRE LXXVI.

PAr où commencerai-je à vous parler de la Ville de Rome? Entre mille choſes dont chacune pourroit fournir matiere à plus d'une lettre, laquelle vous décrirai-je la premiere? Quel amas immenſe de bâtimens, Rome priſe en gros ne nous offre-t-elle pas aujourd'hui, en comparaiſon de cette Rome qui ne s'étendoit pas au-delà du mont Palatin, & qui ne conſiſtoit qu'en un petit nombre de cabanes (car elles ne méritoient pas le nom de maiſons) propres à loger tout au plus trois mille vagabonds qui ne vivoient que de vols & de brigandage? Tels étoient les ſujets de l'ancien Romulus; telles étoient leurs mœurs, leur qualité & leur fortune; telle étoit la baſe ſur laquelle ce génie entreprenant fonda l'Empire Romain. On n'eſt guère plus étonné que l'ancienne Rome ait pu parvenir d'un tel commencement à un pareil degré de

ſplendeur, qu'on ne l'eſt de voir que la Rome moderne ait pu déchoir de cette ſplendeur autant qu'elle l'a fait.

Le mont Palatin formoit toute l'étendue de Rome dans ſon commencement; on y ajouta le mont Querquetulanus ou Cœlius, & le mont Quirinal, lorſque ce peuple fit alliance avec les Sabins, & du tems de Tullius Hoſtilius lors de la défaite des Horaces. Ce fut le même Prince qui y renferma le mont Eſquilinus; & Ancus Martinus ſon ſucceſſeur y joignit le mont Aventin & le Janicule.

Ainſi nous voyons Rome qui d'abord n'étoit qu'un amas de cabanes, s'élever, accroître ſa puiſſance, & s'annoblir par ſes conquêtes. En embraſſant dans ſes murs ces collines, elle s'étendit des deux côtés du Tibre, & Martius conſtruiſit un pont ſur ce fleuve. C'eſt le fameux pont *Sublicius* qu'Horatius Coclès défendit avec tant de valeur contre l'armée de Porſenna. Paul Æmile le rebâtit quelques ſiécles après; au lieu de bois, comme il étoit originaire-

ment, il le bâtit en pierres; & c'eſt de là que long-tems après l'Empereur Elagabale encore enfant fut jetté dans le Tibre, pour avoir eu plus de vices qu'aucun autre Prince avant lui. Quel ſpectacle, qu'un Monarque de dix-huit ans traîné par ſes ſoldats dans toutes les rues de Rome, & enſuite précipité dans la riviere!

Aux ſix montagnes ſur leſquelles étoit l'ancienne Rome, & qui étoient jointes par ce pont d'Ancus Martius, Tarquin l'ancien joignit le mont *Viminal*, la ſeule des ſept collines qui ſoit reſtée juſqu'à préſent ſans être habitée. Le ſecond Tarquin ne voulut pas être inférieur à ſon prédéceſſeur; il abbattit le vieux mur de la ville, qui, étant compoſé de terre & de platras, faiſoit une enceinte irréguliere, à cauſe des diverſes augmentations, que la Ville avoit reçues; & il conſtruiſit à la place un mur de marbre, beau, régulier & complet.

Telle étoit l'ancienne Rome. Elle étoit étendue ſur ces ſept collines,

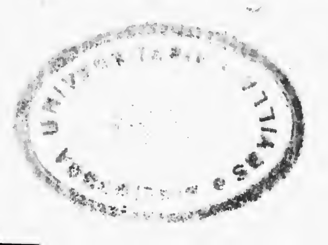
& défendue par cette muraille de marbre, lorſqu'on jetta les fondemens des grands exploits des Romains par le changement de l'Etat Monarchique en Républicain. Quoique les Romains, lors de cette époque, trouvaſſent leur Ville ſi conſidérablement agrandie, ils ne ſe contenterent pas encore d'une étendue ſi modique; ils en augmenterent de tems à autre les édifices; ils renfermerent peu-à-peu plus de terrein; & pour juger du tout par un exemple, on peut obſerver que la digue de Tarquin que Tarquin le ſuperbe fit élever hors de la Ville, &, à ce qu'on prétend, parallele aux murs, eſt à préſent de beaucoup en-dedans de ce qui fut long-tems après la cloture de Rome.

Les meilleures autorités de ces tems nous apprennent, qu'après quantité d'augmentations, le contour de la Ville ſous le regne de Veſpaſien étoit d'environ treize milles. Vopiſcus parle d'une circonférence de cinquante milles du tems d'Aurele; mais cela eſt ridicule & extravagant.

vagant. A ce compte les murs de Rome auroient du s'étendre jusqu'à la *Porta prima* qui est à huit milles sur la voie Flaminienne, ce qui n'a jamais été; ou il faudroit que le projet de Neron de renfermer le port d'Ostie, qui est à l'embouchure du Tibre, dans les murs de Rome, eût été accompli : or il est absurde de prétendre que l'un ni l'autre de ces cas soit jamais arrivé. Il est évident à quiconque examinera la chose de près, que l'ancienne Rome dans ses plus grandes dimensions n'a jamais été au-delà des murs dont Belisaire la fit entourer après qu'il l'eut délivrée des Goths. Nous les voyons subsistans encore actuellement au moyen des réparations constantes qu'on y a faites de tems en tems. Ils étoient originairement de briques; il en reste encore beaucoup de pans qui sont de cette premiere fabrique & de ces matériaux. Les Papes les ont fait réparer peu-à-peu à mesure qu'il en tomboit des portions. Les fauxbourgs de Rome à la vérité, s'étendoient beaucoup &

étoient si serrés que non-seulement ils étoient joints les uns aux autres, mais encore qu'à les voir d'une certaine distance ils sembloient toucher à Rome même. Je vous ai déja dit qu'Hormisdas prit *Etriculum* pour Rome; Constantin dans la suite demanda au même endroit où étoit le marché de Rome.

Les portes de l'ancienne Rome, moyennant tous ces changemens, sont à présent en quelque sorte perdues pour nous. Pline nous dit qu'elle en avoit trente-six; mais on ne peut découvrir la place de guère plus de la moitié de ce nombre. La construction des nouvelles murailles & différens accidens en ont entierement enterrées quelques-unes, & effacé jusqu'au souvenir des autres. Celles qui subsistent encore, ne servent pas toutes; on les distingue à la vûe par des matériaux qui sont les mêmes que ceux des murailles, & par cet air de noblesse qui se fait appercevoir dans leurs ruines. Les Consuls & les Empereurs les ont fait construire en différens tems,



Gracchus ſeul a pavé la Ville magnifiquement ; & le grand égoût dont les reſtes font voir à préſent, que ce doit avoir été un édifice ſurprenant, fut l'ouvrage de Tarquin l'ancien.

Telle étoit l'étendue de l'ancienne Rome, ſes remparts & ſes commodités. Sa figure étoit preſque quarrée : celle de la Rome actuelle eſt moins réguliere. Au lieu des ſept collines ſur leſquelles Rome étoit autrefois bâtie, la moderne en comprend douze. Ses murs ont à peu-près la même circonférence que l'étendue de l'ancienne Rome du tems de Veſpaſien, c'eſt-à-dire, treize milles. Mais il ne faut pas croire que tout ce terrein ſoit bâti. Les deux tiers pour le moins ſont occupés en jardins & en vignes ; & l'autre tiers n'eſt pas entierement garni de bâtimens. On eſtime le nombre des habitans à environ cent cinquante mille ; mais il eſt de beaucoup augmenté par les étrangers qui s'y trouvent en tous tems.

Vous concevrez aiſément, mon

cher, qu'une Ville dont l'enceinte eſt de treize milles, dont les bâtimens en occupent tout au plus quatre ou cinq, eſt trop grande pour être forte. Il ſeroit difficile de la défendre, ſi elle étoit aſſiégée; mais il n'y a pas d'apparence que le cas arrive. Le Tibre coule au travers, & quelquefois y fait bien du ravage. Les pluies violentes ou la fonte des neiges en font un torrent impétueux; ſes eaux groſſiſſent alors ſi conſidérablement, que la partie baſe de la Ville ſouffre fréquemment de ſes innondations. La communication entre les différens quartiers de la Ville, ſe fait par le moyen de cinq ponts. Toute Rome en général eſt noble & auguſte au-delà de tout ce que j'avois jamais vu, ou de ce que je verrai jamais.

On remarque comme une ſingularité, que les collines de la Rome moderne ſont moins hautes que celles de l'ancienne. Vous ne trouverez rien d'étonnant à cela, quand vous ſçaurez que la Ville actuelle dans ſa partie la plus baſſe eſt de qua-

torze pieds au moins plus haute que l'ancienne ſur les ruines de laquelle on a bâti. Cela eſt venu de ce que les pluyes ont entraîné quantité de terre des collines dans les vallées qui les ſéparoient, deſorte que tout le terrein eſt preſque devenu de niveau. On eſt étonné de la grandeur de l'ancienne Rome, quand on en conſidere les reſtes dans les ruines magnifiques éparſes de tous côtés; mais Rome moderne eſt auſſi très-auguſte & élégante. Les édifices en ſont magnifiques, les rues ſpacieuſes & droites, & les bâtimens publics ſont tous finis ſur les plus beaux plans; & ils ſont auſſi nombreux qu'ils ſont pompeux.

Quoique les collines ſe ſoient affaiſſées par rapport au reſte de la Ville, (car en effet, elles meritent à peine le nom de collines) leur enſemble, c'eſt-à-dire, tout le terrein ſur laquelle la Ville eſt ſituée, n'eſt qu'une éminence continuée. La terre, en tombant des collines qu'elle a baiſſées, a élevé les vallées qui les ſéparoient; & toute la

suite des douze collines avec leurs intervalles ainsi rehaussés, forment une hauteur continuée au milieu de la plaine appellée la Campagne de Rome, qui paroît une vallée & même fort basse, quand on regarde les montagnes qui l'environnent. Cette terre qui est autour de Rome, est tellement de niveau, que les eaux n'y ont point de pente; & c'est à cette raison en partie qu'il faut attribuer le peu de salubrité de la Campagne de Rome; car leur stagnation & leur putréfaction dans les chaleurs rend l'air empesté.

Je m'étois proposé de vous parler des objets remarquables de cette partie de Rome que j'ai déja visitée: mais vous me pardonnerez: une pensée en amene une autre, & j'ai trouvé la fin de ma lettre, avant que d'entamer le sujet que je m'étois proposé de traiter, en commençant. Je crois pourtant vous avoir rendu compte en gros de la Ville; vous pourrez prendre ma lettre pour une introduction à ce que j'aurai à vous marquer en détail des particu-

larités de la nouvelle & des restes de l'ancienne.

LETTRE LXXVII.

L'Entrée de Rome par l'endroit où j'y suis arrivé, est, à mon avis, la plus noble qu'il y ait dans tout le monde. En approchant des confins, nous passâmes devant des tours ruinées & autre bâtimens publics qui bordent le chemin, & qui annonçoient que nous étions sur le terrein autrefois habité par le peuple le plus puissant & le plus curieux. Bien-tôt après nous vîmes le Tibre; nous le traversâmes sur un pont antique, mais souvent réparé; c'est le pont *Millinus*, bâti du tems de Sylla, appellé *Ponte Molle* par les modernes, rebâti de tems en tems, & célébre par deux victoires, celle de Constantin sur Maxence, & celle de Septime Sévere sur Didius Julianus. Delà nous suivîmes la voye Flaminienne pendant l'espace de deux milles. Cette route est belle & droi-

te, garnie des deux côtés de vignes, de jardins, de maiſons de plaiſance, & de quelques édifices très-nobles. Il eſt impoſſible de concevoir qu'une Ville puiſſe avoir un abord plus beau ni plus régulier. Nous marchâmes le long de cette ſuperbe avenue, juſqu'à la porte *Flaminia* des anciens Romains, que les modernes appellent la porte du peuple, *Porta del Populo*, à cauſe de l'Egliſe & du Couvent de Ste Marie du Peuple qui eſt auprès, en-dedans de la Ville.

La porte telle qu'elle exiſte à préſent, eſt un morceau d'Architecture moderne : elle mérite de ſervir d'entrée à la premiere ville du monde. C'eſt un ouvrage admirable du deſſein des deux plus grands génies que les derniers ſiécles aient produits, Michel Ange, & Bernini. On y remarque toute la ſimplicité imaginable ; malgré cela un œil un peu fait à l'Architecture, ne peut manquer d'y découvrir au premier regard toute la fineſſe du goût, & la juſteſſe d'ordre & de proportion.

qu'on admire ſi fort dans les édifices anciens, & dont les Architectes de nos jours ont perdu toute idée. Un ſimple feſton, avec une couple de volutes unies, qu'on voit ſur cette porte, ont plus de beauté réelle que tous les ornemens du Palais de Verſailles.

Immédiatement derriere cette porte, en partant de la rue *del Corto*, on voit à quelque diſtance un Obéliſque que le Pape Sixte V fit élever. Quand de cette rue on regarde ſur le haut de la porte, il fait un effet ſingulier. Dans une certaine poſition, il ſemble que cet Obéliſque ſoit ſur le milieu de la porte même & qu'il en ait l'entablement pour baſe. Il y a une partie des campagnes derriere Montaguehouſe à Londres, doù on voit la figure de George I ſur le clocher de l'Egliſe de Blomſbury, comme ſi elle faiſoit partie de cette maiſon. Le centre même du toit ſemble être la baſe de la figure, & on jureroit que c'eſt un ornement qu'on a mis au-deſſus. Je ſuis étonné que

ceux qui ont bâti cette maiſon, n'aient pas élevé un pavillon dans quelques-uns des points de vûe d'où cette partie d'un autre bâtiment paroît ſi parfaitement être une portion du leur. Il en eſt de même de la Porte & de l'Obéliſque à Rome, comme de la maiſon & de la ſtatue à Londres. L'un s'approprie ſi heureuſement à l'autre, dans certains points de vûe, qu'on les prendroit pour un même bâtiment. Immédiatement après être entrés par cette belle porte, nous trouvâmes un emplacement ſuperbe qui forme une place avec une fontaine au milieu; on voit en avant deux Egliſes ſi belles & ſi ſemblables, qu'on les a nommées les Gemelles (*Gemelle*) : nous eûmes auſſi la vue entiere du Cour ou principale rue de Rome & de deux autres fort belles. La premiere eſt ſi grande & ſi ſpacieuſe, qu'elle ſert de promenade aux gens de qualité qui viennent y prendre l'air le ſoir en caroſſe. L'Obéliſque qui eſt dans cette place eſt très-beau; il eſt Egyptien & tout couvert d'hyéro-

gliphes ; c'eſt un granite exactement de la même eſpece dont le Docteur Mead a une table dans ſa gallerie, & le Lord Burlington deux dans ſa campagne de Chiſwick. Vous avez appris les peines infinies que l'on a eues à polir ces trois morceaux & combien l'ouvrage a couté ; Quelle doit avoir été la dépenſe pour tailler un bloc ſi immenſe dans la forme qu'il a, & pour ſculpter ſur les côtés tant d'hyérogliphes ? On a peine à concevoir même, que la choſe ait pu ſe faire. Auguſte le plaça d'abord dans le grand Cirque & le dédia au ſoleil, comme il paroît par une inſcription qui eſt ſur ſa baſe. Sixte-Quint, comme je l'ai obſervé ci-devant, le fixa où il eſt actuellement, & le dédia à la ſainte Croix. J'ai remarqué que Ste Marie du Peuple eſt ſur le côté de la place. L'inſcription actuelle y fait alluſion, & à l'ancienne inſcription dont voici le ſens : *Je ſuis élevé maintenant d'une maniere plus majeſtueuſe & plus décente devant le Temple de celle dont le ſein virginal a*

porté le ſoleil de juſtice ſous le regne de Céſar Auguſte.

Sixte V a laiſſé pluſieurs monumens de ſa puiſſance & de ſes richeſſes auſſi bien que de ſon bon goût dans la Rome moderne. La *Strada Felice*, rue ainſi nommée du nom qu'il portoit avant ſon exaltation au ſaint ſiége, lui doit toute ſa beauté, ainſi que beaucoup d'autres rues. Celles qu'il a fait conſtruire ſont droites & réguliérement bâties. Celle-ci entre autres a deux milles de longueur, & conduit depuis le Couvent de France ſur le mont Pineïen juſqu'à l'Egliſe de S. Jean de Latran. La vûe en eſt interrompue, quoique agréablement dans ſon milieu par l'Egliſe de Ste Marie majeure. La rue de *Portapha* la traverſe; elle eſt auſſi droite que l'autre, & à l'endroit où elles ſe coupent, il y a quatre fontaines dont chacune eſt ornée d'une Nimphe des eaux. Cette rue eſt terminée d'un bout par le *Patapia*, & de l'autre par deux ſtatues coloſſales d'Alexandre domptant Bucephale.

Le lieu où étoit anciennement le champ de Mars, eſt au milieu de la Rome moderne. Il a conſervé ſon ancien nom; on l'appelle *Campo Marzo*. Tout en eſt bien bâti, & les maiſons y ſont fort ſerrées; mais les rues qui vont juſqu'aux murailles, n'offrent en beaucoup d'endroits que des jardins & des vignes au lieu de maiſons. Vers les extrémités de ces rues, & en d'autre lieux à la même diſtance du centre de la Ville, il y a ce que les poſſeſſeurs appellent des maiſons de plaiſance au-dedans de l'enceinte des murs. Ce ſont en effet des campagnes au milieu de la Ville; les murailles ſont de briques, & font un aſſez mauvais effet, parce qu'elles ont été réparées & recrépies à différens tems; mais elles ſont entieres: elles ont quantité de tours; & le tout paroît être l'ancienne enceinte des Romains. Quand on conſidere ces murs ſi étendus, & entretenus pendant une ſi longue ſuite de ſiécles, imagineroit-on, que celui qui les a bâtis, eſt mort dans la derniere

misere? peut-être que l'Histoire qui représente Bélisaire demandant l'aumône dans sa vieillesse, exagere l'ingratitude des Romains : quoi qu'il en soit, il est certain que ce Général fut mal récompensé.

Je vous ai donné une esquisse de la Ville de Rome. Telle est son étendue, la disposition de ses rues, ses fortifications & le terrein qu'elle renferme. Vous vous ressouviendrez que les rues sont remplies de Palais, & toute la Ville d'Eglises qui font honneur à l'Architecture moderne, ou de ruines qui immortalisent celle des anciens. Vous aurez tout à la fois une idée de ce que Rome est actuellement, & de ce qu'elle étoit autrefois, quand elle dominoit sur tout le monde.

LETTRE LXXVIII.

J'Ai conversé avec des morts de plusieurs milliers d'années; j'ai lu l'Histoire des Arts & de l'opulence d'un peuple dont on ne parle plus,

dans les caractères les plus lisibles & les plus certains, c'est-à-dire dans les ouvrages & les restes de son ancienne splendeur. Ne croyez pas que, pour être à Rome, nous soyons bornés aux seules antiquités Romaines. On voit ici des vestiges du mérite & de la splendeur de gens qui jouissoit déja de toute leur gloire, avant que les Romains formassent un peuple.

J'ai passé la matinée à visiter les plus anciens de ces monumens. Rome est remplie d'Obélisques, qui n'ont de Romain que quelques inscriptions pour nous apprendre qui les a amenés là, à quelle occasion, & par qui ils ont été placés où il sont, & de quel endroit ils ont été apportés. Rien ne peut leur disputer le mérite de l'antiquité la plus reculée. Ils sont tous du travail des Egyptiens, & la plûpart sans doute du même tems que les fameuses pyramides. Les Empereurs Romains qui ont eu du goût, se sont signalés par le respect qu'ils portoient à ces monumens des premiers tems. Le travail & la dé-

penſe qu'il a fallu faire pour les tranſporter des bords du Nil à ceux du Tibre, étoient immenſe; & la difficulté inſurmontable pour tout autre que les eſprits généreux qui en ont entrepris la tâche. Ce furent les premiers ornemens de l'ancienne Rome. Avant qu'on eût ſongé à bâtir l'amphithéâtre de Veſpaſien, & qu'Agrippa eût formé le plan du Pantheon, les rues & les places pnbliques étoient décorées d'Obéliſques; & la voix générale déclaroit que c'étoient les plus beaux ornemens dont on pût les enrichir.

Je ne finirois pas, ſi j'entreprenois l'énumération de tout ce que la Rome moderne poſſede de cette ancienne ſplendeur. Vous pouvez vous former une idée de l'eſtime qu'on y en faiſoit, par ce qu'il en a dû couter pour ſe procurer quelques-uns des morceaux que je ſuis allé viſiter. Ils ſont tous de granite, une des plus belles pierres du monde & des plus dures. Malgré leur grandeur immenſe, ils ſont entiers; & chacun eſt taillé d'un ſeul bloc. Les carrie-

res ſont en Egypte, mais fort loin des lieux où les monumens étoient élevés dans ce pays. Il a fallu bien des années, & une multitude d'ouvriers pour les tailler & pour les tranſporter. Voiturer ces pierres dans les lieux, où ces Obeliſques devoient être dreſſés, ç'eût été charger les voitures d'un poids deux fois plus lourd qu'ils ne devoient être ; on les ſcioit dans la carriere ; & il ne reſtoit plus autre choſe à faire ſur le lieu-même, que de les polir & les ſculpter. Si les Monarques d'Egypte croyoient ſe faire honneur, en tranſportant ces maſſes de rochers énormes d'un canton ſi éloigné de leurs Etats, quelle idée n'auroient ils pas eu de la hardieſſe des Romains, d'avoir oſé les emmener par mer à une telle diſtance ?

Le fameux Obéliſque qui eſt actuellement devant l'Egliſe de S. Jean de Latran, étoit originairement l'orgueil d'Hieropolis, & élevé avec des dépenſes immenſes, par un des anciens Rois d'Egypte. Conſtantin conçut le deſſein de l'amener à Ro-

me, & il parvint à le tranſporter juſqu'à Alexandrie. Sa mort arrêta le progrès de l'entrepriſe. Conſtance ne voulant pas qu'un ſi noble deſſein, commencé par ſon pere, reſtât ſans exécution, réuſſit à le faire parvenir juſqu'à Rome. Ce fut la charge d'une galere à trois cens rames, & quand il fut arrivé à Rome, il le fit élever à une des extrémités du grand Cirque.

J'ai crû que je ne finirois jamais de le conſidérer. Il a été fendu par quelque accident; du reſte il eſt entier. Il eſt de cent vingt-ſix pieds de hauteur y compris le piédeſtal, & gros à proportion. Imaginez-vous une telle maſſe de pierre précieuſe; car c'en eſt une en effet, travaillée d'une telle perfection; & vous ne ſerez plus ſurpris que Seneſertus ſe ſoit immortaliſé pour l'avoir fait tailler. Le nom de ce Roi fixe la date de cet excellent ouvrage. Il doit avoir été fait vers le tems où Pithagore voyagea dans cette partie du monde.

Je vous ai déja parlé de l'Obéliſ-

que de la *Porta del populo*, c'eſt le ſecond pour la beauté. L'un & l'autre étoit dédié au Soleil; & c'eſt au bon goût de Sixte V, que nous ſommes redevables de les voir où ils ſont. Fontana fut chargé de la conduite de l'ouvrage, & de les faire dreſſer dans ces lieux.

Nous ne ſommes pas bien informés de l'hiſtoire des autres; c'eſt probablement Auguſte qui eut l'honneur de les faire venir à Rome. Ses ſuccès à Actium lui en donnerent les moyens & la commodité. Je ne dois pas oublier parmi les reſtes de ceux qui m'ont procuré le plus de plaiſir, l'Obéliſque rompu du Palais Barberin. C'eſt Urbain VIII qui l'y a placé; car il étoit auparavant dans l'Hyppodrome ou le Cirque de Caracalla. Les jardins Ludoviſiens, qui ſont les *horti Salluſtii* des Anciens, nous préſentent des fragmens d'un autre, qui eſt à peu près dans le même état que celui du palais Barberin, mais qui a été plus grand; celui-ci a été conſacré à la Lune. L'Obéliſque de la place Navonne eſt proba-

blement ſitué à l'endroit où il a été mis d'abord, puiſque ce lieu a été autrefois le lieu du Cirque agonal.

Il y a des fragmens d'Obéliſques plus ou moins entiers, dont la grandeur ſurprend; ceux qui ſont les plus petits, ne ſont pas moins admirables. Il y en a un petit qui me fait beaucoup de plaiſir. Bernini a eu l'adreſſe de le dreſſer admirablement ſur le dos d'un éléphant, vis-à-vis la Minerve. Il fut trouvé près de ce lieu, parmi quelques ruines qu'on ſuppoſe avoir appartenu à un Temple d'Iſis. L'Obéliſque de la vigne de Médicis eſt auſſi très-élégant. Les jardins de ce Palais occupent le lieu où étoit autrefois un fameux Temple du Soleil. Il fut ſans doute élevé d'abord au même endroit où il eſt actuellement, & on prétend que ce fut du tems de Tarquin le Superbe. Tous ceux-ci en particulier font honneur aux noms de ceux qui ont été chargés de les dreſſer; mais il me reſte à vous parler encore d'un autre, dans un langage tout différent.

Quand je vous aurai dit que cet

Obéliſque, dont je veux parler, fut amené à Rome, par Auguſte, & élevé dans le Champ de Mars, & l'endroit où il eſt; c'eſt tout ce que j'en pourrai dire. Il eſt enſeveli dans la terre, & ſert de fondations à pluſieurs maiſons. J'ai payé à un Savetier la permiſſion de deſcendre dans ſa cave, pour viſiter la ſeule partie qu'on en peut voir. Ce qui annonçoit la gloire de Rome, & faiſoit honneur au grand Auguſte, n'eſt plus qu'une partie du mur de la maiſon d'un pauvre artiſan. Ce qu'on en voit ſur la face du mur eſt fort entier. Aureſte la dureté de la pierre empêche qu'il ne puiſſe dépérir: c'eſt un beau granite; les figures y ſont plus profondément gravées, & mieux que ſur aucun autre de ceux que j'ai vus.

Pline a dit de cet Obéliſque, qu'il renfermoit tout le ſyſtême de la Philoſophie des Egyptiens. Auguſte fit paver l'aire dans lequel il étoit, de figures, qui repréſentoient un cadran ſolaire; & Manilius eut la conduite de cet ouvrage. Ce glorieux

reſte de la ſplendeur de l'Egypte & de Rome, fut découvert du tems de Jules III, qui le laiſſa, comme il l'avoit trouvé. Le célebre Sixte, ſon ſucceſſeur, à qui on doit pluſieurs des monumens dont j'ai déja parlé, ne manqua point d'y faire attention. Il chargea Fontana de le dreſſer; mais cet Architecte, après l'avoir examiné, le trouva d'un poids ſi immenſe, qu'il ne voulut pas riſquer ſa réputation à un projet qui auroit beaucoup couté, & dont le ſuccès étoit incertain.

L'Hiſtoire & la Théologie Egyptienne ſont gravées ſur ces monumens dans les caractères propres à cette nation; tous ont la même figure, qui, à ce qu'on prétend, repréſente un rayon du Soleil, la Divinité à qui ils étoient dédiés. Il y en a deux qui différent de tous les autres en ce qu'ils n'ont point du tout de figures ni de caractères. Ils étoient originairement, l'un dans le Cirque de Neron, & l'autre dans le mauſolée d'Auguſte, où il fut placé comme le plus permanent

de tous les monumens élevés à sa mémoire. Quelques-uns prétendent que les cendres de cet illustre Empereur ont été déposées au sommet de cet Obélisque dans une urne d'or pur. Que le fait soit vrai ou non, il est sur qu'il fut dressé dans ce lieu à la mémoire, & pour servir de monument au Héros qui avoit conquis l'Egypte.

LETTRE LXXXIX.

PErmettez-moi, mon cher, de passer des plus anciens restes de l'antiquité, au recit de ce qui m'a paru le plus beau & le plus parfait ouvrage des anciens tems, dont Rome, & même tout le monde entier, puisse se glorifier. On est étonné d'entendre dire qu'Agrippa ait formé le plan, commencé & achevé le Pantheon; que moins qu'un Empereur ait eu l'honneur de fonder & de perfectionner le plus grand édifice du monde. Un simple particulier Romain a laissé après lui un monument

de goût & de magnificence, qui fait honte à l'orgueil des Rois. Le terme eſt un peu fort ; mais on ſçait qu'Agrippa tant par ſes liaiſons de parenté avec Auguſte que par le mérite de ſes grandes qualités particulieres, a été un homme aſſez important pour qu'on ait frappé des médailles en ſon honneur, privilége qui n'appartenoit alors qu'à l'Empereur, à l'Impératrice & à leurs enfans.

Quoique le Pantheon ſoit le plus beau & le plus parfait de tous les reſtes de l'antiquité, il a éprouvé quelques changemens depuis qu'il a été bâti. Il reſte encore aſſez de marques de ſon ancienne ſplendeur pour éclipſer tout ce qui ſe rencontre dans Rome. On ne peut rien concevoir de plus ſuperbe que le grand portique qui y donne entrée. Il eſt ſupporté par ſeize colonnes de beau granite, dont chacune n'a pas moins de cinq pieds de diametre, & d'un ſeul morceau, ainſi que les pilaſtres. Elles ſont d'ordre Corinthien. Sur la friſe qui eſt au portail on lit une

une inſcription en groſſes lettres capitales, qui apprend qu'Agrippa fit élever cet édifice pendant ſon troiſiéme Conſulat.

De chaque côté du Temple en entrant, on voit une grande niche, dans l'une deſquelles étoit la ſtatue coloſſale d'Agrippa, & dans l'autre, une d'Auguſte ſon beau-pere, de même hauteur. Le portique étoit anciennement couvert d'airain de Corinthe; mais le Pape Urbain VIII l'a fait enlever pour faire les colonnes d'airain de l'Egliſe de S. Pierre. La couverture du toit qui étoit du même métal, a eu un ſort ſemblable : elle a été tranſportée à Conſtantinople par un des Empereurs. On m'a aſſuré qu'un François, nommé Deſgetetz, s'eſt donné la peine de meſurer les colonnes du portique, & qu'il a trouvé quelque différence dans leurs dimenſions. Si cela eſt, elle eſt imperceptible à l'œil, & conſequemment indifférente. La grandeur en eſt trop vaſte pour ſonger à en examiner de près l'exactitude. Il falloit un génie comme le

ſien, pour s'aviſer de les meſurer. Sa découverte a été la juſte récompenſe de ſes peines.

Je vous ai fait mention dans ma derniere lettre des changemens arrivés à Rome par les terres des collines qui ont été entraînées & qui ont rehauſſé les vallées qui les ſéparoient : il n'y a point d'endroit qui montre auſſi diſtinctement que ce Temple, que le ſol ſur lequel eſt bâtie la Rome moderne, eſt plus élevé maintenant que du tems de l'ancienne. On montoit autrefois au portique par neuf degrés ; à préſent on y deſcend. Les marches ont été entiérement couvertes par ce changement. Le Pape Clément a fait la dépenſe de faire enlever une bonne partie de la terre dans la place qui eſt devant ce Temple, & de mettre à découvert quelques-unes des anciennes marches par où on y montoit.

On entre du portique dans le Temple par une porte d'airain; & les jambages ſont d'un ſeul morceau de marbre avec les linteaux. Ils ont cinquante pieds de hauteur, &

près de vingt-cinq de largeur. Quel bloc immenſe n'a-t-il pas fallu pour cela ! que de goût pour entreprendre de le tailler ! que d'art pour y réuſſir !

La figure ronde de ce Temple qui le fait nommer à préſent Rotonde, lui donne un air tout ſingulier & en même tems fort noble. Il y a quelque choſe qui inſpire le reſpect & la vénération, dans la maniere dont il reçoit le jour par une grande ouverture au milieu de la voute ; car il n'a point de fenêtres. Cette ouverture, malgré toutes les précautions, laiſſe paſſer l'humidité dans les mauvais tems : n'importe, on n'a rien placé au-deſſous qui puiſſe être gâté : les Autels ſont rangés le long des côtés. Agrippa le conſacra à Jupiter & à tous les Dieux ; il eſt à préſent dédié à la Vierge Marie & à tous les Saints. Il y avoit autrefois des ſtatues des Divinités païennes, rangées autour. On peut juger de leur mérite par la Venus de Médicis, qui en eſt une. Pour le préſent on y a ſubſtitué des figures

de Saints & de Martyrs. Nous pouvons encore nous former une idée de la magnificence de ce Temple, à tous égards, par une autre circonſtance qui regarde cette Venus. On a beaucoup entendu parler de la perle que Cleopatre avala, après l'avoir fait diſſoudre ; on prétend que la pareille étoit un pendant d'oreilles de cette ſtatue.

Le pavé du Pantheon eſt revêtu de marbre, de la maniere la plus pompeuſe ; non pas de marbre commun, mais des eſpéces les plus précieuſes. Il y a au centre une grande plaque ronde de porphire, percée d'un trou pour laiſſer paſſer l'eau qui tombe par l'ouverture du ſommet. Le grand Autel eſt placé vis-à-vis de la porte du Temple. Il y en a de chaque côté trois autres plus petits, qui occupent de diſtance en diſtance tout l'eſpace depuis le grand Autel juſqu'à la porte. Tous ſont placés dans des enfoncemens au-delà de la circonférence du cercle général, & forment autant de Chapelles. A l'entrée de chacune, des deux côtés,

eſt une belle colonne, & des pilaſtres de marbre jaune antique ; ces colonnes, qui ſont d'ordre Corinthien, flutées, avec des chapitaux & des baſes de marbre blanc, ſoutiennent le grand cordon qui regne tout autour. Audeſſus, la muraille eſt unie, mais quoiqu'elle n'ait aucuns ornemens en relief, on y voit cependant des repréſentations des ordres d'Architecture ſculptés dans le marbre. On appelle cette partie le tambour de l'édifice. Au haut de ce tambour eſt la naiſſance de la voute : elle forme la moitié ſupérieure du Temple, comme les colonnes & le tambour en font la moitié inférieure. Celle-ci eſt diviſée en compartimens quadrangulaires ; les montans qui les ſéparent & qui ſont ſortans, ſe terminent à la circonférence de l'ouverture du ſommet.

Entre chacun des Autels latéraux, qui ſont au-delà de la ligne du cercle, il y en a d'autres qui y anticipent & ſont plus petits que les autres. Les colonnes, l'entablement & le frontiſpice en ſont de porphi-

re, de marbre jaune antique & d'autres marbres riches; & leur partie platte eſt auſſi revêtue de marbre. Une partie du marbre, qui fait le revêtement de quelques-uns des Autels, a été enlevée; & on ne voit dans quelques niches, que des modéles des ſtatues qu'on doit y placer. Tout cela, ainſi que le grand Autel, doit être bientôt achevé. Clement XI s'eſt donné beaucoup de ſoins pour faire nétoyer tous les marbres du bâtiment; & il a maintenant une très-belle apparence.

Je vous ai parlé du François qui meſura les colonnes du portail. Son génie vétilleux lui a fait prendre la même peine à l'égard du pavé. Il a trouvé une différence d'un pouce& un quart dans les différentes meſures d'un plancher qui a cent trente-trois pieds de diametre. Vous ne manquerez pas de donner le nom qui convient à celui qui a découvert une imperfection de cette nature dans un tel édifice.



LETTRE LXXX.

Il faudroit plusieurs volumes pour vous décrire chaque reste de l'antiquité, dans un aussi grand détail que je l'ai fait, par rapport au Pantheon. Je me suis fait un plaisir de vous donner, autant qu'il étoit possible, une idée distincte du plus grand reste de la splendeur des Romains, je ne l'ai fait encore qu'à demi, en vous disant simplement ce que c'est; il faut que j'ajoute ce qu'il étoit autrefois, autant que ses restes le font conjecturer. Au sommet du portique étoit une figure d'Agrippa dans un char de triomphe. On peut juger de la beauté de ce morceau par la tête du héros, le pied d'un des chevaux & une des roues du char, le tout de bronze, qui furent trouvés en creusant la terre auprès du Pantheon, du tems d'Eugene VI. Les deux lions qui sont actuellement à la fontaine d'*Aqua felice*, & d'un marbre noir antique, étoient autrefois placés aux deux cô-

tés de l'entrée du Temple. Ce ſont des morceaux de ſculpture très-curieux. Sur le devant étoit un grand baſſin de porphire qui exiſte encore & qui mérite d'être admiré de tous ceux qui le voyent. Quand on connoît la Venus de Clazomene qui a été ſauvée des ruines de ce Temple, que ne doit-on pas penſer de la perte irréparable d'une autre ſtatue, la Minerve de Phidias, qui y étoit auſſi ? ſtatue qui a été le ſujet de tant d'éloges faſtueux chez tous les écrivains, qui étoit le modéle de toute beauté dans ce ſiécle, & qu'on propoſoit alors comme un témoignage ſubſiſtant du génie de ce grand maître, qui avoit l'art de donner à ſes ſtatues plus que la beauté des créatures humaines. C'eſt la même ſtatue qui fit faire à l'orateur cette exclamation: Comment a-t-il pu rendre d'une façon ſi ſublime la figure d'une Déeſſe, lui qui ne l'a pas vûe!

En vous parlant de ce qui a été & qui n'exiſte plus, je ne puis m'empêcher de faire mention de cet autre grand ouvrage du célébre Agrip-

pa, ſes bains, qu'on dit avoir été voiſins du Pantheon. A peine en reſte-t-il rien à préſent. On a déterré, il y a bien des années, quelques colonnes dans un lieu proche du Pantheon : elles étoient de marbre verd, d'une grande longueur, de ſix pieds de diametre, & chacune d'une ſeule piéce. Le grand baſſin de la porte du Peuple a été fait du piédeſtal d'une de ces ſtatues. On prétend qu'elles ont appartenu aux bains de Neron; mais elles font certainement partie de ceux d'Agrippa.

L'Egliſe conſacrée ſous le nom de Ste Bibiane Martyre, eſt encore un morceau d'antiquité très-reſpectable. On l'a appellé le *Callucci*, mot qui a été compoſé viſiblement des noms de Caius & Lucius, petits-fils d'Auguſte. Vraiſemblablement le Temple fut dédié dans ſon origine à ces deux jeunes Céſars. Il eſt petit, & ſa figure eſt un décagone. On l'appelle auſſi la Minerve de Medicis; mais il paroît avoir été un petit Pantheon avec neuf Autels pour les neuf principales Divinités de ce tems; la por-

te occupe, comme dans le Pantheon, la place d'un dixieme. L'antiquité n'eſt pas la ſeule choſe qu'on ait à y admirer. Bernini a laiſſé dans cette Egliſe les plus beaux de ſes ouvrages : une ſtatue de Ste Bibiane en marbre blanc, qui ne le céde à aucune des productions du ciſeau moderne. Le corps de la Sainte eſt dépoſé ſous l'Autel dans un vaſe d'albâtre oriental, tiré du mauſolée d'Auguſte. Cortone & Ciampilli ont repréſenté l'hiſtoire de la Sainte dans des belles peintures à freſque de chaque côté de l'Egliſe au-deſſus des pilliers. On fait voir auſſi avec beaucoup de vénération la pierre à laquelle elle fut attachée, lorſqu'elle fut fouettée juſqu'à la mort.

Dans l'ancienne *Via ſacra*, entre l'arc de Sévere & l'Egliſe de ſainte Marie Nouvelle, eſt un portique d'ancienne architecture, qui, après celui du Pantheon, eſt le plus parfait qu'il y ait au monde. Il fut conſtruit par l'Empereur Marc-Aurele, en l'honneur de ſon pere & de ſa belle-mere. On lit ſur la friſe

une inſcription en grands caractères, *Divo Antonio & Divæ Fauſtinæ.* Il eſt d'ordre Corinthien, & les colonnes en ſont admirables. On admire auſſi les blocs immenſes qui compoſent l'entablement, ils ſont d'un marbre grec & très-parfaits. La petite Egliſe de S. Laurent occupe une partie du terrein où étoit conſtruit un Temple, auquel ce portique appartenoit. Cortone y a peint un S. Laurent très-bon, & le Dominicain un S. André, qui eſt un des meilleurs tableaux d'Italie; mais le cavalier Vanui l'a retouché en pluſieurs endroits, & ſe l'eſt rendu propre. On voit encore ce qu'il étoit, mais on ne peut retenir ſon indignation, en conſidérant ce qu'il eſt maintenant.

Près de ce vénérable reſte on voit le petit Temple rond, dédié à Remus & Romulus par Cervilius, qui autrefois fut enrichi des dépouilles des Samnites, dont la conquête a été cauſe de la conſtruction du Temple. Il eſt petit; mais le ſiécle reculé, dans lequel il a été bâti, lui

donne un titre pour mériter l'attention. Il a été réparé par Sévere, & encore depuis. A présent il est dédié à S. Côme & S. Damien Ces deux Saints étoient freres, aussi bien que Remus & Romulus; mais, si on en croit les Romains, ils étoient bien d'une autre extraction.

Les Papes ont eu de certains égards pour l'antiquité. Quand ils ont enlevé les Temples aux personnages, à qui ils étoient dédiés, ils ont toujours conservé quelque ressouvenir de l'ancien patron, par le nom ou quelques circonstances du nouveau. Ceux-ci étoient deux Freres. Le Temple d'Hercule Alexien fut dédié à S. Alexis. Celui où on conservoit l'ancien Palladium, est actuellement l'Eglise de S. André *in Pallara*. Le Temple de Junon *Matuca* est celui de S. André *in Mentuccia*. Ste Marie *à Busti Gallici* est située à l'endroit où les Gaulois, qui pillerent Rome, furent tués & enterrés par Camille: & le Lac Curtius est à présent l'Eglise de sainte Marie *libera nos à pœnis inferi*.

Vous avez entendu parler des reſtes du Temple de la Paix : pour moi, ce qu'on m'en avoit dit ne m'en avoit pas donné une idée juſte. Ce Temple eſt regardé comme le plus beau de ceux de l'ancienne Rome après le Pantheon : ce que je viens de voir de ſes reſtes n'en annonce pas moins. Veſpaſien le fit bâtir immédiatement après la priſe de Jeruſalem, & les dépouilles du Temple y furent apportées. Cet édifice avoit trois cens pieds de longueur & deux cens de largeur. Il étoit extrêmement fini par dehors, & toute la ſurface intérieure étoit couverte d'airain doré. Ses voutes qui ſont encore exiſtantes, ſont creuſées par compartimens, de même que celle du Pantheon. Il n'en reſte plus maintenant que trois grandes voutes ou arcades. Il eſt ſitué près de la *via ſacra*. La hauteur, la ſolidité & le travail excellent de ces fragmens, annoncent que le tout a été auguſte, & fini au plus haut degré. Ce n'eſt pas tout; la magnifique colonne qui eſt maintenant dans la place devant Sainte

Marie Majeure, lui appartenoit autrefois; & tout ce que nous voyons de ſes reſtes juſtifie la deſcription pompeuſe que Pline nous en a laiſſée. Ce Temple, lorſqu'il étoit entier, doit avoir été bien ſuperbe. Le terrein même où il étoit bâti étoit célébre; car c'étoit ſur les ruines du portique de Livie, le lieu même où étoit auparavant le portique attique de Caton. Les matériaux avoient été tirés de la deſtruction de la maiſon dorée de Neron. Après cela, il n'eſt pas beſoin de vous dire qu'ils étoient ſomptueux. Le Temple étoit porté ſeulement ſur huit pilaſtres, dont chacun avoit une colonne Corinthienne qui y répondoit. Celle de devant l'Egliſe de Sainte Marie Majeure en eſt une. Vous imaginerez les dimenſions des autres, quand vous ſçaurez que tout le grouppe immenſe, qui eſt d'une ſeule piéce, avec l'Alexandre Farneſe, dans le Palais de cette maiſon, a été fait des fragmens d'une de ces colonnes

Parmi les ornemens ſuperbes de

ce Temple, il y avoit une figure du Nil, entourée de ſeize petits enfans, pour exprimer le nombre de coudées dont les eaux s'élevent pendant l'innondation. Elle étoit aſſez conſidérable pour mériter que Pline en ait parlé : mais ſi elle étoit digne des grands éloges qu'on en a faits, celle qui eſt dans les jardins du Pape au Belvedere, doit en être une copie, quoique fort bonne. Audevant étoit une ſtatue d'Apollon de grandeur coloſſale. Elle étoit enrichie ou plutôt couverte d'ornemens, & n'empruntoit pas peu de luſtre des dépouilles du Temple des Juifs. Elle fut détruite dun coup de foudre, ſous le regne de Commode. Une grande partie du tréſor des Juifs échappa à cet incendie ; elle étoit deſtinée à une autre ſorte de deſtruction. Genſeric Roi des Vandales la fit emporter, & le vaiſſeau, ſur lequel on en avoit chargé beaucoup, périt ſur la côte d'Afrique.

Rome eſt rempli de beaucoup d'autres Temples païens. Il y en a derriere l'Egliſe de Ste Marie Nou-

velle, près du Temple de la Paix, deux qu'on prétend avoir été dédiés à Isis & Serapis. Tout auprès de Ste Agnès, un peu au dehors de la *Porta Pia*, qui est la porte Viminale des Anciens, est situé celui qui étoit dédié à Bacchus. C'étoit autrefois un édifice superbe, & ses ruines sont encore augustes. La voute est soutenue en dedans par vingt-quatre beaux pilliers de granite oriental, d'ordre Corinthien. On y apperçoit les restes d'une autre rangée en dehors, qui en avoit quarante, dont il n'en reste plus guère. Les mosaïques du plafond sont extrêmement belles ; elles sont chargées des attributs de ce Dieu, & on voit pendre de toutes parts des feuilles de vigne & des raisins. Il y a sur-tout un chariot chargé de grappes, qui est un très-excellent ouvrage. Ces belles représentations ont été en partie détruites par le zéle outré d'un Cardinal qui les jugeoit indécentes pour avoir servi aux superstitions païennes : on a en beaucoup d'endroits réparé en quelque

ſorte ce malheur par des peintures, lorſque les matériaux ſe ſont trouvés dégradés. J'ai remarqué dans ce Temple un reſte de l'opiniâtreté des Romains à tout ce qu'ils entreprenoient, qui eſt, à mon avis, ſupérieur à tout ce que j'ai jamais vû ailleurs. C'eſt un vaiſſeau immenſe qui ſert de tombeau avec ſon couvercle : il eſt de porphyre & travaillé d'une ſeule pierre. Sa longueur eſt de huit pieds, ſa largeur de cinq & demi, & ſa hauteur de plus de quatre. Le couvercle qui a deux pieds d'épaiſſeur eſt auſſi d'une ſeule piéce & paroît avoir été ſcié du même bloc que le corps même. Quand vous aurez ſuffiſamment exercé votre admiration ſur un pareil vaſe, taillé d'une pierre ſi dure, vous y ajouterez qu'il eſt orné de quantité de feſtons & de petits enfans en haut relief : ils ne ſont pas faits avec beaucoup d'élégance ; mais on eſt ſurpris & très-étonné qu'on ait pû ſeulement les faire. On aſſure que le corps de Conſtantia, fille de Conſtantin, y fut dépoſé. Des gens qui

prétendent avoir bien du goût, ſoutiennent que le tombeau fut fait exprès, & que ce Temple n'eſt autre choſe que ſon mauſolée; mais le travail eſt de plus ancienne date à coup sûr; il n'y a pas beſoin de le confronter avec d'autres pour s'en convaincre.

On doit auſſi mettre au nombre des Temples ronds des anciens Romains celui de Veſta: on l'appelle aujourd'hui l'Egliſe de S. Antoine *di Caceo*. Il eſt ſitué ſur les bords du Tibre. Numa le fit bâtir auprès de ſa maiſon, au pied du Mont Palatin. Il eſt de même nature que celui du Pantheon, ouvert par le faîte; mais il a été rebâti depuis Numa, ſans doute par Auguſte.

Camille fonda le Temple de la Concorde, le plus noble modéle de l'ordre Ionique qui ſoit en Europe; mais, de même que celui de Veſta, il a été rebâti. Le voiſinage du Capitole expoſa cet édifice, plus petit, à quantité d'accidens réiterés. Les Sénateurs avoient coutume de s'y aſſembler vers la fin de l'Etat Conſu-

laire, & c'eſt là que fut prononcé le jugement contre Cethegus & Lentulus, complices de la conjuration de Catilina.

Il y avoit de chaque côté de cet édifice un Temple dédié à Jupiter, ſous différentes dénominations. Romulus en bâtit un à Jupiter Stator, à l'endroit où ſon peuple s'arrêta en marchant contre les Sabins. Auguſte conſacra l'autre à Jupiter Foudroyant, en reconnoiſſance de ce qu'il échappa à un coup de foudre, dont un de ſes eſclaves fut tué auprès de lui. Cet édifice, autrefois magnifique, eſt placé dans un endroit bien peu favorable; ſes reſtes s'enterrent tous les ans de plus en plus; parce que les pluyes entraînent avec elles la terre de la montagne de Campidoglio. On apperçoit encore la friſe, ſur laquelle eſt une belle repréſentation de la foudre. Le Jupiter tonnant de Laera eſt une belle ſtatue, quoiqu'elle ne ſoit pas comparable à celle qui immortaliſa Phidias, & qui étoit ſur le portail de ce Temple. On ne ſçait plus

ce qu'elle eſt devenue. Pline eſt le ſeul qui nous ait appris qu'il y avoit un fameux groupe d'Apollon & de Diane dans les bras de leur mere, par Enfrenor. Il étoit dans le Temple de la Concorde ; il ne nous en reſte pas plus de veſtiges que de l'autre.

Il y a un noble portique d'ordre Ionique au Temple de la *Fortuna virilis*. Le même ordre eſt continué le long de ſes côtés ; il n'y a que moitié de la colonne qui ſoit saillante hors du mur. Cet édifice eſt oblong. Le Temple de Minerve à Athenes étoit dans le même goût ; mais la colonade étoit continuée régulierement le long de ſes côtés.

Il y a un pavé de moſaïque antique & quelques colonnes de différens ordres, dignes de remarque dans le Temple de la Pudicité Patricienne, à préſent l'Egliſe de Ste Marie *in Coſmedin* ; mais l'enſemble a une forme irréguliere ; la *Bocca della verita*, la bouche de vérité, ſi célébrée par les écrivains des différens ſiécles, eſt à l'extrémité du portique. C'eſt une grande face large,

pratiquée dans une pierre ronde, dont les yeux, les narrines & la bouche sont percés. C'étoit originairement un emblême de Jupiter Ammon, qui étoit dans ce Temple. On avoit pour lui une espéce de vénération, & en matiere de crimes cachés, on s'en servoit comme d'une épreuve sacrée. Le personnage soupçonné mettoit sa main dans la bouche, & s'il crioit, il étoit déclaré coupable; sinon, il étoit innocent. Le Prêtre jugeoit le cas par derriere; s'il le croyoit coupable, il lui bruloit la main avec un fer chaud; s'il le jugeoit innocent, il le laissoit tranquille; & le peuple regardoit la chose comme un miracle incontestable. Trubetti ne veut pas faire à *la Bocca* l'honneur d'avoir jamais appartenu à Jupiter. Il prétend que ce n'étoit que la couverture de quelque égout public, & que ces trous avoient été faits pour laisser passer l'eau. Il veut que la face ait appartenu au Nil, & que les cornes supposées de Jupiter Ammon soient des pattes d'écrevisses.

Le Temple de Saturne, dans le champ Vaccino, qui étoit auſſi autrefois le tréſor des Romains, eſt encore aſſez entier. C'eſt maintenant l'Egliſe de S. Adrien; & S. Jean de Latran lui a dérobé ſes anciennes portes d'airain.

Au reſte je ne crois pas avoir jamais rencontré tant de curioſités réunies que dans ce champ *Vaccino*, qui étoit anciennement la *via ſacra*. On trouve à ſon extrémité une partie de l'ancien Capitole; & préciſément au deſſous on rencontre l'Arc de Septime Severe. Il y a le long de ſes côtés les différens Temples dont je vous ai déja parlé; & à l'autre bout eſt l'Arc de Tite. Avouez-moi la vérité, ne voudriez-vous pas être tranſporté, du moins pour quelques heures, hors de votre chere Angleterre, & vous trouver au milieu de ce ſpectacle enchanteur. Je ne vous ai pas encore dit tout ce qu'on y rencontre. Le mont Palatin eſt auprès de l'Arc de Tite; & on voit autour de lui des reſtes de beaucoup de Palais, qui étoient dans le voi-

ſinage de celui des Empereurs. Un peu au-delà de l'Arc de Tite, on trouve celui de Conſtantin d'un côté, & de l'autre l'Amphithéâtre de Veſpaſien ; tout le reſte ſaiſit la vûe en même tems. Si j'ai pris quelques peines, mon cher ami, pour vous donner par avance une idée générale de la Rome moderne, elle peut vous ſervir d'une eſpéce d'image de l'ancienne.

LETTRE LXXXI.

JE ſuis étonné, mon cher ami, d'avoir pu renfermer dans ma derniere lettre, ou même faire une ſimple mention de tant de choſes. Je n'ai plus rien à dire des Temples des anciens, je crois les avoir parcouru tous ; mais il y a encore quantité de reſtes de bâtimens publics des anciens Romains, dont j'ai à vous entretenir. Les Bains de Caracalla ſont du nombre ; ils ſe trouvent dans le quartier du mont Aventin ſur la voye *Appia*. Il y avoit tout

auprès un Palais bâti par le même Empereur : il n'eſt pas aiſé maintenant de fixer le lieu où il étoit. On y voit bien pluſieurs arpens de terre couverts de ruines ; mais de déterminer préciſément à quel bâtiment chaque portion en particulier a appartenu, c'eſt une choſe impoſſible. On y a déterré quelques antiques des plus belles qui ſoient dans Rome, & ce tréſor n'eſt pas encore épuiſé. L'Hercule Farneſe y a été trouvé, ainſi que le Dirce, beaucoup d'autres ſtatues ſeules, des groupes & des vaſes de différentes eſpéces, particulierement deux grands baſſins de granite, qui ſont actuellement devant le grand Palais Farneſe. Vous avez vû une colonne repréſentée ſur quelques médailles de Caracalla : elle fut élevée à la mémoire de ſes ſuccès contre les Bretons. Cette colonne eſt encore exiſtante ; elle étoit anciennement à ces Bains, & maintenant elle eſt à Florence. Clement VII l'y a fait tranſporter, & placer dans une des rues principales, pas bien loin du grand pont qui eſt

ſur

ſur l'Arno. Pour ſçavoir ce qu'étoient ces bains, il faut lire la deſcription qu'en ont faite ceux qui les ont vus. Ils nous diſent qu'il pouvoit s'y baigner tout à la fois deux à trois mille hommes commodément; ce qui nous en reſte ne contredit pas ce rapport. La chaiſe de porphire qui eſt à S. Jean de Latran, & qui a donné lieu à l'hiſtoire ridicule qu'on a faite à l'égard des nouveaux Papes, en étoit une; & les trous qui ſont au fond, ſervoient à laiſſer écouler l'eau. Olimpiodore aſſure qu'il n'y avoit pas moins de ſeize cens chaiſes de marbre dans ces bains. Caracalla avoit fait auſſi conſtruire auprès de ces bains un Temple conſacré à Iſis. On en a perdu juſqu'au ſouvenir, l'Egliſe de S. Sixte a été bâtie auprès.

Derriere le Couvent de S. Pierre ès Liens, on voit encore quelques ruines des bains de Tite Veſpaſien; mais ce n'eſt pas là qu'on peut apprendre quels ils étoient & de quelle grandeur. Je ſuis allé viſiter ce qu'on appelle les *ſept ſalles*, ſous le mont

Esquilinus ; ce ſont des ſouterreins compoſés de neuf coridors, partagés en deux étages, & qui ont des jours par le moyen de pluſieurs portes qui répondent les unes aux autres en droite ligne. Ces ruines magnifiques ne ſont qu'une partie d'un réſervoir qui fourniſſoit de l'eau à ces bains. Ces mêmes bains ont été, pour ainſi dire, des magaſins remplis des plus belles ſtatues antiques. Le Laocoon du Vatican en a été tiré ; on a déterré dans ceux d'Adrien, qui ne ſont pas éloignés de ceux-ci, le fameux Antinoüs, & on a trouvé en 1565 un tréſor immenſe dans les ruines de ceux de Titus ; il contenoit une quantité prodigieuſe de pierres gravées, & des petites camées travaillées ſur des agathes & d'autres pierres précieuſes.

Les bains de Dioclétien occupent encore un plus grand eſpace que ceux de Caracalla ; mais ils n'ont pas l'air d'avoir été auſſi magnifiques. Ils ſont actuellement plus ruineux ; & les bâtimens en ont été autrefois plus épars. On prétend que quarante mille Chrétiens ont été occupés pen-

dant quarante ans à travailler à cet édifice immenſe, & que plus des deux tiers moururent de fatigue & de famine pendant ce tems. Leur forme paroît avoir été un quarré oblong avec une coupole à chaque angle. Il y en a encore une exiſtante, qui ſert de Chapelle à quelques Religieux. L'Egliſe du cloître des Chartreux faiſoit partie d'une des aîles de ce vaſte bâtiment. Il y a huit piliers de granite qui la ſoutiennent, & qui ſont plus gros que ceux du Pantheon. On les a raſſemblés de différentes parties de l'ancien bâtiment, car ils ne ſont pas tous de même grandeur. On en a enlevé encore, en différens tems, quelques centaines d'autres colonnes fort belles, quoique moins groſſes. Dix-huit des buſtes, les meilleurs du Palais Farneſe, ont été découverts dans une eſpéce de cave ſous le même terrein, par un homme qui y creuſoit les fondations d'une cabanne. Outre les appartemens pour les bains, il y avoit encore dans ces édifices des écoles, des Académies

& autres appartemens; cependant on les appelloit *Thermæ*, bains.

Les bains de Conſtantin, ſur le mont Quirinal, étoient ſitués à l'endroit où ſont maintenant les jardins du Connêtable Colonne. J'ai été émerveillé d'un grand fragment d'un entablement Corinthien qu'on y voit; il eſt taillé d'une ſeule pierre de marbre grec, d'une groſſeur prodigieuſe.

On eſt ſurpris qu'après toutes les dépenſes qu'il a fallu faire pour conſtruire ces vaſtes bâtimens, il en ait encore fallu d'autres pour les mettre en état de ſervir. Les aqueducs qui y fourniſſoient l'eau, étoient en général des ouvrages encore plus magnifiques & plus couteux que les bains mêmes. Les deux principaux étoient l'*Aqua Appia*, & l'*Aqua Martia*. Appius Claudius conduiſit les eaux par le premier, durant l'eſpace de onze milles depuis les montagnes de Freſcati juſqu'au port de *Caena*, & de-là ſous les monts Aventin & Claudien. On voit encore aujourd'hui des reſtes de cet ouvrage. Il diſtribuoit l'eau dans les

rues de Rome par vingt canaux; mais si celui-ci cause de la surprise, combien ne doit-on pas être étonné de l'autre? L'aqueduc Martien tiroit ses eaux du pays de Piligni, à une distance de trente-cinq milles en ligne droite; mais à cause des detours qu'il n'avoit pas été possible d'éviter, il avoit au moins soixante milles à parcourir avant de se rendre dans l'aqueduc qui portoit l'eau à la Ville; & cet espace seul étoit de neuf milles de longueur, & garni partout d'arches qui le faisoient ressembler à un pont immense. Avec quelle surprise ne doit-on pas considérer les restes d'un tel ouvrage? Ce sont néanmoins des preuves trop visibles de son exécution, pour laisser le moindre soupçon qu'il y ait de la fable dans tout ce que les Ecrivains en ont rapporté. C'est Ancus Martius qui a jetté les fondemens de cet ouvrage prodigieux, & Q. Martius Preteur sous Agrippa & Nerva, l'a conduit à sa perfection. L'eau y venoit jusqu'à la porte Esquiline, d'où elle se dispersoit par

près de cinquante canaux dans les rues de Rome. Ces eaux fournissoient les bains de Dioclétien, de même que les eaux Appiennes ceux de Caracalla. On voit encore des soupiraux qui conduisoient l'air dans ses différentes parties, sous la forme de plusieurs puits profonds qui sont sur les montagnes de Tagliacozzi, & dans d'autres endroits à une distance considérable de la Ville de Rome.

LETTRE LXXXII.

J'Ai suivi une méthode bien singuliere pour vous parler de la grandeur de l'ancienne Rome. Si j'étois Auteur, on riroit de me voir passer des aqueducs aux arcs de triomphe; mais il faut que vous me permettiez de regarder l'ouvrage de Marcius, quel qu'en soit l'objet, comme une des plus grandes entreprises qu'on ait jamais exécutées.

On parle de plus de dix arcs de triomphe qui ornoient & embellissoient autrefois l'ancienne Rome: il n'y en a plus maintenant que qua-

tre qui méritent l'attention, & même un des quatre ne vaut guère la peine d'être mis dans ce nombre. Je vais vous les décrire dans le même ordre que je les ai vus. On m'a conduit d'abord à celui de Tite, à cause de son ancienneté : ce n'est pas le plus noble & le plus élégant de tous; mais il a été le premier. Dès le tems de Romulus, les triomphes ont été en usage à Rome; Camille, Fabius, & quelques autres sous les tems consulaires, ont perpétué la mémoire des plus fameux exploits pendant leurs administrations par des trophées & des ornemens sur les portes de leurs Villes, ou en construisant des portes exprès, comme Louis XIV a fait depuis à Paris sur la porte S. Denis, &c. Quelques antiquaires ont confondu ces bâtimens avec les arcs de triomphe, si l'on doit donner ce nom à des gens capables d'une pareille bevûe. Mais à coup sur, les édifices pompeux & les arcs magnifiques qu'on a élevés dans de pareilles occasions, & qui ne servoient uniquement qu'à en conser-

ver la mémoire, n'étoient pas en usage dans les tems si reculés.

Ceux-ci ont des arcs sous lesquels le vainqueur faisoit son entrée publique dans la Ville. Ceux de Sévere & de Constantin (car celui de Galien qu'on regarde comme le quatriéme, mérite à peine qu'on en parle) sont composés chacun de trois arcades, une grande au milieu, par laquelle le victorieux entroit & une plus petite de chaque côté. Celui de Tite n'en a qu'une, & elle n'est composée que d'un seul grand entablement. En-dedans de l'arcade il y a trois beaux bas-reliefs, l'un au-dessus de la tête, & un de chaque côté. Celui qui est à main gauche en allant au *campo Vaccino*, représente au naturel les ornemens du Temple de Jérusalem, choses dont nous ne pouvons avoir aucune idée raisonnable que par ce monument. La table des pains de proposition, & le chandelier d'or dont il est parlé dans l'Ecriture, y sont figurés. Les autres ne sont pas moins élégants, & tous sont d'un travail achevé.

Le Sénat & le peuple de Rome firent conſtruire l'arc de Septime Séverе, en l'honneur de cet Empereur & de ſon fils Caracalla. Il eſt ſitué à l'entrée du champ *Vaccino* qui fait partie de l'ancienne voye ſacrée. Il ne faut pas confondre cet arc avec le portique de Sévere dont les anciens Auteurs ont parlé. Nous voyons que les victoires & les triomphes de cet Empereur y ſont rappellés ainſi que ſur l'arc ; mais il ne reſte plus rien de cet édifice ; on n'eſt pas même certain en quel endroit de la Ville il fut conſtruit.

Il y a eu, comme je l'ai déja obſervé, des gens qui ont confondu les portiques & les arcs de triomphe : je n'ai pas beſoin de vous en rappeller la différence. L'arc de Sévere a moins ſouffert au-dehors, & même dans ſon tout, que celui de Tite. Mais il eſt fort ſingulier que les bas-reliefs de celui de Tite, quoique bien plus anciens, ſe ſoient mieux conſervés. Spartianus a ſoupçonné que les bas-reliefs & les ornemens qui paroiſſent ſur cet arc, y ont été appor-

tés de quelque autre édifice plus ancien, & les croit trop bons pour être du tems de Sévere; mais c'est sans aucun fondement. Il y a des médailles d'argent de Sévere, sur les revers desquelles est cet arc comme un bâtiment nouveau : & il paroît évidemment à la simple inspection que les ornemens doivent avoir été sculptés exprès pour le lieu où ils sont employés. Dans les endroits où il n'en est pas de même, on le distingue aisément. En effet nous le voyons clairement dans l'arc de Constantin. Les ornemens de ce noble morceau d'Architecture ont été tirés du marché de Trajan; on peut distinguer des endroits qu'il a fallu couper pour les adapter, & d'autres qui n'étoient pas assez grands pour la place où on les vouloit mettre : mais plus que tout cela, on y voit des sujets qui représentent des évenemens arrivés du tems de Sévere; il faudroit avoir été doüé d'un esprit de prophétie, pour pouvoir ainsi les décrire dans un tems bien antérieur.

Les victoires de Sévere ſur les Parthes & les Arméniens, & ſes ſuccès contre Albin ſon rival à l'Empire, ont été le ſujet principal de cet arc de triomphe. Si on fait attention à la ſituation dans laquelle il doit avoir été alors avec ſes ſujets, on ne peut guère regarder cet édifice comme un ouvrage du Sénat & du peuple, quelque pompeuſement qu'on faſſe ſonner ces mots, comme une preuve que ç'a été un acte volontaire de leur part: Sévere ne manquoit pas de bonnes qualités; mais même ſa reconnoiſſance pour la famille d'Antoine qui l'avoit tiré du néant, ne pouvoit pas être agréable au peuple qui haïſſoit Commode, & avec raiſon, pour l'avoir preſſé de lui accorder les honneurs divins. D'ailleurs la cruauté de ſon caractère devoit lui ôter l'amour du peuple: le nombre des familles patriciennes qu'il détruiſit, doit néceſſairement l'avoir rendu odieux aux autres; de plus, la façon dont il s'y prit pour extirper entierement la famille d'Albinus, en faiſant jetter dans le Rhône ſa

femme & ſes enfans, eſt une cruauté capable d'obſcurcir toute ſa gloire.

L'arc de Conſtantin eſt ſans comparaiſon le plus beau des trois. Il conſiſte en trois arcades comme celui de Sévere, une grande au milieu & deux plus petites ſur les côtés. Il eſt ſitué auprès de celui de Tite; & quand on promene ſes yeux de l'un à l'autre, le dernier a bien peu d'apparence. Cependant à y regarder de près, il y a dans celui de Tite une juſteſſe & une uniformité qui charme. Je ne le compare en aucune ſorte avec celui de Conſtantin pour la grandeur; mais il eſt entier & régulier : la beauté & la magnificence de l'autre ſont preſque perdues pour moi, quand je vois que ce ſont toutes piéces de rapport : autre choſe qui me choque extrêmement dans ce ſomptueux édifice, c'eſt la grande différence que je remarque entre le ſtyle de l'ancien ouvrage & celui du nouveau. Il a été fait principalement de morceaux du marché de Trajan, qui étoit à l'endroit où eſt encore ſa colonne. Mais la néceſſité de com-

pleter certaines parties de l'arc où les matériaux étoient différens, & celle aussi indispensable d'ajouter quelques sujets de l'Histoire de l'Empereur en l'honneur de qui on le construisoit, ont obligé les constructeurs à employer les Artistes du tems pour ce qui paroît à présent faire des parties de ses ornemens. Du tems de Trajan la Sculpture étoit florissante, & sous Constantin elle étoit extrêmement tombée. Conséquemment il est aisé de distinguer l'ouvrage de ce tems d'avec le reste, & cette inégalité visible est choquante. Tout ce qui concerne immédiatement l'Histoire de Constantin est pitoyable au dernier degré; & ce qui étoit du tems de Trajan, en est d'autant plus admirable. Vous ne pouvez rien distinguer de cela dans les gravures de cet arc. Constantin doit être bien redevable à Rossi d'avoir rendu ses miserables bas-relifes aussi pompeux & aussi élégants que ceux de Trajan. Mais ce n'est pas ici la premiere preuve que j'ai eue, qu'on ne peut se former

une idée juſte de ces choſes qu'en les voyant. Ce qui m'a révolté le plus, c'eſt qu'on ait forcé les victoires de Trajan pour en faire honneur à Conſtantin. Il y a deux inſcriptions pompeuſes, que j'ai remarquées, qu'on adreſſe à Conſtantin, ſçavoir, *Liberatori urbis*, & *Fundatori quietis*. Elles ſont écrites ſur les bas-reliefs, qui ſont deſtinés à repréſenter les actions par leſquelles cet Empereur a mérité ces titres. Les inſcriptions, à la vérité, appartiennent à Conſtantin; mais les figures & l'Hiſtoire ſont à celui qui a eu l'honneur d'en être le véritable objet. Il eſt facile de voir les fragmens & non les ſculptures entieres qui ſont au-deſſous. Pour orner cet arc, on a coupé en quatre parties un long bas relief qui étoit entier, & ce ſont deux de ces morceaux. L'Hiſtoire étoit la victoire de Trajan ſur les Daces; ces deux morceaux ſont dans l'arcade du milieu: les deux autres ſont en-dehors, un à chaque bout, mais ſans inſcriptions. Pour un homme auſſi curieux que moi d'antiquités, vous ſentez

que cette boucherie & une auſſi mauvaiſe application m'ont fait peine. Non-ſeulement cela déguiſe, mais encore toute l'utilité de cette étude eſt détruite par là.

Il y avoit anciennement ſur le haut de cet arc une figure dans un char de triomphe, traîné par huit chevaux d'airain doré. Ce magnifique morceau avoit appartenu autrefois au marché de Trajan : les Goths l'ont enlevé depuis parmi le butin, & ainſi ont empêché toutes les mépriſes qu'on auroit pu faire à cette occaſion. Nous avons non-ſeulement des traditions pour appuyer ce fait : mais des médailles du tems frappées à cette occaſion, font voir que pluſieurs des arcs de triomphe étoient ſurmontés de pareils ornemens. En effet, je ne ſçache rien qui ſoit plus dans ce caractère.

La deſtruction de ces glorieux reſtes me cauſe une peine ſenſible. Il y a ici beaucoup de belles & nobles ſtatues qui n'ont plus de tête. Lorenzo de Médicis, celui qui a aſſaſſiné le Duc Alexandre, a été

l'auteur de cette autre cruauté; il l'a faite en faveur d'une collection, qui auparavant étoit la plus belle du monde : aussi fut-il banni de Rome pour cela. Ce fut néanmoins dans ces tems que la destruction commença. J'ai jetté les yeux sur une portion d'une corniche élégante, tirée du marché de Trajan, & employée comme une pierre commune dans la construction de cet arc. C'est dans la partie de la muraille voisine de l'amphithéâtre. Le côté uni est tourné en-dehors ; mais on y voit quelques lettres de l'inscription. Nous en avons vu la partie travaillée dans une chambre en-dedans.

LETTRE LXXXIII.

APrès vous avoir parlé des arcs de triomphe, je ne puis mieux faire que de passer aux colonnes qui ont été dressées pour le même objet, & qui servoient à perpétuer la mémoire de la même sorte d'événe-

mens. Ce ne fut que long-tems après l'érection de l'Empire que les arcs triomphaux furent en usage. Ces colonnes sont d'une date bien plus ancienne. Les deux plus grands morceaux dans ce genre que le monde ait jamais vus, & qu'on verra peut-être, sont actuellement à Rome; & excepté les côtés qui font face au vent du nord, elles sont parfaitement conservées. Ce sont les colonnes Trajane & Aurelienne. La derniere, pour avoir été dédiée à Antonin, est appellée communément Antonine. Elles sont toutes les deux de marbre blanc, & peuvent passer à juste titre pour les deux plus beaux morceaux d'antiquité qui soient à Rome. Il y a quelque chose de bien auguste dans la structure de ces colonnes. Le fust de celle de Trajan a plus de douze pieds de diametre par le bas, & dix par le haut; cependant les blocs de marbre dont elle est faite, sont si gros, qu'on n'apperçoit pas une seule jointure dans la largeur. Un seul bloc a toujours suffi pour chaque étage

de pierres; mais ce n'eſt pas dans le fuſt que les plus groſſes pierres paroiſſent. La plinthe de la baſe dans la colonne Trajane eſt de vingt & un pieds en quarré: cependant il n'y a qu'une ſeule pierre à chaque rangée. Toute l'étendue en montant eſt de même. Ces blocs immenſes de marbre taillés ainſi, ont été placés les uns ſur les autres juſqu'à ce que la colonne a été portée à ſa hauteur.

Les ſurfaces de l'une & de l'autre ſont couvertes de figures continuées en ligne ſpirale depuis le bas juſqu'au ſommet : & on a creuſé en-dedans de la pierre maſſive un eſcalier, qui tourne ſur un noyau ou pillier maſſif de la même pierre, que l'on a pratiqué exprès. Les ouvertures ou fenêtres qui donnent du jour à l'eſcalier ſont très-bien imaginées: elles ſont petites à la ſurface extérieure, afin de ne pas interrompre le bas-relief; mais elles s'élargiſſent en-dedans, de maniere que chacune répand une lumiere conſidérable, au point que tout l'eſcalier eſt fort bien éclairé.

Je vous ai parlé par occaſion de l'élévation du terrein de la Rome moderne. L'endroit où eſt ſitué ce monument, y étoit plus expoſé que tout autre : outre l'accident ordinaire des terres entraînées par les pluies, les ruines de ce vaſte édifice appellé le marché de Trajan, y ont encore contribué beaucoup. La colonne fut enterrée de la hauteur de vingt pieds dans cet exhauſſement cauſé par la terre & les décombres. On en a nétoyé un certain eſpace tout autour, & pratiqué une muraille pour empêcher de nouveaux accidens, de ſorte qu'on voit à préſent la colonne dans ſon entier, depuis qu'on en a nétoyé le ſol juſqu'au bas.

La colonne Trajane a été en général aſſez bien conſervée ; les bas-reliefs en ſont nobles au-delà de toute expreſſion. Les eſtampes gravées en ſont trop communes pour que j'entre dans le détail à cet égard. Tout ce que je puis vous en dire, c'eſt qu'elles ne rendent guère plus que le ſujet : pour le travail, on ne peut

pas s'en former une juſte idée qu'en la voyant.

La colonne Antonine contient les exploits de Marc Aurele : il paroît par une de ſes inſcriptions, qu'elle a été dédiée à Antonin le pieux, ſon beau-pere : elle n'eſt pas ſi bien conſervée de celle de Trajan. Il y a ſur-tout un côté qui a été endommagé par le feu : mais la fameuſe figure de Jupiter *Pluvius*, faiſant allusion à la tempête qui lui fit remporter une victoire ſignalée ſur des ennemis beaucoup ſupérieurs en nombre, & qui fut regardée comme un miracle en ſa faveur, a été préſervée dans ſon entier. C'eſt en même tems un des plus parfaits & des plus nobles morceaux de ſculpture ancienne que l'on ait. Il a dans ſa contenance quelque choſe de plus qu'humain, & dans toute ſa figure un air de grandeur qui étonne & charme ceux qui ont tant ſoit peu de jugement & de goût.

On voit ſur le mont *Citerio* une autre colonne, qui différe à pluſieurs égards de celles dont je viens

de parler, & qui a cependant un certain degré de grandeur & de beauté. Elle fut découverte du tems de Clément XI, & on la nomme communément la colonne *Citeria*, à cause du lieu où elle existe; car jamais elle n'a été dressée. Le fust en est de granite, d'une seule piece, bien taillé & d'une seule couleur; il n'y a point du tout de figures dessus; c'est une colonne unie. Le piédestal est aussi d'un seul bloc : d'un côté est une inscription qui déclare qu'elle fut dédiée à Antonin le pieux, par Marc Aurele & Lucius Verus ses fils adoptifs. Les lettres sont de grandes capitales, & en airain; on les a incrustées dans la surface de la pierre, de maniere qu'elles sont un peu sortantes. Les trois autres côtés sont chargés de bas-reliefs, dont un représente l'apotheose d'Antonin & de Faustine. Ils sont enlevés au Ciel tous les deux, par un génie qui tient en main un globe sur lequel on a mis les signes du Zodiaque, dont le plus distinct est celui qui marque le tems de la mort de l'Empereur.

Un ſerpent rampe autour du globe, & au-deſſus il y a deux aigles. Rome eſt repréſentée dans le bas, ſous la figure d'une femme déſolée. Un des aigles la regarde, & l'autre eſt tourné vers l'Empereur. A un autre coin au-deſſous, eſt une femme aſſiſe tenant un Obéliſque, ſimbole de l'éternité. Ce côté eſt celui où le Sculpteur a pris plus de peine; les deux autres ne repréſentent rien autre choſe que la marche funébre des ſoldats autour du bucher; mais le bucher n'y eſt pas repréſenté. L'apotheoſe eſt beaucoup meilleur que les deux autres bas-reliefs: cependant il n'a rien lui-même qui approche de l'élégance & de la grandeur des figures des autres colonnes. C'eſt un pauvre morceau en comparaiſon.

LETTRE LXXXIV.

JE ſuis prêt à verſer des larmes, en me préparant à vous rendre compte de l'amphithéâtre de Veſ-

paſien. Les reſtes, le peu de reſtes qu'on en voit encore, annoncent un des plus grands édifices du monde. Plus ſon ſort me touche, plus je ſuis irrité contre les moyens qui l'ont mis en cet état. Imagineriez-vous qu'il y ait pu avoir de plus grands ennemis des monumens de la ſplendeur des Romains, que la guerre & le feu, les conquérans & les Barbares? Oui il y en a eu, & ce ſont les Papes. Ce que le feu avoit épargné ſous ces foudres de guerre; ce à quoi les Goths & les Vandales n'avoient pas oſé toucher, les ſaints Peres l'ont détruit. Nous ne manquons pas d'exemples de gens qui l'ont fait par piété & par zèle comme dans le Temple de Bacchus, dont quelques-unes des plus belles figures de ces ſiécles ont été détruites, comme autant d'objets des ſuperſtitions païennes. Mais la deſtruction dont je me plains eſt d'un autre genre. C'eſt l'amour des Papes pour leurs neveux qui leur a permis de démolir des ouvrages de l'ancienne Rome qu'on ne pouvoit aſſez admirer, pour en employer les matériaux à

la conſtruction de leurs Palais.

Il n'y a guère de Prince Romain dont la maiſon de campagne n'ait été bâtie ſur les ruines de quelque édifice Romain. Tel a été le ſort du Coliſée, l'amphithéâtre de Veſpaſien, appellé auparavant *Coloſſeum*, à cauſe d'une figure coloſſale d'Apollon de cent vingt pieds de hauteur qui étoit auprès. Paul III donna la permiſſion de le détruire en faveur de ſon neveu, qui fit bâtir le grand Palais Farneſe. Ce fut Michel Ange qui lui en donna l'idée, fâché qu'il étoit, de voir ſubſiſter un ouvrage ſi ancien, près deſquels tous les ſiens faiſoient une pauvre figure.

L'amphithéâtre étoit un bâtiment ovale, compoſé de quatre rangées d'arcades les unes ſur les autres, ſoutenues chacune par quatre-vingts pilliers. Les ſiéges qui environnoient l'arene, pouvoient contenir de quatre-vingts à quatre-vingt-dix milles perſonnes à l'aiſe. Veſpaſien le commença, mais Tite y mit la derniere main & en fit la Dédicace. Dioclétien eſt fort obligé à Martial de

de lui en avoir fait les honneurs ; il n'eût assurément aucune part à sa construction. C'étoit un des plus augustes & des plus grands ouvrages qui aient jamais existé. Le peu qui en reste à présent, justifie encore cette idée. Il est aisé de concevoir la quantité immense de matériaux qu'on a dû y avoir employés, puisque long-tems avant que Farnese en eût bâti son Palais, les Romains du tems de Théodoric avoient déja fait réparer leurs murailles avec les pierres qu'on en tira : l'étage le plus bas est aujourd'hui presque entierement enterré : ce qu'on voit du restant, se réduit à quelques arcades très vastes. Plusieurs personnes ont fait fouiller autour ; & on a découvert qu'on y montoit par des degrés. Les arcades étoient toutes ornées en-dedans de sculptures ; on en voit encore un échantillon sur quelques-unes. Si les siéges n'existent plus, on voit du-moins la pente sur laquelle ils étoient placés. La pierre dont ils étoient bâtis, étoit la Tiburtine des anciens ; elle n'est pas belle, mais elle est du-

rable. L'extérieur de presque la moitié a été entierement enlevé ; ceux de l'autre moitié subsistent encore jusqu'au haut.

Le corps de l'amphithéâtre derriere les bancs, étoit composé de galleries divisées dans le milieu par une rangée de colonnes ; de sorte qu'il paroissoit double. Chaque gallerie faisoit le tour de l'édifice ; & il y en avoit quatre étages, dont trois étoient proprement des portiques des ordres Dorique, Ionique, & Corinthien ; le plus élevé de tous est orné de pilastres d'ordre Corinthien ou du Composite, & éclairé par des fenêtres pratiquées dans la muraille entre les pilastres, sans être ouvert comme les trois autres.

Il reste encore quelques parties des galleries en leur entier avec les différentes communications des unes aux autres ; les passages par où le peuple entroit en foule aux spectacles & les autres parties qui sont encore existantes, nous donnent une grande idée du tout, quand le cercle étoit complet. On voit encore quelques-

uns des appartemens où on tenoit enfermées les bêtes ſauvages, & les eſclaves qui devoient combattre contre elles. Ils ſont ſitués ſous les bancs, & il y en a encore d'entiers.

La partie de ce vaſte édifice qui eſt encore exiſtante, n'eſt qu'un échantillon du tout; encore eſt-elle extrêmement dégradée. Les pierres ſont pleines de trous que les Romains par avarice y ont fait eux-mêmes après les conquêtes des Goths & des Vandales, pour dérober les crampons de fer & les verrous qui en attachoient les différentes pieces, afin de s'approprier le métal & le plomb qui ſervoit à les fixer.

Quel mépris ne devons-nous pas avoir pour nos ſalles des ſpectacles, mon cher ami, quand nous jettons les yeux ſur celles des Romains? Le Théâtre de Marcellus, qui fut bâti exprès pour la repréſentation des pieces dramatiques, pouvoit contenir ſoixante milles ames. C'eſt indubitablement l'édifice le plus noble qui ait été ou qui ſera jamais

dans ce genre. Auguſte le fit conſtruire en l'honneur du jeune Marcellus, fils de ſa ſœur Octavie, & héritier déſigné de l'Empire Romain. Les ordres d'Architecture, dont il étoit composé, ſont le Dorique & l'Ionique; le Dorique, qui n'étoit pas fort en uſage à Rome, fait un très-bel effet dans ce bâtiment. Le portique d'Octavie en étoit voiſin : les plus grands Maîtres de la Grece en ont travaillé quelques ſtatues; elles n'y ſont plus; mais une grande partie du bâtiment ſubſiſte. Les reſtes du théâtre ſont très-nobles & en aſſez bon état.

Il eſt fort ſingulier qu'il ne reſte plus rien du Théâtre de Pompée. J'ai examiné avec ſoin le lieu où il étoit jadis; mais je n'en ai trouvé aucun veſtige. D'autres auſſi habiles que moi ont employé encore plus de tems à le chercher, ſans avoir mieux réuſſi. Il eſt ſûr qu'il étoit dans le *Campo di Fiere*; c'eſt là que l'on trouva la belle ſtatue de Pompée, celle probablement aux pieds de qui tomba Jules Céſar;

car c'eſt là, & non dans le Capitole qu'il fut tué. Appien & Plutarque prouvent que l'Hiſtoire qu'on en rapporte eſt fauſſe. Un Forgeron & un Cordonnier reclamoient également cette ſtatue, qui fait à préſent le plus noble ornement du Palais de Spada. Elle étoit ſous un mur, moitié ſur le terrein de l'un, & moitié ſur l'autre : on alloit en ſcier la tête & les pieds, pour les diſtribuer aux deux contendans, & le corps ſeroit reſté ſous la muraille; lorſqu'un Cardinal en entendant parler, acheta la portion des deux & la fit enlever.

LETTRE LXXXV.

DE toutes les antiquités dont l'ancienne Rome a enrichi la moderne, il ne me reſte plus à parler que des ſépulcres & des mauſolées. Ce ſeul ſujet ſeroit capable de fournir des volumes; je ne crois pas qu'il y ait aucune partie de l'architecture de ces ſiécles fameux, qui montre plus l'é-

tendue de leur genie & de leurs connoiſſances.

Toutes les avenues de Rome, à quelque diſtance avant que d'arriver aux portes, ſont couvertes de fragmens de ſépulcres, de tombeaux & de mauſolées. La coutume des Romains étoit d'enterrer leurs morts ſur le bord des grands chemins. Delà vient l'ancien uſage de commencer les épitaphes & les inſcriptions par ces mots *Siſte viator*, arrête-toi, voyageur; méthode qu'on a conſervée, quoique la cauſe n'ait plus lieu. Il y en a de toute ſorte de formes, & on voit dans tous un certain air de grandeur. Les moſaïques, les ouvrages de Stuc, & les peintures dont ils étoient originairement décorés, montrent qu'ils ne pouvoient appartenir qu'à des gens diſtingués d'entre le peuple. On découvre de tous côtés, quelques reſtes de ce genre de tems à autre; mais de tous les ouvrages de leur tems, ce ſont les plus dégradés. Ces monumens des Romains ont été tous pillés; delà vient cette grande quantité d'idoles, d'urnes, de lacrymatoires, auſſi-bien que de buſ-

tes, de pierres gravées en creux & en relief, & toutes les autres especes de trésor qu'on rencontre par-tout dans les cabinets des curieux. Les peintures sont presque entierement gâtées; mais jusqu'au tems de Clement XI, il y en avoit un sur la *Via Flaminia*, qu'on appelloit le sépulchre des Nasons, & qui étoit décoré de beaucoup de peintures en fort bon état. Ce noble monument étoit alors une retraite de bandits & de voleurs; & il n'y eut pas d'autre moyen d'y remédier, qu'en le murant. Les plus belles ensuite étoient celles de la pyramide de Cestius, qu'on a murées aussi par la même raison.

Pour vous donner une idée de ces sépulchres, je vous dirai que celui qui fut élevé à Cecilia Metella, servit de forteresse dans les guerres civiles d'entre les Ursins & les Colonnes. Vous ne devez pas en être surpris; car ses murs ont vingt-quatre pieds d'épaisseur. Ce fameux monument est situé sur la Voye Appienne, où il y en avoit en effet plus que par-tout ailleurs. La frise qui regne

autour de ce ſépulchre, eſt décorée de têtes de bœuf jointes enſemble par des feſtons, qui ſervoient à conſerver la mémoire d'un ſacrifice pompeux appellé Hécatombe, où on immola cent bœufs en cette occaſion à la ſeule Déeſſe Proſerpine : ce ne fut qu'une partie des cérémonies funébres de cette Dame. Le nom de *Teſte di Bocca*, que l'on donne communément à ce ſépulchre, lui eſt venu à cauſe de ces feſtons.

J'ai remarqué ſur la Voye Appienne, une multitude d'autres monumens nobles & auguſtes. On en entend ſouvent parler ſous les noms des Cethegus, des Servilius, des Lentulus & des Scipions. Ces noms ſont arbitraires. Le peuple empreſſé à leur donner des noms, a ſaiſi les plus illuſtres qui lui ſont venus dans l'idée. Celui de Cecilia eſt inconteſtablement celui de cette Dame, comme il paroît par une inſcription en lettres capitales, qui porte *Cæciliæ Q. Cretici F. Metellæ craſſi.* Pour les autres, il ne reſte aucune preuve

à qui ils ont appartenu. Ceux qui les ont ouverts pour les piller, ont emporté l'or, l'argent & les pierres précieuses qui y étoient enterrés; cet objet les touchoit plus que le soin d'examiner pour qui ils avoient été construits. Ainsi tandis que ceux-ci ont été conservés avec le plus grand soin, les inscriptions ont été négligées & détruites.

Le terrein du *Monte di Grano*, qui n'est pas loin de la route de Frescati, & immédiatement hors des murs de Rome, a été ouvert plus par hasard, que par aucun dessein particulier, sous le Pontificat d'Urbain VIII. On découvrit dans ce même tems le tombeau d'Alexandre Sévere, dans un lieu où il avoit été enterré exprès. Quoiqu'il n'ait pas beaucoup d'apparence en dehors, j'ai eu du plaisir à examiner la cellule qui contenoit les cendres d'un si bon Prince. Le paysan, dont la bêche tomba sur ce caveau sacré, trouva à l'extrémité le tombeau qui renfermoit ses cendres & celles de sa mere. Aucune inscription ne marque

à qui elles appartenoient; mais ce qui vaut mieux qu'une inſcription, on voyoit ſur le tombeau un bas-relief, qui repréſente l'hiſtoire de l'expédition de Sévere en Perſe; & ſur le couvercle deux figures d'un travail exquis & aſſez reſſemblantes, pour être reconnues comme la ſienne & celle de ſa mere.

J'ai vu ce tombeau dans la cour du bâtiment des Conſervateurs, & je me ſuis écarté de ma route, pour m'informer du fameux Lachrymatoire qu'on y trouva. C'eſt un des plus beaux morceaux de travail antique qui ſoit exiſtant : il eſt d'une ſeule pierre d'agathe; les figures ſont alluſion à Olympias, mere d'Alexandre le Grand. Il fait partie de la collection Barberine. On l'a pris pour une urne, quoique trop petit pour cela.

Au premier abord, j'ai été ſurpris que les Romains ayent enterré un Prince qui leur étoit ſi cher, d'une maniere ſi obſcure : ç'a été ſans doute de peur de choquer Maximin, ſon meurtrier & ſon ſucceſſeur. On

trouve dans l'hiſtoire de Sévere une ſingularité, qui eſt, qu'il conſerva les buſtes d'Abraham & de notre Sauveur, dans ſa Chapelle particuliere ou Oratoire. Sa mere étoit Chrétienne; on ne peut pas conclure de ces buſtes, qu'il le fût auſſi : mais plutôt qu'il les conſerva pour le ſouvenir des deux hommes, bons & célebres : car ils y étoient en compagnie de celui d'Orphée, & ce qui eſt plus ſingulier encore, avec celui d'Apollonius.

On a lieu d'être ſurpris, qu'excepté ce ſeul monument obſcur, on ne connoiſſe hors des murs de Rome, la ſépulture d'aucuns des Empereurs, & qu'en dedans de la Ville il n'y en ait que deux, celle d'Adrien & celle d'Auguſte.

Après les pyramides, le mauſolée d'Adrien mérite d'être regardé comme l'édifice le plus noble du monde. Il étoit placé dans les *Horti Domitii* de l'ancienne Rome; ſoit qu'on en conſidere les dimenſions, ou l'hiſtoire de ſon ancienne ſplendeur, il a dequoi ſurprendre. La circonfé-

rence qu'il occupoit, sembloit plutôt destinée à une ville qu'à un tombeau. Si vous le cherchez maintenant, vous le trouverez sous le nom de Château Saint-Ange. Cet édifice étoit trop massif, pour avoir été détruit ou dégradé. Alexandre VI en fit une forteresse, comme un de ses prédécesseurs avoit fait auparavant de celui de Metella. Antonin le pieux dédia cet immense & superbe bâtiment aux cendres de son prédécesseur. Adrien mourut à Bayes, & le premier endroit où l'on mit ses cendres, fut à la maison de campagne de Ciceron, près de Pouzole. Son successeur les transfera ici; mais c'est au génie & au bon goût d'Antonin, qu'on est redevable de sa construction. Il semble qu'en le bâtissant, il vouloit en faire un rival du superbe édifice qu'Auguste a élevé en l'honneur de la famille Julienne. Il sert à présent au Souverain Pontife, & communique au Vatican, par un long corridor; les Papes ne manquent pas de s'y retirer, dès qu'il s'éleve le moindre trouble. On

conſerve à préſent dans les jardins du Belvedere, deux paons d'airain & une pomme de pin immenſe de même métal, qui faiſoient originairement partie de ce magnifique édifice. On croit qu'ils ont appartenu au monument, qu'on ſuppoſe avoir été celui des Scipions; mais cette conjecture eſt abſolument dénuée de fondement.

Le mauſolée d'Auguſte, qui pourroit avoir inſpiré à Adrien le deſir de lui oppoſer un rival dans l'étonnant édifice dont je viens de parler, eſt à préſent dans un état bien délabré. C'eſt une rotonde d'une étendue fort conſidérable, dont le principal caractère étoit l'élégance. Sa voûte, dont on a dit tant de merveilles, eſt maintenant détruite; mais les murailles exiſtent tout autour, & montrent encore aſſez de cette élégance, & de cette magnificence, qui le caractériſoient autrefois, pour juſtifier tous les éloges qu'on en a faits. Auguſte le fit bâtir pour ſervir de dépôt aux cendres de Jules Céſar; il eſt devenu enſuite le

lieu de la ſépulture des Auguſtes. A préſent ſes murs ſervent de clôture à un jardin. Tel eſt l'uſage auquel on a employé tout l'intérieur.

Les chambres ſépulchrales où on dépoſoit les urnes, regnent autour des dehors en trois étages ; on y voit beaucoup d'ouvrages en reſeau. Il y reſte encore quelques ſtatues, entr'autres une d'Eſculape & une de l'Abondance. Il y avoit anciennement à l'entrée de ce ſépulchre deux Obéliſques ; nous ne ſommes pas inquiets de ſçavoir où ils ont paſſé. Il y en a à préſent une devant l'Egliſe de Sainte Marie Majeure.

Je ne ſçaurois finir l'article des monumens funébres qui nous reſtent de la main des anciens Romains, ſans vous parler des plus ſinguliers de tous & des plus durables ; telle eſt la pyramide de Ceſtius. Celui-ci, à cauſe de ſa forme, durera plus long-tems qu'aucuns des fameux reſtes que je vous ai décrits. Tous ſont dans le train de déperir ; celui-ci eſt entier. C'eſt une imitation de l'ancienne vanité des Egyptiens ;

elle eſt de marbre blanc, & ſituée près de la porte appellée Tergémina, moitié en-dedans & moitié en dehors des murs de Rome. Alexandre employa de groſſes ſommes pour faire enlever les terres, ſous leſquelles elle avoit été enſevelie en bonne partie juſqu'à ſon tems : & en creuſant on découvrit les deux colonnes qui exiſtent actuellement aux deux angles en-dedans des murailles. Elles ſont couchées de leur long par terre auprès de ſa baſe.

On m'accuſeroit d'une omiſſion impardonnable, ſi je négligeois de parler du monument de Neron hors des murs : vous ne me le pardonneriez pas, à moins que vous n'ayez déja appris, que c'eſt une pure erreur. Ce qu'on appelle de ce nom, eſt à environ un mille de la Ville ſur la Voye *Flaminia* ; mais il n'y a pas le moindre fondement de croire qu'il ait appartenu à cet Empereur. Le mauſolée de la famille Domitienne eſt le lieu où il fut ſûrement enterré ; il étoit

en-dedans de la Ville ſur le mont Pineïen ; mais je vous l'ai déja dit ; tout ce qu'on dit de ces tombeaux hors des murs de Rome, ſe réduit à des conjectures.

LETTRE LXXXVI.

JE viens de viſiter le Vatican ; je voudrois, s'il étoit poſſible, vous donner de la ſurpriſe & du plaiſir qu'il m'a cauſé. Ne vous imaginez pas que je prétende par ces exorde donner le Vatican pour le plus beau bâtiment du monde. C'eſt un des plus grands, mais peut-être le plus irrégulier que j'aye vu. Ce ſont quantité de bâtimens conſtruits en divers tems, par différens Papes, & avec un jugement & un goût différent. Ce qu'il y a de bon eſt gâté par le mauvais qui ſe trouve auprès : ce qu'il a d'auguſte, devient commun, faute de régularité.

Jamais édifice n'a été moins propre à frapper de près : l'entrée en

eſt fort peu de choſe, mais pluſieurs de ſes cours ſont belles & nobles. Il y a dans quelques-unes des rangées de portiques magnifiques, placées les uns ſur les autres. Le palais a du côté de l'étendue ce qui lui manque en régularité. On y compte au moins douze mille chambres, dont certaines ſont garnies de meubles qui paſſent pour ineſtimables, & qui le ſont en effet.

Je n'ai rien trouvé de comparable au grand tableau qu'on y conſerve, la bataille de Conſtantin contre Maxence. Tous les autres de cette eſpece ſont des bagatelles auprès. Ce n'eſt pas en dire beaucoup: les objets de ce genre ſurprenant n'admettent de comparaiſon avec aucuns autres de la même eſpece. Les deſcriptions de batailles de Virgile, ni même celles d'Homere, n'approchent pas de la grandeur de l'action, du nombre des combattans, ni de la variété des incidens de celle ci. C'eſt un freſque d'une étendue prodigieuſe; le deſſein eſt

de Raphael ; & le coloris de Jules Romain. Raphael a dépouillé les colonnes Trajane & Antonine, & tous les autres bas-reliefs des anciens Romains, pour décrire la variété des armes défensives & offensives des combattans, & il en a ajouté une infinité d'autres puisées dans son propre génie. C'est le plus grand champ & le plus grand nombre de figures qu'on ait jamais vû dans une seule piece ; la confusion y est grande au plus haut degré, quand il s'agit de considérer la disproportion des deux armées.

Ce Maître inimitable a enrichi d'autres appartemens du Vatican de morceaux de l'histoire de Constantin, d'Attila & de Charlemagne. L'Ecole d'Athenes de la même main est encore un des prodiges du Vatican ; mais quoique tous soient beaux, il n'a pas eu les occasions de briller d'une maniere si surprenante & si divine dans tous.

Vous auriez peine à croire que rien fût capable de disputer le

prix aux ouvrages de ce grand maître ; mais si cela est possible, c'est au Vatican qu'il est réservé de le montrer, & c'est dans le tableau du jugement dernier, dans la Chapelle de Sixte IV. Il est de Michel Ange. Je vous avoue, que tout le tems que j'ai employé à le considérer, mon sang étoit glacé dans mes veines ; il me sembloit que tout fût réel, jusqu'à la trompette peinte, dont je croyois entendre le son qui me perçoit les oreilles & m'étourdissoit. Il vous paroîtra singulier que j'aye trouvé des défauts dans un tel ouvrage ; cependant il en a réellement. Les visages expriment les passions de l'espece la plus forte, & ils les rendent avec tant d'énergie qu'ils les communiquent à quiconque les regarde : mais les corps ont tous un air trop robuste & trop mâle. On voit dans les nerfs de chaque homme la force de l'Hercule Farnese ; à l'égard des femmes elles sortent toutes du naturel, & sont trop vigoureuses à tous égards. La

face du Sauveur a une dignité qu'on ne peut rendre par des termes : il n'y a que le pinceau de ce grand maître qui fût capable de l'exprimer. On y voit un mélange de douceur & de sévérité tel qu'on croiroit que le Peintre ait du avoir été transporté au Ciel pour le voir.

Les peintures du Vatican sont innombrables ; mais après celles-ci, il seroit ridicule de les louer. Le plus grand éloge qu'on peut faire d'un tableau, convient à ceux-ci. Les statues & autres antiques de la cour du Vatican la plus proche du Belvedere, sont des trésors qu'on ne peut apprécier ni décrire. On y conserve le Laocoon & ses fils, qui a été déterré dans les bains de Tite Vespasien ; ils sont sortis des mains des trois grands Sculpteurs Phædiens, si célébrés par Pline & qui ont fait l'admiration de tout le monde.

Apollodore un des trois qui ont réuni toute leur force dans le Laocoon, a mis seul la derniere main à

l'Antinous du Belvedere, ſtatue, qui au ſentiment des connoiſſeurs, diſpute le prix à l'Apollon : la comparaiſon eſt facile à faire ; car les deux ſtatues ſont dans la même cour, & également parfaites. Toutes deux ſont des figures mâles, & ſemblent deſtinées à ſervir de modéles de perfection dans la forme humaine. Il y a une certaine ſupériorité dans l'air d'Apollon ; mais c'eſt le ſujet qui le demandoit. Le Sculpteur, quand il en eût été capable, n'auroit pas dû donner l'air divin & la majeſté d'un Dieu à ſon jeune homme qui étoit un mortel.

On entend dire aux Ecrivains de goût, qu'il y a un air plus que mortel dans les figures des Divinités faites par les anciens Sculpteurs ; & on le voit en effet. Je crois que pour tout le reſte l'Antinous le diſpute à l'Apollon. Mais on apperçoit à ce dernier un air de majeſté dans le viſage qui en impoſe, & dans toute la figure une légéreté qui fait oublier qu'il eſt de marbre. C'eſt l'attitude qui fait ce-

la; mais elle eſt ſi bien ménagée, que la figure ſemble marcher dans l'air, & fait à peine fléchir le nuage léger ſur lequel elle eſt portée.

Le Torſo qu'on croit être le tronc d'un Hercule, eſt auſſi une des merveilles de ce lieu. Les muſcles & les proportions y ſont obſervées avec une perfection qu'on n'a jamais rencontrée ailleurs. Quelle doit avoir été cette ſtatue, quand elle étoit entiere? La Cleopatre, les deux Venus, le Commode, qui décorent le même lieu, ſont tels qu'on ne peut pas en dire moins à leur louange que de l'Antinous ou de l'Apollon. Il eſt impoſſible de s'étendre trop en leur faveur, & quoiqu'il y ait entre eux différens degrés de perfection, il n'eſt pas poſſible de les faire ſentir par des termes, à moins que de commencer à décrire d'abord ceux qui ont le moins de mérite.

Autour de la cour où ſont placés tous ces tréſors, on voit dans de petites niches douze morceaux très-

ſinguliers, qu'on appelle *Maſchere* : ce ſont des maſques de figure extraordinaire, quatre ou cinq fois plus grands que nature, qu'on a déterrés parmi un multitude d'autres curioſités dans le Pantheon d'Agrippa. On les conſultoit autrefois comme des Oracles ; & ils donnoient des réponſes ambiguës à ceux qui les conſultoient ; c'eſt-à-dire que les Prêtres répondoient par derriere. Il y a une certaine grandeur dans l'aſpect horrible de toutes ces figures, & le ſon qui ſortoit de leur bouche venoit d'une eſpece de porte-voix ; de ſorte que dans un Temple à moitié obſcur & chez un peuple auſſi ſuperſtitieux que les Romains, il n'eſt pas ſurprenant qu'ils aient paſſé pour des Oracles.

L'Egliſe de S. Pierre, la gloire de Rome moderne, reſſemble aſſez à notre Egliſe de S. Paul de Londres ; mais elle a un avantage prodigieux par ſa ſituation. La nôtre eſt entourée de bâtimens, & nous n'avons pas de place d'où on puiſſe

la voir commodément. Au contraire, rien n'eſt ſi magnifique que les approches de S. Pierre : il eſt ſitué près de la place où étoit autrefois le Cirque de Néron : & bien des gens aſſurent, par cette raiſon, que l'Obéliſque qui eſt actuellement dans le milieu du théâtre circulaire que forme cette noble colonnade qui eſt continuée des deux côtés depuis l'Egliſe, eſt préciſément au même lieu où Néron l'avoit placé. Mais ces gens n'ont pas lu l'inſcription, qui porte, *Priori ſede avulſus*. D'ailleurs la Topographie de la Rome ancienne fait voir qu'il ne pouvoit pas être là.

On voit dans cet emplacement deux belles fontaines. Elles ſervent à quelque choſe plus qu'à l'ornement : car elles temperent & rafraîchiſſent l'air plus que ne peuvent concevoir les gens qui ne connoiſſent pas le degré des chaleurs de ce pays, ni les effets de l'eau miſe en mouvement.

La colonnade eſt ſurmontée d'un grand nombre de ſtatues qui ſont continuées

continuées aussi au-dessus du portique qui la joint avec l'Eglise, & forme une cour quarrée devant les degrés par où on y monte. La colonnade en elle-même est trop massive : mais on avoit dessein d'élever un bâtiment au-dessus.

Saint Pierre a aussi ses irrégularités, & a été bâti sur les desseins de différens Architectes. Raphaël a changé le plan original de Bramante ; Michel-Ange l'a amené à la forme de la Croix Greque, & Fontana l'a poussé jusqu'à la longueur de la Latine. La façade & le portique est très-noble, il garnit toute la largeur de l'Eglise comme une gallerie. Le pavé est de marbre, & la voûte est de pierres dorées. Il y a tout auprès une statue equestre de marbre blanc par Bernini. C'est la figure de Constantin : il a les yeux tournés vers une Croix en bas-relief, qui est sur le Portique.

On voit dans le corps de l'Eglise quelques belles statues : mais celle qui m'a causé le plus de satisfaction estcelle de Ste. Veronique ; elle est

de Moſchi. Elle tient en ſa main un mouchoir ſur lequel eſt imprimé la face du Sauveur. Vous en ſçavez l'hiſtoire. Le mouchoir & ſa draperie ſemblent agités par le vent. Bernin demanda malicieuſement d'où venoit le vent qui les agitoit. L'Auteur lui répondit ; de la crevaſſe que vous avez faite dans la coupole. Innocent X ignoroit ce fait; cette réponſe fut cauſe du baniſſement de Bernini.

L'Egliſe de S. Pierre n'a point de chœur : tout en entrant on voit le fond, où eſt ce qu'on appelle la chaire de S. Pierre, laquelle eſt ſoutenue par quatre Peres de l'Egliſe, S. Jerôme, S. Auguſtin, S. Ambroiſe & S. Grégoire. Le tout eſt de cuivre & très-bien exécuté. Le ſervice ſe fait dans une Chapelle ſur le côté : le maître-Autel eſt placé ſous la coupole. Le pavillon qui eſt au-deſſus, eſt ſans difficulté la plus belle choſe du monde dans ce genre. C'eſt un ouvrage de Bernini. Il eſt ſoutenu par quatre colonnes torſes d'airain

de Corinthe, qui ſont des dépouilles du Panthéon: elles ont des feſtons & un feuillage du même métal, qui ſont diſpoſés d'une façon extrêmement élégante.

Près de l'Autel eſt une figure de S. Pierre aſſis, & dans l'attitude de bénir. Le peuple lui a uſé un pied à force de le baiſer & d'y frotter des chapelets. Des gens malicieux diſent que c'eſt une ſtatue de Jupiter, qu'on a nouvellement chriſtianiſé; elle n'eſt pas aſſez bonne pour être antique. Elle paroît être du tems de Conſtantin, & il y a plus de raiſon de croire la tradition qui dit que cet Empereur en fit préſent à l'ancienne Egliſe.

La grande coupole eſt travaillée en moſaïque: on voit au haut de la lanterne la figure du Pere Eternel, ſous la forme d'un vieillard qui a les bras étendus. Il eſt fort bien exécuté, & d'après le deſſein d'un des Carraches. Mais que d'abſurdités dans tous ces Peintres! Parce que le Créateur de toutes choſes a exiſté de toute éternité, faut-il pour

cela le repréſenter comme un vieillard ? ne doit-il pas auſſi continuer d'exiſter dans tous les ſiécles ? La longueur du tems n'eſt pas une raiſon pour le ſuppoſer dans le déclin de l'âge.

Les ſtatues, les peintures, les moſaïques & les bas-reliefs, dont toutes les parties de ce noble édifice ſont remplies, ne peuvent ſe nombrer. Les monumens de différens Papes, ſont ornés de ſculptures, qui ne le cédent à aucuns ouvrages d'une date moderne. Mais celui de la Reine Chriſtine de Suede, à mon avis, ſurpaſſe preſque tous les ouvrages du même genre. L'imagination ſe perd pour les rappeller, comme la vue, lorſqu'on les voit pour la premiere fois. Je ſuis auſſi embarraſſé par où commencer à vous les décrire, que je l'ai été pour y fixer mes yeux en entrant. Mais j'ai encore une meilleure raiſon pour ne pas en parler davantage : c'eſt que je n'ai plus rien à en dire que vous n'ayez déja entendu ; & je perſiſte dans la réſolution de ne point ré-

péter ce qu'on a déja dit. S. Pierre est, sans contredit, les plus beau morceau d'Architecture moderne qu'il y ait en Italie; mais il seroit à désirer que quelques-uns de ses ornemens fussent démolis. Que pensez-vous d'un Jupiter & d'une Léda sur la porte d'une Eglise chrétienne? Il y a aussi dans le même lieu un Ganimede avec l'aigle. Ils sont entremêlés dans le feuillage sur les portes d'airain. C'étoit autrefois quelque ornement d'un Temple antique de Jupiter; mais cela représente des choses qui ne conviennent aucunement à nos idées de religion. Il y a quelque chose de bien admirable dans la distribution des jours dans cette Eglise. Dans certains points de vûe elle semble un Temple de feu: toute la décoration en est si superbe, que je ne conçois pas la partialité étrange de quelques Anglois, qui ont osé le comparer avec S. Paul de Londres. Cependant il faut avouer que par le dehors S. Paul paroît meilleur, soit pour les matériaux, soit pour le travail.

LETTRE LXXXVII.

LA Maiſon de Ville de Rome, le Campidoglio, eſt ſituée où étoit autrefois le Capitole ; mais elle n'occupe pas le tiers de l'étendue de ce vénérable bâtiment. Elle eſt remplie de curioſités, la plûpart de la premiere claſſe. Au pied des degrés par où on y monte, il y a deux lions de marbre noir. Je n'ai jamais rien vu de ſi parfait ; on les a trouvés auprès du Temple de Minerve. Au haut des degrés il y a deux chevaux groupés, avec ce qu'on appelle les *Giganti*, ce ſont les ſtatues de Caſtor & Pollux. Ils ſont pareillement de la plus grande beauté, & ont été trouvés de l'autre côté du Tibre. On voit auſſi deux ſtatues de Conſtantin le grand, dans la même attitude, qui ſont d'excellens morceaux. On y voit encore les trophées élevés par les anciens Romains à Marius ; ces trophées, que Sylla fit abbattre, & que



Jules Céſar fit relever & réparer. Ils ſont dignes du tems où ils ont été travaillés.

Ces morceaux & beaucoup d'autres ſemblables font honneur au Campidoglio de la nouvelle Rome ; mais ce n'eſt rien auprès de la ſtatue équeſtre. Elle eſt de Marc Aurele : il y eſt repréſenté dans la même attitude que nous le voyons ſur quelques-unes de ſes médailles. C'eſt ſans doute la plus belle ſtatue équeſtre qui ſoit au monde ; elle fut trouvée dans les ruines de Latran, & y eſt reſtée bien des années, négligée comme un vieux meuble. Qu'il eſt heureux que ce morceau ait échappé à la deſtruction générale ! Après les ſiécles d'ignorance, qui ont ſuivi ſa découverte, Paul III l'a fait tranſporter dans la cour du Capitole, & Sixte VI l'a fait élever ſur le piédeſtal où elle eſt actuellement, & qui eſt un ouvrage de Michel-Ange : il choiſit pour cela le chapiteau d'une colonne Corinthienne antique. Il eſt du plus beau marbre grec. Il y avoit au-

trefois un esclave sous les pieds de la statue, mais on ne sçait plus ce qu'il est devenu : ce qui reste néanmoins, est inappréciable. Il y a une vigueur & un courage dans le cheval, qui n'ont jamais été si bien rendus dans cet animal. On est tenté de croire que le Statuaire a connu le livre de Job, & qu'il en a tiré des idées pour décrire cet animal. On lit sur le visage de Marc Aurele tout ce que les Historiens ont dit de lui, le caractère du Monarque, combiné avec celui du Philosophe, le Roi, le Héros & le Pere de son peuple, tant est grande l'excellence d'un art qui peut représenter ainsi les passions sur l'airain, & peindre le caractère par les traits & l'attitude. On voit une ame peinte sur le visage, telle que devoit être celle d'un homme qui a été l'idole du genre humain.

A l'extrémité supérieure du quarré est une Rome triomphante, de porphire & d'un prix inestimable. Il y a aussi dans la même cour une tête colossale de Domitien en marbre;

& une autre encore plus grosse de Commode : celle ci est d'airain, & on prétend que c'est la même que Commode fit mettre à la place de celle de Néron sur la statue qui étoit auprès de l'amphithéâtre de Vespasien : mais si cela est, la statue n'avoit pas cent vingt pieds de hauteur ; & on ne peut guère supposer que cela fût vrai, quoiqu'on nous l'ait dit : les gens qui décrivent de grandes choses sont sujets à exagerer.

On y voit aussi la colonne *Rostrata*, dressée en mémoire du premier combat naval des Romains. Elle fut élevée en l'honneur de Duillius, qui avoit vaincu les Carthaginois dans ce combat. C'étoit la coutume chez les Romains avant que les arcs triomphaux fussent à la mode. Je ne finirois pas, si je voulois vous parler de tous les anciens fragmens qu'on y voit ; mais il y en a encore un dont je ne puis m'empêcher de faire mention : c'est le morceau de sculpture le plus hardi que je verrai jamais. C'est un cheval qui combat avec un lion : les figures sont un peu

plus petites que nature ; mais les attitudes ſont extrêmement belles ; & quoique hardies juſqu'à la folie, néanmoins, vû la circonſtance, elles ne ſont pas hors de la nature. Entr'autres pieces excellentes, je dois vous citer l'Adrien en robe dans les fonctions de Sacrificateur ; quelques grandes ſtatues d'Iſis en marbre noir, les reſtes d'un Coloſſe d'Apollon ; les fragmens d'une ſtatue de quelque Dieu des rivieres : tel eſt le fameux Marforio, ainſi nommé du *Forum Martis*, où il fut trouvé au pied du vieux Capitole. C'eſt probablement le génie du Rhin qui faiſoit autrefois partie d'un groupe, & qui fut placé ſous les pieds du cheval de Domitien. La Louve avec Remus & Romulus eſt encore un glorieux antique qu'on y conſerve ; elle eſt de bronze. La ſtatue de Junius Brutus en eſt encore un autre, ainſi que le Cajus Martius. Ces deux morceaux ſont d'autant plus précieux, qu'ils ſont les ſeuls de leur eſpece. La Fauſtine eſt auſſi une figure en-

tiere, représentée sous la forme de la Pudicité. Le Héros Aventinus ou fils d'Hércule, la Cerès, la Sybille, le jeune Néron, & l'Angerone ou Déesse du silence sont aussi du nombre immense des statues qu'on y conserve, & qui méritent les plus grands éloges. Les antiques ne sont pas les seules choses de ce Palais qui attirent l'attention; l'Alexandre Farnese & le Marc Antoine Colonne, sont de bons ouvrages des Maîtres modernes. Les peintures du Gioseppe qui sont dans le salon du Palais des Conservateurs, & particulierement l'enlevement des Sabines, & le combat des Horaces, sont des chefs-d'œuvre de la premiere classe: & les Truscas par le Perugino ne méritent pas mois d'être vantés.

Le Capitole situé à l'endroit où est maintenant le Campidoglio, étoit autrefois le plus grand édifice du monde. Tarquin l'ancien jetta les fondemens de ce prodigieux bâtiment, & Tarquin le second ajouta beaucoup à sa beauté. Nous

pouvons nous figurer quelle étoit ſon étendue, quand nous liſons qu'il contenoit ſoixante Temples dans ſon enceinte. Tout le bâtiment fut brulé de fond en comble aumoins trois fois, durant les guerres de Marius, ſous le regne de Vitellius, & ſous celui de Veſpaſien. Domitien le rétablit & lui rendit ſa premiere gloire. Lorſqu'il l'acheva, tout, juſqu'aux tuilles, étoit d'airain doré; ce qui cauſa une dépenſe très-conſidérable. Mais qu'eſt devenue toute cette grandeur? les ruines mêmes ont été emportées en d'autres endroits; & les tuilles ont ſervi à décorer l'ancienne Egliſe de S. Pierre. Il ne faut pas s'étonner que les ouvrages de l'art ſe détruiſent, puiſque même ceux de la nature perdent leur premiere beauté. Je ſuis allé viſiter la Roche Tarpeïenne, le lieu de la punition capitale des anciens Romains. Croyez-moi, mon cher ami, un homme en s'y précipitant auroit peine maintenant à s'y laiſſer caſſer la tête.

De la montagne du Capitole on

m'a conduit tout naturellement au mont Palatin, le premier siége de l'ancienne Rome, l'endroit même où Romulus commença à bâtir les cabannes à murs de torchis, pour servir d'habitation à cette bande de vagabonds, qui fonda le plus grand Empire que le monde ait jamais vu. Ce ne fut que dans le tems de quelques-uns des derniers Rois, que cette montagne devint fameuse. On y éleva pour lors un Palais, mais fort petit, en face de la *Via Sacra*. Sous les Consuls, elle ne fut que médiocrement habitée jusque vers le tems du premier triumvirat. On y bâtit alors des Temples à Cybele, à la Victoire, aux Dieux Penates & au Palladium. Sous les Empereurs elle devint encore le lieu de leur résidence : & nous la trouvons alors couverte des restes de leur éclat & de leur magnificence. Son premier abandonnement fut réparé par une faveur qu'elle eut ensuite. Elagabale, qui y bâtit un Temple au Dieu Syrien, pava toute la montagne de

porphire ; & le pont que fit conſtruire Caligula, pour le joindre au Capitole, étoit regardé dans ce tems-là comme un des plus grands ornemens de Rome.

Parmi les reſtes d'ancienne ſplendeur qu'il a fournis, un des plus grands étoit la maiſon des bains au-deſſous du Palais d'Auguſte. Ceux qui l'ont vue entiere, la décrivent comme infiniment plus élégante qu'aucun autre morceau du même genre. S'imagineroit-on que dans les tems où l'étude de l'antiquité étoit portée au plus haut point, celui-ci ait pu être détruit, ſes murs abolis, & juſqu'au pavé mis en pieces, pour en arracher les matériaux, dont ſes ornemens étoient compoſés ? On voit ſur cette montagne, dans les jardins du Duc de Parme, la fameuſe Agrippine. La ſtatue paroît penſer; jamais on n'a vu une rêverie ſi profonde, même dans la nature humaine. La contemplation & le chagrin ſont les caractères exprimés dans tout ſon air, elle vous arrache, pour ainſi dire, l'ame du

corps, & l'enleve au-delà des puiſſances des ſenſations extérieures : elle paroît repréſenter cette Impératrice dans le moment qu'elle venoit de recevoir des nouvelles de ſon baniſſement.

LETTRE LXXXVIII.

DOrénavant, mon cher, je ne vous conduirai plus de lieu en lieu avec moi, pour viſiter les Egliſes & les Palais de Rome moderne; je ne finirois pas, s'il falloit parcourir toutes ces curioſités. Soyez ſur que chacune pourroit me fournir la matiere d'une lettre, mais je me contenterai de vous les rappeller en gros, à meſure qu'elles me reviendront dans la mémoire.

L'Hiſtoire de Dirce, repréſentée par Apollonius & Tauriſcus eſt exiſtante dans le grand Palais Farneſe. On l'appelle le Taureau Farneſe. Les figures ſont toutes plus grandes que nature, & tout le groupe eſt fait d'un ſeul bloc de marbre.

La frayeur & la détreſſe de Dirce; & la cruauté de ſes boureaux, ſont exprimés dans leur air, de la façon du monde la plus forte. Le bœuf eſt un excellent morceau. Vous en ſçavez l'Hiſtoire.

L'Hercule Farneſe, qui eſt un ouvrage de Glycon, exprime une force prodigieuſe; mais on apperçoit auſſi de la laſſitude dans la figure. C'eſt Hercule qui ſe repoſe de ſes travaux. La draperie de Flore, qui eſt dans le même Palais, eſt d'une beauté qu'on a peine à concevoir; & quoique le Statuaire ait parfaitement habillé ſa figure, il a cependant laiſſé appercevoir chaque membre à travers la draperie. C'eſt une ſupériorité que l'ancienne ſculpture a ſur tout ce qui eſt moderne. Elle eſt plus grande que nature, & elle a ceci de ſingulier, qu'elle paſſe pour la ſtatue la plus légere de tous les antiques de Rome; & qu'il n'y en a cependant aucune au-deſſous de la grandeur coloſſale, qui ait employé tant de marbre.

La cruauté & la fierté ſauvage

de Caracalla, sont parfaitement rendus dans son buste, que l'on conserve ici. Il a quelque chose d'horrible dans son aspect. La tête de Socrate n'est pas moins remarquable pour la débauche qu'on apperçoit dans ses regards. On voit dans son air l'empreinte de tous les vices que ce Philosophe avoue lui-même qu'il avoit tant de peine à surmonter.

Le Castor & Pollux du Palais Bracciano, se présentent des premiers dans les statues. Ils étoient devant le Temple de Jupiter Foudroyant. La figure de Clitie est encore un noble morceau de sculpture. Elle regarde fixement le soleil, & anticipe sa métamorphose en Héliotrope. Le Faune endormi du Palais Barberin est une des meilleures statues de Rome. Chaque muscle en marque le sommeil; & ce seroit faire un mauvais compliment au Sculpteur, aussi bien qu'à son propre jugement, de regarder ses yeux, pour voir qu'il est endormi. La Venus & Rome triomphante

de ce Palais, ſont deux des plus belles peintures antiques que j'aie vu. La derniere eſt dans la même attitude que la ſtatue de porphire que je vous ai décrite duns une des précédentes lettres. L'hiſtoire d'Europe en moſaïque tirée de la vigne d'Adrien, eſt un morceau très-élégant. Il faut que je vous parle d'un morceau moderne, qui vaut tous les antiques du même genre. C'eſt la Claïre Farneſe, par Titus, la belle niece de Paul III. Sa ſtatue, ſous la figure de la Charité, à un des coins du monument de ce Pape, dans l'Egliſe S. Pierre, étoit trop belle pour être expoſée. On dit qu'un Eſpagnol en devint amoureux, ce qui fut cauſe que l'on couvrit quelques-uns de ſes charmes. J'ai vu ici la plus belle Diane d'Epheſe ; & l'Hégycia ou l'image de la Santé, tenant un ſerpent dans ſa main, eſt extrêmement belle.

Les peintures modernes de cette collection, ſont en grand nombre & de la plus parfaite beauté. Je

n'ai jamais été guère plus frappé par aucun tableau, que par le Germanicus mourant du Pouſſin. Quand il n'auroit jamais fait que ce morceau, il mériteroit & au-delà tous les éloges qu'on en a faits.

Si j'ai vu quelque tableau qui l'emporte ſur celui-ci, pour l'attitude & l'action, ce ſont les trois Graces, du Titien, au Palais Borgheſe. La Sainte Cene du même maître, & dans le même lieu, eſt auſſi extrêmement belle. On y voit encore une Madonne de Raphael: on ne croit pas qu'il en ait jamais fait une plus belle. Il y a ici une imitation des moſaïques des Anciens, par Giacomo, Provençal: mais cette imitation l'emporte ſur tous les originaux que j'ai vus dans ce genre. C'eſt une tête de Paul V, en moſaïque; le viſage ſeul eſt compoſé de plus de deux millions de morceaux, dont chacun n'eſt pas plus gros qu'un grain de ſable.

Le Héros & le Mandiant ſont heureuſement réunis dans la figure du vieillard, qui demande l'au-

mône, dans le Palais Borghese: bien des gens le prennent pour un Diogene : mais l'air du visage seul fait voir l'absurdité de cette conjecture. Si cette piece n'étoit pas trop bonne pour le siécle de Bélisaire, je croirois que c'est son histoire. Il y a aussi un Seneque mourant, en marbre noir ; ce morceau n'a point de prix. Il est dans une posture courbée, dans un bassin de même pierre. Son visage exprime noblement le Heros & le Philosophe, tandis que le reste du corps est languissant, comme ayant perdu la moitié de son sang. Le Sommeil est encore une belle piece dans la même collection ; il est de basalte ou marbre noir ; & il regne dans toute la figure, quelque chose qui caractérise très-heureusement cette Divinité.

Une autre statue antique, qui exprime toute cette tranquillité & ce repos si fameux dans leurs ouvrages, & dont les nôtres n'approchent pas, est l'Hermaphrodite dormant, que l'on conserve ici. Il est

couché de ſon long ſur un matelas, le viſage en-deſſous ; Bernini a fait le matelas, qui eſt un ouvrage fini ; & c'eſt un François, nommé Berthélot, qui a reparé la ſtatue : elle a été trouvée dans les anciens bains de Dioclétien.

Comment vous décrirai-je le Gladiateur du Palais Borgheſe ? C'eſt une ſtatue très-finie : elle paſſe pour une des plus belles de l'Italie ; & le ſujet eſt le plus heureux qu'on puiſſe concevoir. Le Sculpteur avoit à repréſenter un corps humain le plus parfait qu'il fut poſſible ; & il l'a fait admirablement. L'Hercule Farneſe a de la force & point de ſoupleſſe. L'Antinous du Vatican, avec toute la ſoupleſſe poſſible, manque de force ; il y a quelque choſe d'efféminé dans la délicateſſe de cette figure. Le Gladiateur tient un juſte milieu entre les deux. Il eſt tel que doit être la nature humaine quand elle eſt parfaite. J'avoue que je n'ai jamais vû de ſtatue avec tant de plaiſir. Les bas-reliefs de la ville Bor-

gheſe, ſont innombrables. Les murailles de la maiſon en ſont couvertes en quelque ſorte ; c'eſt ce que j'y trouve de mal ; car ils mériteroient d'avoir place dans les plus nobles appartemens. Il y a auſſi un grand nombre de buſtes ; & entre-autres ceux d'Apollonius de Thiane, de Bérénice, de Julie, de Tite & de Pertinax, me paroiſſent les plus remarquables. Ils ſont tous extrêmement rares. Mais rien ne m'a tant ſurpris qu'un Ælurus Egyptien, qui eſt une Divinité ſous la forme d'un chat. Hérodote en fait mention ; mais juſqu'à ce que j'en ai été convaincu par cet antique, j'ai cru qu'il y avoit quelque faute dans la copie.

Entre les bas-reliefs qui ſont en-dehors du bâtiment, deſquels beaucoup ſont hors de la portée de la vue, & d'autres ont été dégradés par les injures de l'air, j'ai remarqué principalement la chaſſe du ſanglier Calédonien : un Curtius, ſautant dans le gouffre, morceau admirable pour l'expreſſion de la con-

tenance du Héros ; & un Mithras ſur ſon bœuf, figure très-belle & plus grande que nature.

La gallerie des Colonnes eſt une des plus belles & des plus nobles piéces qui ſoit en Europe. Les matériaux en ſont dignes du deſſein : les quatre pilliers qui la ſoutiennent, ſont de marbre jaune antique. Les pilaſtres en ſont auſſi ; & le pavé eſt revêtu d'albâtres, de granites, de marbres verds & jaunes antiques, diſpoſés par compartimens avec un gout exquis & parfait. Les murs ſont couverts de morceaux des grands Maîtres : & dans les entre-deux dés fenêtres, il y a toujours quelque ſtatue antique. Les platfonds ſont très-bien peints, & repréſentent les exploits du grand Colonne. La tête de Méduſe, qui eſt un demi-relief en porphire, eſt un excellent morceau : & l'Apothéoſe d'Homere, à mon avis, a un mérite prodigieux. Les Temples qu'on lui a bâtis, & les honneurs divins que des Communautés ont rendus à ſon image, ſont des preu-

ves de l'eſtime qu'on a toujours fait de ce Poëte dans les différens âges du monde.

La Niobé & ſes enfans, du Palais Médicis, paſſe pour un ouvrage de Praxitele. Nous ſçavons qu'il a travaillé ſur cette hiſtoire, & qu'il en a fait un groupe fameux. Celui-ci mérite tous les éloges donnés à celui-là. Il y a treize figures, dont les viſages & les attitudes expriment les différens effets des mêmes paſſions, dans toutes les variétés qu'il eſt poſſible de concevoir. Niobé eſt déſolée & déſeſpérée; dans tous les autres les différens degrés de courage marquent les divers effets de la frayeur. Ce Palais eſt conſtruit ſur les deſſeins de Michel-Ange : il eſt ſitué ſur le mont Pineïen. Il tombe en ruine ; mais les antiquités qu'il renferme ſont de toute beauté. Outre la Niobé, il y a une tête de Jupiter & une ſtatue d'Apollon, d'une extrême valeur. On y voit auſſi une tête de Conſtantin, qui eſt un bas-relief d'albâtre tranſparent, & qui mérite les plus grands éloges. On

On trouve à la Vigne Matthei, une figure de femme, qui le diſpute preſque à la Flore du Palais Farneſe, par rapport à la draperie. C'eſt une Fauſtine; elle eſt très-bien habillée : cependant tous les membres paroiſſent à travers la draperie. On y voit auſſi une tête d'Alexandre le grand, de grandeur coloſſale. La ſtatue avoit ſoixante-quatre pieds de hauteur ; cependant le viſage en eſt fort beau. Au moyen de l'exactitude des proportions, on en apperçoit à peine la grandeur, quand on en examine les traits. Pour finir l'article des curioſités de cette eſpéce, j'y ai vu la ſtatue de Pirrhus, qui me ſemble une des plus belles de toutes. Elle eſt un peu plus grande que nature, & c'eſt la ſeule qui exiſte de ce grand Prince. Il eſt armé à la Grecque ; & ſon air inſpire le reſpect & la vénération. On y trouve une noble fierté que je n'ai rencontrée nulle part. S'il y en a d'autre, que j'aie vu avec autant de ſatisfaction, c'eſt celle de Pompée.

Il a toute la majeſté de Pirrhus ; ſans en avoir la rudeſſe. En effet, ces deux ſtatues ſont d'un genre qui inſpire l'amour & le reſpect pour la nature humaine.

LETTRE LXXXIX.

LEs Egliſes qui ſont à Rome, montent pour le moins au nombre de trois cens. Vous ne prétendez pas, mon cher ami, que je vous les décrive toutes. La plûpart ſont des reſtes de Temples Païens ; je vous ai dit ci-devant ce que je penſe de ceux-ci. A l'égard des autres, après S. Pierre, elles ne valent pas la peine de vous les décrire : quoiqu'il y en ait beaucoup qui mériteroient d'être appellées ſuperbes & élégantes, ſans cette piece de comparaiſon qui les dépare. Dans le nombre on en diſtingue ſept, qui ſont le dépôt des Reliques les plus précieuſes, ſçavoir S. Jean de Latran, S. Pierre, S. Paul, Ste Marie Majeure, S. Laurent, S.

Sébaſtien, & la Sainte Croix. Elles ſont regardées, par les pellerins comme les principaux objets de leur vénération : mais il y en a d'autres, qui, à beaucoup d'égards, les valent bien. En général toutes les Egliſes de Rome ſont auſſi belles, que la peinture, la ſculpture & la dorure peut les rendre. Elles ne ſont pas toutes placées comme à Londres dans la direction de l'Eſt à l'Oueſt; mais on a obſervé dans toutes la forme de croix. La plûpart en ſont des repréſentations ſenſibles; celles qui ont un dôme, & dont tout le corps de l'Egliſe eſt compris, pour ainſi dire, dans le rond, ont toujours une aîle étendue de chaque côté, qui forme une Chapelle ou un Autel latéral; & outre cela une autre partie continuée au-delà du cercle, pour former le grand Autel; de ſorte que la croix eſt toujours obſervée. Le grand Autel dans la plûpart, eſt au bout de l'Egliſe, mais ce n'eſt pas dans toutes. J'ai déja remarqué que dans celle de S. Pierre, il eſt di-

rectement ſous la coupole : & dans quelques-unes des plus anciennes, il eſt à quelque diſtance de l'extrémité, & a, comme à S. Pierre, un pavillon au-deſſus, porté ſur quatre colonnes. C'eſt auſſi la coutume des Egliſes Grecques du Levant. Il y a dans toutes ces Egliſes pluſieurs Autels outre le principal, qui ſont adoſſés communément le long des côtés; & quelquefois renfermés dans des Chapelles. On dit ſouvent, & même preſque toujours, la Meſſe à pluſieurs à la fois. Ces Chapelles ou Autels des côtés appartiennent à des familles particulieres, qui ſemblent vouloir ſe ſurpaſſer à l'envi par les ornemens dont elles les décorent. Si elles ſont dédiées à quelque Saint moderne, on en conſerve ſouvent des Reliques ſous l'Autel; & il y a plus ou moins de lampes allumées devant. Il y a toujours ſur l'Autel un morceau de peinture ou de ſculpture, orné communément d'ordres d'architecture. Tout l'entablement eſt de marbre ſouvent incruſté dans la frize avec du Lapis-Lazuli, ou

d'autres pierres orientales, & supporté par des colonnes des plus beaux marbres.

La plûpart des Chapelles sont garnies, & presque couvertes d'*ex voto*. Des personnes qui se trouvoient dans de grands embarras, se sont adressées à la sainte Vierge, ou à quelque Saint particulier; & elles ont été délivrées. On consacre la mémoire du fait dans un tableau, appliqué contre la muraille, où est représentée la mer, l'ennemi, ou la circonstance embarrassante où l'on s'est trouvé. La Vierge ou le Saint est peint dans un coin, porté sur des nuages, & exauçant la priere.

Les Chaires sont mieux imaginées que les nôtres, pour donner de la grace à l'Orateur. C'est une espéce de gallerie, où le Prédicateur s'agite avec beaucoup de gestes & de déclamation. Ils parlent de mémoire; & souvent ils ont un souffleur avec le cahier devant lui, pour les redresser au besoin.

Vous avez dû concevoir la magnificence des Palais de Rome, par ce

que je vous en ait dit en paſſant ; il me reſte à vous parler des Maiſons de plaiſance appellées *Vignes* ; c'eſt par là que je finirai ma narration. Je me ſçais bon gré d'avoir pu raſſembler tant de choſes dans un ſi petit nombre de Lettres. La plûpart des Vignes ſont hors de la Ville ; mais, comme je l'ai obſervé ci-devant, il y en a beaucoup en-dedans des murs. Elles ſont pourtant aſſez éloignées des autres bâtimens ; car les murs ſont de beaucoup trop étendus pour la Ville. Notre Nobleſſe en général fixe ſa principale & plus belle demeure dans les campagnes : ils ne regardent leurs Maiſons à la ville, que comme des lieux d'affaire, & leurs domeſtiques même ſont ſouvent en penſion, lorſqu'ils y ſont. A Rome, c'eſt tout le contraire ; la Vigne eſt petite & ſimple, du moins pour l'ordinaire ; au lieu que la Maiſon de Ville eſt le lieu d'apparat. L'autre n'eſt qu'une retraite pour la ſaiſon brulante.

Quoique la plûpart des Maiſons de campagne ſoient petites, les jar-

dins en sont ordinairement très-beaux : il n'y en a guère qui n'aient des charmilles taillées & de grands arbres. La plûpart ont des fontaines & des piéces d'eau qui raffraîchissent l'air, & abattent la poussiere. Il y en a pour attraper les Etrangers, mais ce n'est guère qu'aux domestiques qu'on s'adresse. Presque tous ces jardins sont ornés de statues antiques ; les moindres font toujours plaisir à un homme, qui a tant soit peu d'idée de la sculpture. Il y a dans tout cela quelque chose d'extrêmement agréable. Les jets d'eau, la variété de l'ombrage, les objets dont on est environné de toutes parts, & même jusqu'à la retraite, tout donne une satisfaction infinie à un homme qui quitte la chaleur & les embarras de la Ville.

Adieu, mon cher ami, demain je quitterai Rome ; j'avoue pourtant que ce n'est pas sans regret. Je ne sçais pas trop d'où vous recevrez de mes nouvelles la premiere fois. Après tout, je ne sçaurois deviner ce que je jugerai digne de vous être décrit.

LETTRE XC.

JE vous ai prévenu que je quitterois Rome avant que de vous écrire. On nous promettoit que nous aurions bien du plaisir & de l'agrément à aller à Naples par eau ; mais j'ai opposé à ce projet une objection insurmontable ; je n'ai pas voulu manquer de voir un si beau pays, sur-tout n'ayant pas d'autre objet dans mon voyage. Je vous écris aujourd'hui de Setia ; c'est un endroit singulier, & aussi remarquable qu'on en puisse voir. Martial n'a pas eu tort de l'appeller la pendante Setia : elle est en effet comme suspendue sur le sommet d'une montagne haute & escarpée. Je ne sçais ce qu'on a voulu dire par les vins de Setia, qu'on a tant célébrés. Je m'en suis informé avec soin ; si ce qu'on m'a répondu est vrai, on a perdu le secret de le faire ; c'est un vin blanc ; & les habitans l'estiment si peu eux-mêmes, qu'ils tirent leur provision de Frescati & de Velitri.

Nous avons paſſé à Velitri, pour arriver ici : c'eſt le Velitri, qui, à ce qu'on prétend, a donné naiſſance à Auguſte ; mais il eſt plus probable qu'il eſt né à Rome, quoiqu'il ait été nourri ici. Les habitans actuels ſoutiennent pourtant fort & ferme, qu'il eſt né dans leur territoire.

Nous avons été empoiſonnés de ſoufre à Sermonetta : la terre en eſt imprégnée ; & nous avons trouvé les eaux toutes blanches de la grande quantité qu'elles en ont entraîné de deſſus les rochers, & qui flottoit à leur ſurface. Les routes, en partant de cet endroit, ſont horribles ; il faut paſſer ſur de grandes pierres brutes & raboteuſes. Avant que d'arriver à Setia, nous vîmes les reſtes des trois tavernes, où les amis de S. Paul le rencontrerent. Vous m'avez entendu dire que j'étois entêté à vouloir aller à Setia ; je penſe que vous auriez été de même avis que moi ; je ne ſçais pas ſi je ne ferai pas bien de vous faire partager auſſi le même contretems. Il faut que ma Lettre ſoit auſſi maigre que le champ

de mes obſervations. Je ſerai plus obéiſſant à l'avenir, & j'en croirai ſur leur parole ceux qui me diront qu'il n'y a rien de curieux à voir.

LETTRE XCI.

LA Voye Appienne, quoiqu'après deux mille ans d'ancienneté, eſt en fort bon état dans bien des endroits. Nous y ſommes entrés avant que d'arriver à Terracine; mais les marais, le long deſquels elle paſſe, l'ont rendue impraticable en quelques endroits. Le milieu du chemin, par où les chevaux & les carroſſes paſſent, eſt d'environ douze pieds de largeur, & parfaitement plat; de chaque côté eſt une bordure unie, un peu relevée, pour l'uſage des gens de pied: elle eſt, dans certains cantons, plus baſſe que le reſte du terrein; & on nous dit que quand il a plu, c'eſt une eſpéce de ruiſſeau. A moitié chemin de Terracine à Fundi, nous avons quitté les Etats du Pape, pour entrer dans le Royau-

me de Naples. Nos guides m'ont donné envie de rire, en nous priant de regarder ce qu'ils appelloient une épitaphe, & qui eſt une inſcription pour apprendre aux voyageurs qu'ils ſont ſur les frontieres du Royaume de Naples. C'eſt Philippe II, Roi d'Eſpagne, qui a fait placer l'inſcription.

En ſortant de ce lieu, la route devient extrêmement agréable. En effet, la plus grande partie du chemin eſt ornée de côté & d'autre par une grande quantité d'arbres toujours verds. Nous vîmes autour de nous des orangers & autres arbres chargés de fruits. L'*Anxur* des anciens eſt la moderne Terracine : elle eſt ſituée parmi des rochers; l'aſpect en eſt extraordinaire. La ſituation de Fundi eſt d'une eſpéce toute différente, quoiqu'il a auſſi ſon agrément; car il eſt ſitué dans une plaine fertile au pied d'une montagne ; la Voye Appienne le traverſe: On prétend que c'eſt le lieu de la naiſſance de Tibere ; mais c'eſt ſans beaucoup de fondement. Suétone,

qui en parle, n'eſt pas de cet avis; il le ſuppoſe né à Rome, dans le Palais des Auguſtes.

La *Formia* des anciens eſt appellée aujourd'hui *Mota*; nous y ſommes montés à travers des boſquets d'oliviers. Je m'y ſuis arrêté pour voir la maiſon *Formiane* de Ciceron: on l'appelle ſon jardin; la plus grande partie eſt couverte d'un plancher travaillé en moſaïque en quelques endroits; & le deſſous eſt voûté. On nous a conduit auſſi à ſon Vivier, qui eſt un trou, maintenant à ſec. Nous deſcendîmes dans les caves; & quoique je ne fuſſe pas trop content de leur humidité, mon compagnon y fit une obſervation ſinguliere & très-amuſante, pour un homme de ſa trempe. Les murailles en étoient couvertes d'une matiere ſemblable au *Spar*, qui formoit une eſpéce de croûte. Il nous convainquit bientôt, que c'étoit la même ſubſtance, que ces glaces & ces marbres, ces Stalacties & Stalagmites, qu'il avoit apportés des cavernes dans les montagnes Eo-

liennes. Vous avez cru jusqu'à présent, dit-il, que je m'étois trompé, en disant qu'ils étoient formés d'une matiere élevée en vapeurs des parties inférieures de la terre. Vous les avez cru séparés de l'eau, qui distilloit à travers les rochers du haut. Vous voyez la même chose ici, quoiqu'il n'y ait rien au-dessus. Il faut donc qu'ils viennent d'une matiere pierreuse, qui s'éleve du bas en forme de vapeur; & il y en a ici en quantité.

Entre Mota & Copta, on trouve le port où Homere fait aborder Ulysse & ses compagnons, lorsqu'ils furent tant effrayés par les Lestrigons: & Ovide nous dit qu'Enée en trouva un qui y étoit resté. Cluvier, si je me le rappelle bien, loue Homere d'avoir donné une description juste de ce port, & du promontoire qui s'éleve par derriere. Ce Poëte est exact en toutes choses.

On est charmé de voir les lieux, dont on a lu quelques particularités des tems reculés. Les Poëtes ont immortalisé les endroits qu'ils nom-

ment, d'une maniere qui affecte bien plus que ce qu'en disent les Géographes. On ne les oublie jamais. Le nom de *Cajeta* m'a déterminé à aller voir le lieu où Enée enterra sa nourrice. Nous avons évité un circuit ennuyeux, en traversant le Golphe Gajetan. Il a environ quarante milles, pendant l'espace desquels on ne perd pas de vue Gajete, qui fait un très-beau coup-d'œil.

La Ville est située sur un promontoire, & il y a des vignobles tout autour, par derriere. Mais ce que j'ai admiré le plus, est le *Speccata*, le rocher, qui, selon la tradition, se fendit à la mort du Sauveur. C'est une chose surprenante; ce rocher est aussi élevé qu'un grand clocher, & nud dans presque toute son étendue; il est fendu en deux parties, & la crevasse a bien quatre ou cinq pieds de largeur. Il est tout de marbre solide; & son aspect a quelque chose d'extrêmement auguste & grand. Les côtés quoiqu'inégaux & irrégulierement cassés,

correſpondent parfaitement l'un à l'autre. On nous a fait voir au même endroit une autre merveille. Le vrai moyen d'ôter le crédit aux miracles réels eſt d'en ſuppoſer. Celui-ci eſt un enfoncement irrégulier dans la ſurface de la pierre ; on a imaginé y voir l'apparence d'une main, & l'on nous dit qu'un homme qui ne vouloit pas croire la rupture du rocher, le frappa de la main en parlant, & que le rocher s'amollit miraculeuſement, & reçut l'empreinte de la main. Nous avons marché environ vingt-cinq toiſes le long du rocher, juſqu'à une Chapelle très-fréquentée des pellerins ; avant de quitter ce lieu, nous grimpâmes juſqu'au Château, où nous vîmes la figure de Charles de Bourbon, qui fut tué au ſiége de Rome. Il eſt droit dans une niche, & habillé à la moderne.

On nous conduiſit dans le dôme avec beaucoup de cérémonie vers une colonne, qui eſt, à ce qu'on prétend, une des plus belles du Temple de Salomon ; mais c'eſt viſi-

blement une piece moderne. Les fonts baptismaux sont cependant un véritable antique & très-bon : un vase de marbre blanc avec un beau bas-relief, qui représente la mort de Bacchus. Le monument de Munatius Plancus est placé au sommet d'une haute montagne ; il est grand & rond.

A environ huit milles de Mola, sont les ruines de l'ancienne Minturne. L'amphithéâtre & l'aqueduc s'y font voir encore avec quelque satisfaction. Quand est-ce que ces ouvrages suprenans des Romains dépériront ? Sitôt après avoir quitté ce lieu, nous passâmes le *Liris*, le tranquille *Liris* d'Horace, que les modernes appellent le Garigliano ; mais je conçois qu'il peut être assez violent & rapide après les pluyes. Un peu plus loin nous vîmes Sinnesse, qu'Horace a pareillement immortalisé. Ovide parle de serpens blancs qui s'y trouvent ; mon ami fut fort empressé d'en chercher. Nous en avions entendu parler en effet ; au bout de quelque tems, à l'aide

de quelques payſans, il attrapa une vipere : elle étoit un peu moins brune que les nôtres, mais n'avoit rien de blanc. Nous ne pûmes pas découvrir que jamais il y en ait eu de plus blanches. Nous paſſâmes à la nouvelle Capoue : c'eſt un petit endroit qui n'a rien de remarquable. L'ancienne Capoue, au contraire, que nous vîmes bientôt après, eſt remplie de morceaux antiques. L'arene du vieux amphithéâtre eſt encore entier : il eſt ovale & plus grand que le fameux de Verone. Il reſte encore quelques colonnes qui dépendoient des arcades; elles ſont d'ordre Dorique, ſans être extrêmement belles. Les voûtes ſont de briques, & ce qui reſte de l'extérieur eſt de pierres. Capoue étoit autrefois la Ville la plus grande & la plus riche de l'Italie; & ſes environs les plus fertiles & les plus agréables du monde. L'été y dure preſque toute l'année; les fleurs & les fruits y ont deux ſaiſons tous les ans. Les collines ſont couvertes de vignes, & les plaines produiſent

abondamment toutes sortes de plantes utiles. Les anciens Auteurs nous ont dit que le luxe du peuple fut cause de la ruine de cette ville ; il en reste encore assez pour montrer qu'ils rendoient justice au sol, mais rien qui marque la grandeur de la Ville ou de ses habitans. Averse, petite ville bâtie par les Normans sous les ruines d'Atelle, est la derniere que l'on rencontre sur la route de Naples. Nous y bûmes de bon vin, & notre goût se rapporta avec ceux qui en ont fait l'éloge sous le nom d'*Asprine*. Elle est à environ huit milles de Capoue : & depuis cet endroit jusqu'à celui d'où je vous écris cette lettre, c'est-à-dire à Naples, la route est bordée de jardins & de vignobles. Je crois vous avoir conduit avec moi par la main depuis Rome. Je me prépare à vous promener demain de la même façon dans une ville qui promet beaucoup.

LETTRE XCII.

JE croyois jusqu'à présent, mon cher ami, avoir vû la plus belle Ville d'Italie ; j'étois dans l'erreur ; permettez-moi de donner ce nom à Naples. Je n'ai jamais rencontré de lieu si agréable. Il y a plus de Palais à Rome, & des édifices plus gais à Genes ; mais ici les bâtimens, s'il ne sont pas magnifiques, sont tous beaux, & les rues droites, larges & en très-bon état. La situation, la température de l'air, tout concourt à la rendre délicieuse. Quoique nous ne soyons pas dans le cœur de l'été, rien n'est si ordinaire que de voir des enfans tout nuds jouer devant les portes.

Naples est située sur le penchant d'une montagne, & a devant elle la plus belle baye du monde. Il n'y a rien de si délicieux que le paysage qu'on apperçoit de toutes parts, si ce n'est le coup d'œil que cette ville offre quand on en approche. On la

prendroit plutôt pour un enchantement que pour une ville réelle. C'eſt la Capitale du Royaume de ce nom ; à conſiderer ſa ſituation, on ne doit pas s'étonner qu'elle ſoit fort ancienne. C'eſt le lieu où étoit l'ancienne Parthenope : quand les Cumains la rebâtirent, ils la nommerent *Neapolis*. La ville forme autour de la baye un croiſſant de vingt à trente milles de diametre. La plus grande partie eſt abritée par des bois & des montagnes : même du côté de la mer, la petite iſle de Caprée rompt la violence des vagues qui roulent dans la baye. Peut-on rien trouver de ſi beau que la ſituation de cette ville ! De quelque côté qu'on jette les yeux, on apperçoit une nouvelle ſcene d'enchantement. La Baye eſt un coup-d'œil de marine charmant, les petites montagnes au Nord ſont couvertes de vignobles, & menent à ce beau pays que je vous ai déja décrit, la campagne heureuſe. La plaine de l'Eſt s'avance vers le Mont-Véſuve, & le Château S. Elme, avec le Couvent des Chartreux, font un effet ad-

mirable ſur la montagne à l'Oueſt.

Toute la ville, y compris les fauxbourgs, ne peut pas avoir moins de ſeize ou dix-huit milles de circonférence. La ville ſeule en a, dit-on, près de neuf. Elle a l'air d'une ville fortifiée ſans être forte. Les rues ſont toutes bien peuplées; il n'y a pas moins de trois cens Egliſes, & on eſtime le nombre des habitans à trois cens mille.

Je ne me ſuis jamais promené ſi agréablement que dans les rues de Naples. Les pavés en ſont larges & plats; mais on les a picqués de façon qu'on ne peut pas y gliſſer. Le haut des maiſons fournit autant de terraſſes: elles ſont toutes plattes & pavées de pierres; le ſoir tout le monde y va prendre l'air. La rue de Folido eſt, à mon goût, la plus belle qu'on ait jamais vûe; elle eſt longue & fort large. J'ai vû à ſon extrémité un beau morceau d'architecture de Fontana, le Palais du Vice-Roi. On eſt fort curieux d'une ſtatue coloſſale qui eſt auprès; c'eſt un Jupiter, antique à la vérité,

mais dont les réparations modernes ont beaucoup diminué le mérite aux yeux d'un connoiſſeur.

Les Egliſes de Naples, auſſi riches que nombreuſes, ſont trop ſurchargées d'ornemens. On y voit les plus beaux marbres entaſſés avec profuſion ; ils ſont trop éclatans, & jettent tout à la fois les couleurs les plus brillantes, ſans goût ni jugement dans les incruſtations.

La Cathédrale, dédiée à S. Janvier, eſt un édifice magnifique, noblement décoré & enrichi en dedans. La variété & l'éclat des marbres eſt perdu dans les ornemens encore plus éclatans de la dorure & des peintures, & au goût des gens judicieux, tout eſt obſcurci par les ſculptures. Il y a une grande quantité de ſtatues de cuivre, une entre autres très-bien exécutée, qui eſt celle du Patron Saint Janvier. On conſerve le corps de ce Saint dans une Chapelle ſous le chœur où il eſt enterré ; mais ſa tête & une portion de ſon ſang ſont dans la Chapelle, & on leur porte la plus haute véné-

ration. La veille & le jour de la fête du Saint, on fait voir le miracle de son sang, il est dur & sec dans une phiole, il s'amollit & devient fluide, quand on en approche la tête. Mais cette cérémonie se fait avec tant de précautions, & on tient le peuple si écarté, qu'à peine peut-on en rien voir; cette Chapelle a une façade du côté de l'Eglise. Les murailles & le toit en sont de marbre; le plancher est parsemé de quantité de belles pierres. On y voit quelques bons bas-reliefs, & les niches des murs sont remplies de statues de cuivre de différens Saints. Il y a auprès du maître Autel deux belles colonnes de jaspe sur leurs piédestaux de verd antique, qui sont très-précieuses. La porte est d'airain travaillé à jour, & fort élégante; mais les peintures de la coupole m'ont fait un plaisir infini. Les plus élevées sont de Lanfranc, & celles de dessous du Dominicain.

On s'est servi, pour bâtir l'Eglise de S. Paul majeur, des ruines d'un Temple de Castor & Pollux. Le por-

tique de l'Eglise actuelle est une partie du vieux bâtiment. Les colonnes sont flutées & d'ordre Corinthien : leur noblesse montre un échantillon de ce que devoit être l'édifice antique. Ce fait est encore confirmé par d'autres grandes colonnes, qui sont restées sur la terre & qu'on n'a pas employées. C'est ici que les statues de ces deux Divinités, à ce qu'on prétend, tomberent par terre à la prédication de S. Pierre & de S. Paul ; & le peuple le croit. Massimis a peint le plafond dans un très-bon goût, & il y a deux fresques de Solimini fort belles dans la sacristie. Luc Giardino a pareillement orné l'Eglise des Théatins d'une belle peinture à fresque, qui représente Jesus-Christ chassant les marchands du Temple. Il y a aussi un S. François qui est un des plus beaux morceaux du Guide.

Le Couvent de S. Dominique majeur est fort riche. On y conserve un crucifix, des statues de Saints de grandeur naturelle, des ornemens & ustenciles fort grands & sur-tout des

des chandeliers de sept pieds de hauteur, le tout d'argent massif & d'un travail exquis. On y garde aussi le fameux manuscrit de S. Thomas d'Aquin, qu'on estime plus que tous les trésors réels. On voit encore, s'il faut s'en rapporter à ce que l'on dit, dans une des Chapelles de la même Eglise, le crucifix miraculeux qui parla à S. Thomas à la louange de ses écrits ; & on montre dans le Couvent sa cellule, pour laquelle on a beaucoup de vénération.

Le pavé de l'Eglise de San Severino est le plus singulier qu'on ait jamais vû. Les blasons des principales familles y sont représentés en bas-relief, & rehaussés considérablement; c'est un ornement ridicule & fort incommode. Tout le monde y trebuche en passant : on marche dessus & on les use. Il y a un monument de trois jeunes gens de la famille San Severino, qui n'est pas sans mérite. L'inscription dit qu'ils furent empoisonnés pour leurs biens. Zingare s'y est fait beaucoup

d'honneur par les peintures à fresque du cloître, qui représentent les miracles de S. Benoît.

J'ai été dans la plus grande surprise de voir dans l'Eglise du mont Olivet un ouvrage de Madavino. C'est un Christ mort avec quantité de ses Disciples autour de lui. Le tout est exécuté en terre cuite, & les figures sont de grandeur naturelle. Elles sont très-bien faites : & la plûpart des gens croyent que ce sont des personnages vivans; je vous avoue qu'au premier coup d'œil ils m'ont paru tels aussi. Il y a dans cet ouvrage une singularité qui favorise cette illusion. Les statues ne sont pas sur des piédestaux, mais immédiatement par terre : cette circonstance, jointe au naturel de leurs attitudes, donne beaucoup d'apparence à cette idée. Il y a aussi un S. Christophe, qui est un beau morceau de Solymini.

On nous a montré dans l'Eglise de Ste Catherine *à Farmello*, une curiosité d'un nouveau genre ; c'est une collection de raretés naturelles ;

du moins on les qualifie ainſi. Vous jugerez ſi c'eſt avec raiſon, quand vous ſçaurez que dans le nombre il y a un couple de Mandragores, qui repréſentent exactement la forme des parties naturelles mâle & femelle. J'avouerai que je les regardois auſſi comme une rareté ; mais mon ami m'a fait voir comment on les fait avec des racines d'Angelique, que l'on taille dans cette forme, & que l'on remet en terre pour leur donner une nouvelle enveloppe. Elles ont encore l'odeur d'Angelique ; je n'aurois jamais ſoupçonné cette ſupercherie.

L'Annonciade eſt fort riche, & on y fait un très-bon uſage d'une partie de ces richeſſes. C'eſt une des plus nobles charités qu'il y ait au monde, une eſpéce d'Hôpital pour les enfans trouvés. Tous ceux qu'on apporte y ſont reçus : on les éleve bien, & quand ils ſont grands, on place dans le Couvent ceux qui veulent embraſſer la vie monaſtique. A l'égard des autres, on fait apprendre des métiers aux garçons, & on ma-

rie les filles avec une dot que la maison leur donne. Si par la suite elles deviennent mal à leur aise, on les reprend encore dans la maison.

Je vous ai parlé du Couvent des Chartreux, qui est sur la montagne, comme un des beaux points de vûe de Naples. Il est précisément au-dessous du Château S. Elme; & lui-même est si élevé, que la vûe de cet endroit est beaucoup plus belle que celle qu'il fournit. Il semble qu'on ait toute la ville & la baye sous ses pieds, quand on les regarde de ce Couvent. C'est à mon avis le plus agréable, aussi bien que le plus magnifique, que j'aye encore vû. D'un côté on apperçoit la mer & l'isle de Caprée, fameuse par les débauches de Tibere. De l'autre la vûe est terminée par le Vésuve, qui ne paroît pas plus beau d'aucun autre endroit. Malgré tout cela le plus beau point de vûe est de la gallerie qui est dans l'appartement du Prieur. On y voit un petit tableau de Michel-Ange, qui représente le crucifiement; c'est un morceau exquis. L'expression

frappante du visage a fait imaginer l'histoire, que ce Peintre, ayant attaché un homme en croix pour lui servir de modéle, lui perça le côté, pour voir une agonie réelle.

Il y en a deux ou trois autres en divers endroits de l'Italie, dont on raconte la même histoire. Mais elle fait autant de tort au jugement qu'à l'humanité du Peintre : car il ne pouvoit jamais esperer d'un misérable ainsi traité, l'expression de visage propre à Jesus-Christ mourant volontairement pour le salut des hommes.

La grande cour de ce Couvent est un bâtiment très-noble : elle est environnée d'un cloître pavé de marbre & rempli de bonnes sculptures. Les galleries qui sont au-dessus, regnent le long des côtés ; & chaque aîle est soutenue par soixante colonnes, dont chacune est d'une seule piéce. A un des angles est le lieu où l'on enterre, qui est fermé par une élégante balustrade de marbre ; les cellules des Moines sont rangées le long de la partie extérieure du

cloître, & ils y menent une vie ſolitaire. Ils ne vivent que de poiſſon & d'herbages, mangent en particulier quatre jours de la ſemaine, & les trois autres jours en Communauté dans le réfectoire. Leur Egliſe n'eſt pas grande, mais très-bien ornée : le pavé & les murs en ſont de marbre. La voûte eſt diviſée en compartimens par des montans de pierre, & ces compartimens ſont très-élégamment peints de la main de Laufranc. Le Couvent eſt auſſi fort riche en peintures du Guide & d'autres grands maîtres. Le Baptême de J. C. qu'on y voit, eſt le dernier tableau de Carlo Marate. Il eſt fort bien deſſiné ; mais on diſtingue l'affoibliſſement de la main de ce grand homme dans l'exécution.

J'ai été extrêmement ſatisfait de quelques morceaux de Solymini qui ſont dans le Palais du Marquis de Janſons. On m'a montré la tête du fameux cheval de bronze, que Virgile a fait, dit-on, par art magique, & qui a la vertu de guérir toutes les maladies des chevaux. On a fait du

corps de l'animal une cloche; mais à en juger par la tête qui eſt dans la cour du Palais Caraffe, la perte n'eſt pas grande. J'ai été charmé d'un manuſcrit des Epitres de Pline dans la Bibliothéque Valette, & de quelques notes originales manuſcrites qu'Eraſme a faites de ſa main à la marge d'une copie de ſes Adages. La Bibliothéque eſt fort bonne, & on y voit beaucoup d'excellentes peintures.

LETTRE XCIII.

JE vous ai envoyé dans ma derniere les obſervations que j'avois faites ſur les principales curioſités de Naples, dans l'ordre qu'elles ſe préſentoient à ma mémoire. Si vous me trouvez moins chaud dans les éloges que j'en fais, ſouvenez-vous que j'ai été à Rome.

Cependant j'ai viſité depuis des choſes qui méritent d'être remarquées; ce ſont les Catacombes de Naples; elles ſont à quelque diſtance de la

ville ; mais c'eſt l'ouvrage le plus ſurprenant que j'aye vû dans ce genre. Toutes les idées que je m'en étois formées, ſont fort au-deſſous de la réalité. Ce ſont des ſépultures taillées dans le roc ſolide. Leur étendue eſt ſurprenante, & l'aſpect en eſt effrayant.

Nous ſommes entrés dans une; nous n'avons fait que jetter un coup d'œil ſur une autre : pour la troiſiéme, l'entrée en eſt bouchée : ſans doute quelque accident a fait tomber deſſus une grande quantité de rochers. Celle que nous avons examinée a trois étages, & on dit que les deux autres lui reſſemblent en tout. Chaque étage commence par une ſimple gallerie longue & grande, qui, à quelque diſtance de l'entrée, ſe ſépare en pluſieurs autres à droite & à gauche. Celles-ci ſe diviſent en d'autres de la même façon ; quelques-unes de ces dernieres ſont beaucoup plus grandes que les autres ; mais en général elles ſont paralléles à la premiere. C'eſt un objet effrayant qui ſurprend : car ces longues galleries,

taillées dans le rocher hors de la portée du jour, occupent, à ce qu'on prétend, un espace de plus de dix milles d'étendue.

Il y a dans toute la longueur des galleries à droite & à gauche des niches taillées dans le roc, d'environ six pieds de longueur & d'une hauteur considérable. Il y en a communément cinq ou six rangées; on y plaçoit les corps morts de côté; & on bouchoit ensuite l'entrée de la niche avec une pierre taillée exprès, de sorte que tout étoit de niveau avec la surface du rocher. Chacune de ces niches ne tenoit qu'un corps. Il y a en différens lieux des ouvertures dans le rocher qui vont jusqu'à la surface du terrein; mais aucune à présent ne donne du jour. Nous avons vû l'embouchure d'une qui a neuf pieds de largeur; il y a long-tems qu'elle est remplie de terre. Elle servoit à laisser sortir la mauvaise odeur, quoiqu'il ne doit pas y en avoir beaucoup dans un lieu où tout est si bien bouché, & à y faire entrer l'air. Ce n'étoit pas avec

des pierres bruttes qu'on les bouchoit : elles étoient taillées exprès : les rainures existent encore en beaucoup d'endroits, & même dans quelques-unes une partie de la pierre qui bouchoit le trou. Il y a de petits creux pratiqués dans les côtés des plus grandes galleries, & des niches dans leurs murailles ; dans quelques-unes le rocher a été creusé avec beaucoup de dépense, & forme une espéce de cercueil ou tombeau pour placer le corps. Il y a une muraille devant le rocher qu'on a laissé à ces cercueils & une pierre platte pour les couvrir. Le trou est creusé jusqu'au niveau du plancher, & le mur de face a environ quatre pieds de haut. Le rocher est creusé, tantôt en alcove par dessus, & tantôt tout uniment. Ces niches paroissent destinées pour des familles particulieres. Il y en a quelques-unes à deux cercueils, l'un derriere l'autre, destinés sans doute, pour le pere & la mere, & au-dessus dans les murailles, des niches horisontales pour les enfans. On voit encore dans quel-

ques-unes des mosaïques & des inscriptions ; elles sont extrêmement dégradées.

L'odeur de ces lieux n'est pas mauvaise ; car il n'y a que des os secs ; mais le lieu est fort humide. Nous avons vû en quelques endroits les restes de quelques mauvaises peintures en détrempe sur du plâtre. Entre les lettres & les chiffres, gravés dans le roc, on trouve souvent les noms de J. C. & des Apôtres, & quelquefois la figure de la croix. Les mosaïques n'y ont pas été meilleures que les peintures ; ainsi il n'y a rien de curieux dans ce genre. Tout ce spectacle est triste & effrayant au dernier point. Une telle étendue d'habitations souterreines remplies de morts est un coup-d'œil terrible. Il paroît que ces galleries n'ont pas été faites toutes à la fois, mais qu'on les a taillées & poussées de loin en loin, à mesure qu'on en a eu besoin.

Ne soyez pas surpris, mon cher ami, que je ne vous parle plus à Naples des antiquités Romaines. Je

vous ai cité le Jupiter de figure coloſſale ; à peine y a-t-il une autre ſtatue dans la ville. Naples a été dépouillé de tous les tréſors qu'elle poſſédoit dans ce genre. Ses Gouverneurs ont pris ou acheté tout ce qui s'y trouvoit de curieux, & l'ont emporté avec eux. Quant aux édifices publics, il ne faut pas s'attendre davantage à en voir des reſtes. Non-ſeulement la ville a été pillée & détruite à pluſieurs repriſes; mais les tremblemens de terre ont auſſi contribué à ſa déſolation. Tout ce qui me reſte de curieux à vous dire de plus, ce ſont les aqueducs. C'eſt encore une ſorte d'ouvrages ſouterreins, ſemblables aux Catacombes,& qui minent preſque toute la ville. Ils amenent l'eau de la riviere ; il n'y a point de ville en Italie qui en ſoit mieux fournie ; mais ces aqueducs lui ont fait bien du tort. C'eſt par là que Beliſaire a pris la ville ; & longtems après, Alphonſe I s'eſt ſervi des mémes moyens.

LETTRE XCIV.

JE ne ferois pas pardonnable d'avoir été à Naples sans visiter le Vésuve. Il est à quatre milles au Nord-est de la Ville, & mon compagnon m'a tellement pressé d'y monter, qu'il n'y a pas eu moyen de le refuser, quoique je vous avoue que je n'étois pas fort curieux de cette expédition. Il y a au pied de la montagne sur une table de marbre, une longue inscription qui explique les éruptions de la montagne ; & au haut de la table est la figure de la montagne.

De ce monument, qui est à quatre milles de Naples, nous eumes encore quatre autres milles à monter jusqu'au sommet : tout étoit alors si tranquille, que cela nous engagea beaucoup à continuer la route. Nous en fîmes la moitié à cheval & le reste à pied.

Dès le bas nous vîmes des restes épars des éruptions. Les premieres

marques qui s'en présenterent, furent de grandes pierres légeres, semblables aux pierres ponces, & des monceaux de grands charbons ou machefers, tels qu'il en sort de nos forges. Les villageois en bâtissent les clotures de leurs vignes au pied de la montagne. Bientôt nous eumes passé toutes les plantations. Nous montâmes quelque tems le long d'une étrange sorte de matiere, les restes d'une de ces nappes ou rivieres brûlantes de métaux fondus, & des pierres que l'embouchure vomit dans les grandes éruptions. Elle avoit cinquante pieds de largeur, s'élevoit un peu au-dessus du niveau de la surface, & sembloit entrer à quelque profondeur au-dessous. La partie la plus basse paroissoit être une masse uniforme de minéraux qui avoient été autrefois fondus ensemble & fluides; toute la partie supérieure paroissoit raboteuse & inégale, à cause des grandes masses de rochers qui y étoient attachés. Quel horrible coup-d'œil qu'une riviere de feu liquide, qui roule des pierres enflammées & des

maſſes de métaux ſolides !

Plus la montée devenoit eſcarpée, plus le terrein étoit mauvais. Il eſt couvert d'un bon pied d'épaiſſeur ou même plus de cendres, de pierres ponces briſées, qui mêlées avec le ſable naturel du lieu, forment une eſpéce de chemin étrange & déſagréable. Mon compagnon ôta ſes habits, & s'armant d'un grand bâton pour ſonder le terrein devant lui, il conduiſit la marche. Il faut un bien prodigieux amour pour les choſes curieuſes pour faire aller un homme juſqu'au haut de cette horrible montagne. Nous ſuivîmes notre conducteur, plutôt par honte de le quitter, que par aucun déſir d'en faire le voyage. Vous auriez cru qu'il y avoit été déja pluſieurs fois. Le déſir de monter juſqu'en haut, ſuppléoit au défaut de connoiſſance de la route. Tantôt il grimpoit ſur des monceaux de cette matiere, jadis liquide ; & nous le ſuivions en côtoyant, juſqu'à ce que les pierres fuſſent trop groſſes pour nous permettre de paſſer par deſſus. Tantôt nous nous

traînions ſur les mains & ſur les genoux le long des rochers naturels & raboteux de la ſurface, & tantôt nous éprouvions toutes les difficultés d'Alexandre dans les déſerts de Libie, marchant dans une matiere peu adherente, où on enfonçoit à chaque pas juſqu'aux genoux, ſans avancer chemin; car nous gliſſions en reculant preſque auſſi vite que nous avancions; & ſans les maſſes raboteuſes, diſperſées çà & là qui nous retenoient, nous n'aurions pas pu monter du tout.

Enfin nous arrivâmes au haut de la premiere montagne; c'eſt une platteforme, d'où ſe faiſoient autrefois toutes les éruptions du volcan. De-là nous jettâmes les yeux en bas ſur les ruines du feu liquide que nous avions paſſées, & toutes les inégalités de leur ſurface paroiſſoient comme des eſpéces de vagues. Telle eſt la plaine d'où les éruptions avoient coutume de ſortir; mais à préſent elle eſt couverte d'une matiere qui s'y eſt jettée des parties ſupérieures, de ſorte que ſon

entonnoir eſt comblé.

Ce fut alors que nous entrâmes dans une ſcene d horreur. La montagne ne nous paroiſſoit plus auſſi tranquille qu'auparavant ; le bruit que nous avions entendu d'abord, devint plus fort & plus fréquent; & ce que nous avions pris pour du vent, ſe trouva être un mugiſſement qui ſortoit de l'intérieur. Le terrein ſonnoit le creux ſous nos pieds, & il étoit ſi chaud qu'il nous bruloit. Il étoit rempli de crevaſſes d'où ſortoit de la fumée & une odeur de ſoufre. Ce ne fut pas ſans peine ni ſans danger, à ce que je crois, que nous gagnâmes le ſommet de la ſeconde ou plus haute montagne. Il fallut, pour y arriver, marcher parmi des rochers brulés & des laves, & le long des côtés bien plus eſcarpés que les autres. Toute cette partie de la montagne, qui ſemble une montagne plus petite, placée ſur une autre plus grande, a été formée de la matiere élancée dans les premieres éruptions, & chaque autre l'a augmenté de façon, que le trou du dedans doit

s'accroître considérablement. Le sommet de cette plus haute montagne, c'est-à-dire, le plus haut du pain-de-sucre, est plat & a une certaine étendue. Nous y marchâmes parmi des scories & du machefer de différente grandeur & diversement colorés ; & nous y vimes une grande variété de minéraux à demi-brulés, dont mon compagnon ramassa des morceaux avec beaucoup de soin. Le spectacle fut terrible alors ; le mugissement augmentoit : & tandis que nous regardions vers l'embouchure, il sortit un tourbillon de fumée de couleur de poix & d'une grosseur terrible. Nos guides nous dirent qu'il alloit y avoir une éruption ; & nous nous pressâmes de partir : il n'y eut que mon compagnon qui nous pria de rester ; tel est le courage qu'inspire la curiosité, qu'il s'avança vers l'embouchure. Jusqu'ici je vous ai raconté ce que j'ai vû moi-même, pour tout le reste vous ne le sçaurez que d'après lui ; mais il est aussi sincere que hardi. Pour moi je le crus perdu. Un nuage de

fumée qui ſuivit le premier, nous le cacha entierement, comme il s'approchoit de l'ouverture. Je ſongeai au ſort de Pline, & je crus qu'il alloit en avoir un ſemblable. Le vent qui emporta la fumée d'un autre côté nous le laiſſa voir, marchant toujours en avant : pour lors nous entendîmes encore un mugiſſement ; un ſecond nuage de fumée ſurvint, & nous le perdîmes de vûe, juſqu'à ce que l'air éclairci nous le montra encore au bout de quelques minutes. Il eut l'intrépidité d'avancer ainſi juſqu'à ce qu'il pût voir dans l'intérieur du trou. Rien n'eſt ſi horrible que la deſcription qu'il en fait. Tout étoit clair quand il y regarda. Il vit à une profondeur conſidérable & une grande partie de la ſurface d'un côté. L'œil auroit pû découvrir encore plus loin ; mais une quantité de fumée noire diſpoſée en vagues, l'en empêcha. Le côté de l'entonnoir étoit verni d'une croute épaiſſe de verre diverſement coloré, formé par des rochers pétrifiés au-dedans, avec de grandes pierres ſortantes ça

& là, ou de la lave qui y étoit attachée. Comme il étoit là, un bruit plus fort & plus terrible que le premier se fit entendre La montagne plioit sous ses pieds comme dans un tremblement de terre : & aussitôt ce gros volume de fumée, qu'il avoit vû dans la profondeur du trou, s'élança en l'air & un peu de flamme après lui. Nous étions alors plus inquiets de lui que jamais ; au bout de deux minutes tout s'éclarcit, & nous le vîmes toujours au même endroit. Il eut le courage de regarder sortir la flamme ; il la vit s'affoiblir, & comme il continuoit ses observations, il distingua dans le trou bien plus avant qu'il n'avoit fait d'abord. Les côtés de la partie plus basse étoient plus raboteux qu'à la partie supérieure. Par degrés tout redevint calme ; & il vit la fumée se rassembler au fond en nuage. Ce nuage monta peu à peu, & alloit gagner le haut de l'ouverture, lorsqu'un bruit souterrein se fit entendre plus fort qu'auparavant & plus terrible que le tonnerre. En un instant il se fit une explosion : tout

n'étoit que fumée & obſcurité, excepté que l'air étoit rempli de quantité de maſſes de matiere rouge; nous deſcendîmes tous le plus vîte qu'il nous fut poſſible, & je vous avoue que ce fut à ma grande ſurpriſe, & en même tems avec beaucoup de ſatisfaction, que j'apperçus mon compagnon qui nous ſuivoit.

Nous avions eu en revenant de notre expédition une obſcurité parfaite. Mais l'air s'éclaircit par degrés, & l'exploſion ne fit aucun dommage; car toute la matiere qui avoit été lancée en l'air étoit retombée directement dans le trou. Nous trouvâmes la ſeconde deſcente très-facile; & quand nous fûmes au bas, nos guides, qui nous avoient avertis de redeſcendre dès-long-tems avant l'exploſion, prétendirent n'avoir point eu peur du tout. Semblables aux maîtres d'un vaiſſeau, qui quand ils ſont à terre, appellent la tempête un vent frais. Nous fumes ſurpris d'en-bas, de voir que tout étoit redevenu tranquille; mais on nous dit que c'étoit un état or-

dinaire de l'éruption, & qu'elle n'avoit paru terrible qu'à nous qui en étions proches. On nous assûra que ce que nous avions vû étoit la situation toute naturelle du Volcan; qu'immédiatement après chaque mugissement au-dedans, il sortoit du trou un tourbillon de fumée, & de tems à autre un peu de flammes & des cendres légeres, comme nous l'avions vû. Que le langage du danger est différent de celui de la sécurité! Si cela nous parut si terrible, à nous, quelle frayeur ne doit pas causer une des grandes éruptions, quand on est quelquefois des semaines entieres sans appercevoir le soleil ni le ciel! Quand les tremblemens de terre, les mugissemens sous sa surface menacent d'un malheur qui arrivera surement un jour, je veux dire, d'engloutir tout le pays; quand des rivieres de metaux fondus coulent le long des côtés, brulent & entraînent tout ce qu'elles rencontrent, renversent des bâtimens entiers; & lorsqu'en même tems chaque explosion élance dans l'air des

rochers d'une groſſeur immenſe, & que tout le voiſinage eſt couvert de cendres & de machefer. Tel eſt l'inconvénient auquel la nature a aſſujéti un pays qui ſans cela ſeroit le plus agréable du monde. Tout ce lieu eſt ſitué ſans doute ſur une mine de matiere ſulphureuſe, dans laquelle le feu eſt perpétuellement allumé, & dont la ſuite tôt ou tard ſera d'engloutir à la fois toute la montagne.

La veine de ſouphre y eſt immenſe. Il n'y a point de doute qu'elle s'étend juſqu'à Bayes vers l'Oueſt, où elle forme les fameux bains de Tortoli, qu'on appelle les bains de Neron; & où l'eau de la mer en différens lieux près de la côte eſt aſſez chaude pour cuire un œuf dans l'eſpace de deux minutes. On a tout lieu de croire que de l'autre côté elle communique avec le Mont Ætna & les montagnes Æoliennes, & que la veine y communique par-deſſous le fond de la mer. La Solfatara en eſt auſſi vraiſemblablement une autre partie, & paroît avoir été dans les tems reculés un Volcan comme le Véſuve;

qui s'eſt enfoncé tout à coup, & a bouché l'ouverture par où le feu ſortoit. Le grand baſſin qui eſt au ſommet de la montagne ſemble en prouver autant : il eſt crevaſſé, extrêmement chaud, & rempli de ſouphre préciſément comme la premiere plaine du Véſuve. Toute la veine ſemble être un feu à une grande profondeur ſous terre, & bruler par l'une ou l'autre de ces ouvertures : car l'une eſt toujours tranquille, quand l'autre jette des flammes.

La Solfatara abonde en mines, dont on tire actuellement une grande quantité d'alun & de ſouphre. Il y a dans une partie de ſa ſurface beaucoup de bitume brulant & bouillonnant, qui s'éleve d'autant plus haut que la Baye eſt plus agitée, & qui conſéquemment communique évidemment avec lui. On aſſure que ce lit de matiere fluide change de place ; mais je ne conçois pas trop bien comment ce'a peut être. On n'y a jamais pû découvrir le fond. Le pauvre W .... a payé cher ſa folle hardieſſe, pour avoir voulu monter deſſus

deſſus ; il y a été englouti avec ſon cheval ; & on n'en a plus entendu parler depuis.

LETTRE XCV.

LEs environs de Naples forment le pays le plus agréable du monde; mais ils ont étrangement ſouffert: j'ai viſité ce qu'on appelle la grotte de la Sybille de Cumes, & les ruines de l'ancienne ville de ce nom. On y voit par-tout des reſtes de ſon ancienne grandeur. Vous ſçavez très-bien que toute la campagne aux environs de Bayes étoit autrefois couverte de Palais & de Temples; mais les tremblemens de terre ont tout renverſé. La montagne du Pauſilippe offre mille beaux payſages ; on y voit la mer, & toute la campagne qui eſt ſemblable à un jardin. A chaque pas on rencontre des vignobles & des plantations. Au bas de la montagne eſt une petite Egliſe fort élégante, que Sannazar a fait conſtruire. Quelle gloire ! un Poëte bâtir une

Eglise ! Quand verra-t-on arriver un pareil exemple ! Son monument y est fort beau ; mais on en a changé le nom, & on l'appelle comme il se nommoit lui-même, Actius Sincerus. L'Apollon & la Minerve en marbre blanc, qui décoroient son tombeau, sont à present métamorphosés en David & Judith ; si ces anciennes statues pouvoient parler, ne diroient-elles pas : *Quelque nom que l'on me donne, je suis toujours le même.*

Sur le côté de la montagne est le fameux tombeau de Virgile, sur le bord d'un précipice. L'emplacement est un quarré d'environ quinze pieds ; & il y a quelques niches dans la muraille qui sont vuides actuellement. Tout ce qui rappelle l'idée du Poëte, est une touffe de lauriers sur le haut, qu'on prétend y être crus d'eux-mêmes. La grotte de Pausilippe est un ouvrage bien surprenant. C'est un caveau fait en arcade, taillé dans le corps de la montagne & assez large pour y passer deux charriots de front. On pré-

tend qu'il a un demi-mille de longueur, mais c'eſt trop en dire. Il eſt plus large au fond, afin que le jour y entre; & il a deux ouvertures obliques dans les côtés de la montagne, qui ne ſont d'aucune utilité. C'eſt un paſſage bien étrange & peu avantageux. L'intérieur de la montagne eſt auſſi vilain, que le dehors en eſt agréable. Strabon en fait mention, ainſi que Seneque, ſous le nom de *Crypta Neapolitana*.

Le lac Lucrin, ſi renommé pour ſes huîtres, n'a plus guère de cette étendue qu'on lui attribuoit autrefois. Un tremblement de terre l'a réduit depuis deux cens ans dans les bornes étroites qu'il a actuellement. Le *Monte nuovo* fut élevé vers le même tems du niveau où il étoit alors à la hauteur qu'on lui voit aujourd'hui. C'eſt une montagne aride & nuë, compoſée de ſable & de pierres brulées, & qui eſt évidemment creuſe en dedans. La grotte de la Sybille eſt un grand ouvrage ſouterrein. Il y a eu un paſſage de trois milles de longueur, depuis l'entrée près de Cu-

mes jusqu'à l'ouverture près du lac Averne. A présent elle est bouchée en partie ; un tremblement de terre l'a remplie de pierres & de vase. Elle n'est ouverte que l'espace d'un quart de mille par un bout, & beaucoup moins par l'autre. La descente est fort raboteuse à l'ouverture du côté de Cumes, & celle d'auprès de l'Averne est si basse & si étroite, qu'il faut ramper pour y entrer.

Il y a une tradition bien singuliere, par rapport à cette grotte. Les rochers d'autour de Pouzole & de Cumes sont tous garnis de grandes grottes semblables. C'est sans doute la nature qui les a pratiquées toutes, quoique l'art peut en avoir achevé quelques-unes, dans les tems où les habitans jugerent à propos de s'en servir comme de retraite contre la force supérieure de leurs ennemis : & on a depuis fabriqué sur ce sujet mille histoires fabuleuses.

Soit que l'imagination ou la fable ait donné lieu à toutes les histoires qu'on en débite, il est certain que rien ne paroît confirmer les con-

tes ridicules que nous en avons entendu faire. L'Averne n'eſt plus fatal aux animaux. Le poiſſon y abonde; & les hirondelles attrapent des mouches ſur ſa ſurface auſſi paiſiblement que ſur aucuns de nos étangs. Le bain de la Sybille eſt une petite chambre fort avancée dans la caverne, ornée d'un plancher en moſaïque : on y voit des reſtes de dorure & autres ornemens de l'ancien tems des Romains : à quelque diſtance delà eſt une autre cellule que l'on appelle le logis de la Sybille. Quiconque voudra douter que ç'ait jamais été l'habitation de la Sybille, peut le faire, s'il lui plaît; pour moi je ſuis convaincu que c'eſt la grotte dont il eſt fait mention dans l'Æneïde; & j'ai été très-charmé de voir qu'elle s'accorde à préſent en beaucoup de choſes avec la deſcription que le Poëte en a faite.

Les anciens connoiſſoient très-bien les qualités pernicieuſes de la grotte du chien. Pline en parle. Il y a quelque choſe de ſingulier dans la vapeur empoiſonnée de cette grotte,

d'autant plus que la plûpart des cavernes du voisinage sont abondantes en sources très-salutaires. Nous y avons fait l'expérience ordinaire sur un chien, & l'animal fut étourdi sur le champ. Je ne sçais pas s'il seroit mort au cas qu'on l'eût laissé plus longtems. Nous eumes trop d'humanité pour pousser l'épreuve plus loin. On nous dit que Charles VIII, étant Viceroi de Naples, en fit l'expérience sur un âne, & que l'animal en fut suffoqué. Un autre Viceroi, Pierre de Tolede, sacrifia aussi deux sujets humains pour contenter la même curiosité. Il auroit mérité pour punition d'y périr lui-même.

Mon compagnon étoit fort attentif à observer la maniere dont cette opération se faisoit; il en découvrit bientôt la cause. La grotte est une caverne de huit pieds de diametre, pratiquée dans le côté du rocher; sa hauteur a tout au plus six pieds. Le plancher en est plat & uni; & il en sort une vapeur épaisse qui s'éleve de la hauteur d'environ onze pouces. On la voit distinctement s'é-

lever par ondes comme une fumée de couleur bleuâtre, dont les côtés de la grotte sont teints. Hors de la portée de cette vapeur tout est sain; mais si quelque animal y plonge la tête, & qu'il y reste assez de tems pour être obligé d'y respirer, il en est suffoqué. Nous y mîmes un petit chien vigoureux: à l'instant qu'on l'y eut mis, il éternua violemment; bientôt après il écuma de la gueule & tira la langue; en une minute de plus nous apperçûmes qu'il respiroit difficilement, & rouloit des yeux hagards: ensuite il chancela, tomba en convulsion, & enfin resta comme mort. Tout le tems de cette expérience ne fut pas de plus d'un quart-d'heure, & l'animal paroissoit entierement mort. On le tira de-là, & à peine eut-il été quelques minutes sur l'herbe, qu'il se trouva tout-à-fait rétabli. Quelquefois on les jette dans le lac qui est auprès; & la froideur de l'eau les fait revenir. Dans d'autres tems, lorsque l'animal a été plus long-tems dans la grotte, on lui met le corps dans l'eau & la tête sur le

bord ; & il ne manque jamais de reprendre ses forces. Un flambeau allumé s'éteint sur le champ, quand on le plonge dans la vapeur, comme si on l'eût trempé dans l'eau. Un poulet y mourut en un moment, & une vipere que nous avions trouvée près de-là, n'y vécut que vingt-quatre minutes, & ni l'un ni l'autre ne revint. Mon ami trouva un minéral venimeux, du cobalt avec de la *Rusina* dans le rocher, & c'est à cela qu'il attribue cette vapeur. Il est singulier que des gens assurent qu'une liqueur distillée de la terre & de la pierre autour de cet endroit, seroit un fort bon reméde. Le cobalt fourniroit des principes moins bons.

La grotte qui fait suer, n'est qu'à une petite distance de celle-ci. On n'y respire que le souphre ; l'air du dedans en a l'odeur, & tout le lieu est extrêmement chaud. On y va suer par ordre des Médecins.

Cumes n'a plus rien qui se ressente de ce qu'elle étoit autrefois ; il paroît pourtant par les ouvrages des anciens Auteurs, que ç'a été une

des plus anciennes Villes d'Italie. On entre dans le territoire de Cumes par l'*Arco felice*, qui eſt une vieille arcade, le plus conſidérable des reſtes de tout ce qui y étoit autrefois : elle eſt de brique & fort bien conſervée. Les briques ſont groſſes, & le ciment en eſt fort & tient encore très-bien. Mais il ne faut pas ſe figurer que la bonté des matériaux ſoit la ſeule cauſe de ſa conſervation : elle ſe trouve entre deux montagnes qui la tiennent à l'abri des mauvais tems. On voit auprès de cet arche des reſtes de ce qu'on appelloit le Temple des Géants. La ſtatue coloſſale de Jupiter en a été tirée. Il y a à l'extrémité ſupérieure une grande niche, & une plus petite de chaque côté. Le toit eſt voûté & diviſé en compartimens quarrés. Au-delà on voit un autre ancien édifice dont le toit eſt pareillement voûté. La diſpoſition des niches dans la muraille fait voir que c'étoit autrefois un lieu deſtiné à enterrer les morts.

Voilà à peu-près tout ce qu'on

voit de l'ancienne Cumes, du moins au-dessus de la surface : mais partout où on fouille la terre, on trouve des fragmens de colonnes & de corniches. On y a trouvé aussi quelques statues ; mais on les a achetées aussitôt & fait enlever.

A quelque distance de ce lieu on voit les ruines de l'ancien Linternum, le lieu de la retraite du grand Scipion l'Africain. On l'appelle maintenant *Terra di Patria*, à cause d'une Ville qui fut élevée dans l'endroit où il a été enterré.

La Ville de Bayes, que tous les Poëtes ont célébrée, n'a plus rien qui annonce son ancienne splendeur. Le peu de ruines qui restent de sa magnificence & de ses bâtimens superbes, est presque entierement enseveli sous les eaux. Mais quoiqu'ils n'existent plus, son heureuse situation demeure encore : c'est assurément le plus bel emplacement du monde. Près de la côte de Bayes, qui fait encore un très-beau port, on voit les Temples de Venus, de Diane & de Mercure ;

mais on n'a pas les plus grandes preuves qu'ils aient appartenus à ces divinités; si ce n'est que dans les recoins obscurs de celui de Venus, il y a quelques bas-reliefs, qui n'auroient pas été déplacés dans un Temple bâti en son honneur. Pas bien loin de-là on voit un petit monument qu'on appelle le tombeau d'Agrippine. On apprend dans Tacite que ses domestiques lui éleverent un petit sépulchre dans cette partie du pays; mais on n'a point de preuve que ce soit celui-là. C'est sur de pareils fondemens qu'on a donné des noms à beaucoup de fragmens de bâtimens antiques. On trouve dans quelqu'ancien Auteur, un passage qui semble indiquer un fait; y a-t-il quelqu'un qui soit en état de le contredire? On fait voir aussi dans le même endroit les restes des Maisons de campagne de César, de Pompée & de Marius; mais il faut en croire la tradition, qui n'est pas mieux fondée que les précédentes.

Cependant je ne dois pas fermer

ma Lettre sans faire mention d'une autre espece de ruines : c'est la *Piscine merveilleuse*, si fameuse dans l'Histoire, & qui méritoit tant de l'être. On y descend par quarante marches ; & le toit en est soutenu par des colonnes, qui, aussi-bien que le toit, sont enduites d'une sorte de plâtre plus dur que la pierre elle même. C'est un lieu surprenant, & qui mérite bien le nom qu'on lui a donné. Probablement c'étoit autrefois un réservoir d'eau. Les cent petites chambres, *cento camellere*, sont encore un édifice du même genre. Il n'est pas facile de deviner à quelle intention un réservoir d'eau peut avoir été ainsi divisé ; mais on ne voit pas non plus à quel autre usage il peut avoir été destiné. On dit que c'étoit pour une prison ; mais je ne trouve ni fondement ni vraisemblance dans cette conjecture.

L'entrée en est soutenue aussi par des colonnes ; mais elle est si basse à sa partie la plus éloignée, qu'un homme ne peut y marcher sans se

baisser. La disposition des cellules, & les passages des unes dans les autres sont fort surprenants. Quand nous eûmes quitté ces édifices, nous entrâmes dans les Champs Elysiens, c'est ainsi qu'on les appelle ; cependant nous n'y trouvâmes rien qui répondît à un nom si célebre.

Il y a encore à Pouzole quelques fragmens de l'ancien Mole. Quelques arches subsistent encore, on les appelle les ruines du pont de Caligula. Nous vîmes aussi les ruines d'un amphithéâtre, & ce qu'on appelle les deux Cirques : mais j'ai quelque doute à leur égard. Il y a dans la place du Marché un morceau de marbre quarré, sur lequel sont des bas-reliefs, qui contiennent quatorze figures, qu'on suppose désigner les quatorze Villes d'Asie, que Tibere rétablit après qu'elles eurent été détruites par un tremblement de terre : mais le travail ne m'en paroît pas assez bon pour être du tems de Tibere.

Tandis que nous étions à examiner ces figures, & quelques belles

colonnes Corinthiennes qui exiſtent encore dans ce qu'on appelle un Temple de Jupiter, mon compagnon étoit occupé à faire des recherches d'un autre genre. Il avoit envie de ſçavoir où l'on peut trouver cette eſpece de ſable, de ciment, ou comme on voudra le nommer, dont les Auteurs ont parlé ſous le nom de Pouſſiere de Pouzole, *Pulvis Puteolanus.* Nous en trouvâmes avec quelque peine, qui roule le long d'un promontoire eſcarpé dans la mer, & qui s'y raſſemble en maſſes dures vers le fond. C'eſt une pouſſiere griſe qui reſſemble à du ſable, excepté qu'elle n'eſt pas ſi rude entre les doigts. Ce qu'elle a de particulier, c'eſt que quand elle eſt humectée elle n'eſt plus détachée & ſéparée comme les autres ſables, mais qu'elle forme une maſſe qui reſſemble beaucoup au plâtre de Paris. Nous l'eſſayâmes avec de l'eau de mer & avec de l'eau douce; & nous trouvâmes le même effet avec l'une & avec l'autre, mais beaucoup mieux

avec l'eau ſalée. Une des premieres découvertes que fit mon compagnon, en en rompant un morceau, c'eſt que les incruſtations dures que nous avions tant admirées ſur le toit & ſur les colonnes de la Piſcine merveilleuſe de Bayes, ſont faites de cette matiere, circonſtance très-naturelle, que perſonne n'avoit remarquée avant lui. Pouzole, l'ancien *Puteoli*, eſt aſſez voiſine de Bayes ; les Anciens connoiſſoient très-bien la propriété qu'a cette pouſſiere de former une eſpece de plâtre ou ciment qui durciſſoit dans l'eau. En effet ils en ont beaucoup fait mention. Pline dit que la poudre des montagnes de Pouzole, qui tombe dans la mer, ſe durcit & forme une eſpece de rocher, que les vagues ne peuvent plus déſunir par la ſuite, & qui acquiert de jour en jour plus de tenacité. Séneque aſſure auſſi que la pouſſiere de Pouzole ſe change en pierre, dès qu'elle touche l'eau. Dire que la pouſſiere qui tombe des côtés de la montagne dans la mer, ſe ramaſſe ſous

l'eau, pour former une pierre, il me semble que c'est porter trop loin la supposition ; car cette poudre qu'on jette dans l'eau demeure poudre au fond. On voit assez ce qui a donné lieu à cette opinion : les côtés de la montagne ont été de tous tems couverts de cette poussiere, sur-tout vers le bas ; les fortes marées & les tempêtes doivent avoir élevé les vagues assez haut pour leur faire délayer une partie de cette poudre, qui étoit à sec auparavant, & qui devoit le redevenir après. Ces portions de poudre, ainsi humectées par hasard, ont dû indubitablement se durcir en une espece de masses pierreuses, & elles le sont en effet actuellement. Le bas du promontoire où nous ramassâmes celle-ci, en étoit couvert : mais la partie de poudre qui est tombée dans la mer est restée au fond sous la même forme.

Dans ce cas, l'effet répond assez à celui du plâtre ordinaire, & la cause me paroît, à peu de chose près, la même. De tout tems les

Auteurs ont fait mention d'une ſubſtance appellée *Gypſum Tymphaicum*, & *Calx nativa*. Le premier nom eſt celui que lui donne Theophraſte : l'autre lui a été donné par les Auteurs de notre propre pays & d'ailleurs. C'eſt une ſorte de terre que l'on trouve en Angleterre & dans beaucoup d'autres endroits ; & qui a quelques-unes des propriétés du plâtre, ſans avoir beſoin de paſſer d'abord par le feu. Cette terre eſt un des principaux ingrédiens qui entrent dans la compoſition de la pouſſiere de Pouzole ; & c'eſt elle qui lui donne ſa propriété. Les conſtructeurs de la Piſcine merveilleuſe, s'en ſont ſervi, avec raiſon, pour enduire ce bâtiment. Les Architectes Italiens l'employent encore actuellement dans leur ciment, ſur-tout pour les ouvrages qui doivent reſter ſous les eaux.

LETTRE XCVI.

PORtici, qui eſt l'Herculanum des Anciens, eſt ſituée au pied du mont Véſuve. Vous pouvez bien croire que je n'ai pas manqué de l'aller viſiter : mais entreprendrois-je le recit des antiquités qu'on y a découvertes, en creuſant, puiſque vous en avez déja vû tant de détails, & que vous en aurez avant peu un autre encore plus entier & plus circonſtancié de la part du Monarque qui les poſſéde ? Les Auteurs nous diſent que la Ville fut détruite anciennement par un tremblement de terre ; il me ſemble plutôt qu'elle a été enſevelie ſous les cendres & la lave que le Véſuve a jettées dans quelques grandes éruptions. Il paroît que les habitans ſoupçonnerent qu'elle alloit être détruite ; car aucun d'eux ne fut enſeveli dans ſes ruines, & ils n'y ont rien laiſſé, autant qu'on le peut voir, que ce qu'ils ne pouvoient pas commodément emporter.

Les ſtatues qu'on y a trouvées juſqu'à préſent, ſont bonnes, la plûpart; on a déja parlé beaucoup des peintures. Si vous voulez que je vous diſe ce que j'en penſe, elles ſont en général aſſez peu de choſe. Les raretés qui m'ont plu davantage, ſont quantité de petits uſtenciles qu'on a trouvés dans les maiſons. Il y en a une variété infinie; & entre autres beaucoup que je n'avois jamais vus, pas même en figure.

En voilà ſuffiſamment pour *Herculanum* ; je vous ai déja marqué tout ce que j'ai obſervé dans les environs de Naples ; cette lettre eſt deſtinée à vous parler de ma derniere expédition dans l'Iſle de Caprée. C'eſt un ſéjour bien agréable ; & je ne ſuis pas ſurpris qu'Auguſte s'y ſoit retiré, ou que Tibere allât s'y divertir. La nature l'a faite exprès pour cela. L'Iſle eſt ſituée à environ trois milles du continent, & à l'entrée du Golfe de Naples : elle a près de quatre milles de longueur, & tout au plus deux milles dans la plus grande largeur. Son extrémité occidentale

eſt un haut rocher, qui continue l'eſpace de deux milles, & ſur lequel eſt bâtie la plus haute tour qu'il y ait dans l'Iſle. Sa partie orientale devient d'une hauteur très-conſidérable ; mais il y a, entre ces deux extrémités de l'Iſle, un eſpace de terrein qui la traverſe ; c'eſt une plaine agréable & l'endroit le plus délicieux que j'aie jamais vu. C'eſt dans cette plaine charmante qu'eſt bâtie la Ville de Caprée, avec le Palais de l'Evêque & quelques Couvens.

A peu-près au milieu de ce terrein fertile & charmant, s'éleve une petite montagne, autrefois couverte de bâtimens; car on la voit encore toute parſemée des ruines de très-nobles édifices. C'étoit là le théâtre des débauches de Tibere : mais toute l'Iſle n'offroit qu'un jardin garni de plantations, & diviſé de la maniere la plus ſuperbe & la plus élégante, & en même tems la plus ſinguliere. On avoit pratiqué & creuſé dans les rochers des grottes artificielles, des galeries & des appartemens ſou-

terreins, appropriés exprès pour ſervir à ſes débauches ſcandaleuſes. Il ne faut pas attribuer au tems la ruine de tous ces édifices. La vertu Romaine avoit horreur de ces pratiques infâmes, lors même qu'elle étoit obligée de les ſouffrir : & à la mort de cet Empereur diſſolu, elle en effaça juſqu'à la mémoire, par tous les moyens qu'elle put imaginer ; & entre autres en renverſant & détruiſant tous les lieux où s'étoient paſſées toutes ſes infamies. Ainſi Caprée, dont on avoit fait en peu d'années l'endroit du monde le plus délicieux, fut remis enſuite dans ſon premier état.

LETTRE XCVII.

UN accident m'a ramené à Rome, mon cher ami. J'ai tout lieu de me féliciter de cette occurrence ; car cette Ville eſt un lieu qu'on ne ſçauroit trop examiner, ni trop ſouvent. Pour vous dire quelque choſe de plus de ce que j'ai

vu dans la Ville, il faudroit vous en parler beaucoup. Je vous en ai donné le détail, & je ne m'aviserai pas d'entrer dans des dissertations sur les particularités : vous aurez aujourd'hui le récit de certaines choses qui m'ont amusé dans quelques excursions courtes que j'ai faites.

J'ai été extrêmement satisfait des orgues hydrauliques de Frescati. L'idée en est très-familiere, & par conséquent fort ancienne. Archimede en donne le mérite de l'invention aux Egyptiens ; mais je ne l'avois jamais vu exécutée auparavant.

Cet endroit est très-propre pour cela ; car il y a de l'eau en abondance, dont le niveau est beaucoup plus haut que la Ville ; par conséquent on peut en faire mille jolies choses. Ces Orgues sont du nombre. L'eau y fait l'office des soufflets & même de l'Organiste. Il y en a aussi de semblables au Belvédere du Prince Pamphile : Apollon & les Muses y jouent de leurs instru-

mens, en concert, avec une orgue; le tout exécuté par le moyen de l'eau. Un Polipheme qui eſt une grande ſtatue de marbre y joue de la flute, par le même moyen, & un Centaure du cor.

Tivoli eſt pareillement fameux pour les piéces d'eau. On voit encore dans la Maiſon de campagne d'Eſt, appartenante au Duc de Modene, une Orgue hydraulique. La variété des caſcades y eſt ſurprenante : & au bout d'une longue allée, qui en eſt garnie, on voit la repréſentation d'un Temple antique. Il eſt tout de marbre & doit avoir couté des ſommes conſidérables. Il y a une bonne ſtatue d'un Athlete qui combat avec l'ancien Ceſte. Il y a un bonnet à la Phrigienne, & les courroyes du Ceſte montent juſqu'à ſes coudes.

Le *Teverone* (l'*Anio* des anciens) ſe jette dans un précipice à Tivoli, & forme une caſcade très-belle, quoiqu'un peu moins bruyante que celle de Terni; la nappe d'eau en eſt bien plus large & la chute moins

élevée. Les restes des Sybilles, ou du-moins de ce que la superstition nomme ainsi, attirent du monde dans beaucoup d'endroits. Sur une éminence vis-à-vis la cascade, on voit le Temple de la Sybille de *Tibur*. Tivoli est l'ancien *Tibur*, le nom de Gallius est gravé sur l'architrave: c'est lui sans doute qui l'a rétabli après son ancienne destruction. Ce qui en reste à présent montre que ce devoit être autrefois un édifice bien noble. Les colonnes du portique sont très-élégantes, flutées & d'ordre Corinthien; leurs chapiteaux ont quelque chose de singulier. La frise est enrichie d'un feston de têtes de bœuf, avec des roses au-dessus. Il y a deux statues de granite dans une place à découvert; elles sont Egyptiennes, & probablement elles représentent Isis; mais elles n'ont aucun rapport avec les piédestaux sur lesquels elles sont actuellement. Nous montâmes un peu plus haut pour voir ce qu'on appelloit autrefois les Maisons de campagne de Mécenes, d'Horace & de Quintilius

ſius Varus. On les voit toutes de cet endroit, ou du moins ce qui exiſte encore de leurs ruines. La *Villa Adriana* eſt ſur le chemin de-là à Tivoli ; elle doit avoir été d'une grande étendue. Nous viſitâmes les reſtes d'un Temple de briques, fort dégradé. On y voit quelques voûtes d'ancien ouvrage réticulaire.

Le Lac de Caſtel Gandolphe, étoit le fameux lac Albain des anciens ; nous allâmes voir en quel état il eſt à préſent. Nous vîmes de-là le mont *Algidus*, célébre, parce que c'eſt de-là qu'Annibal découvrit la Ville de Rome. Le lac, quoique plus petit qu'autrefois, eſt encore grand ; ſa circonférence a près de deux milles ; & il eſt placé dans le milieu d'une chaîne de montagnes. C'eſt un vaſte baſſin, dont les eaux abondantes n'ont pas d'autre iſſue que par un paſſage artificiel, taillé dans le rocher vif. C'étoit un ouvrage que les anciens Romains exécuterent pour obéir à un oracle, qui avoit annoncé un gonflement extraordinaire de ce lac, &

qui avoit ordonné cette façon de le vuider, comme le préſage de la conquête des Veyentins. Ce paſſage doit avoir coûté un travail & des dépenſes bien conſidérables. Il a deux toiſes de hauteur & tant de longueur, que quand on regarde à travers, le ſommet de l'arcade & l'eau ſemblent ſe rencontrer pour terminer la vûe. Il y a actuellement un courant d'eau habituel : & on a fait des écluſes pour le rendre plus ou moins fort, ſelon l'état du lac. Nous vîmes du côté de Genſano, la plaine devenue célébre par le combat des Horaces & des Curiaces. On trouve auſſi des reſtes de cinq pyramides, qui avoient une baſe commune, à quelque diſtance de-là : c'étoit un monument élevé en l'honneur des cinq perſonnages, qui furent tués dans ce combat fatal. Leurs véritables tombeaux, ſuivant Tite-Live, furent placés préciſément à l'endroit où chaque héros mourut. Nous vîmes auſſi à Genſano le *bois* & *le miroir* de Diane. Le lac eſt quarré, & de près d'un mille de circonférence.

On appelle cet endroit *Nemio* à caufe de l'ancienne tradition, & le lac Lac de Nemi, & Miroir de Diane.

Le lac de Bolfara eft fort grand; on prétend qu'il a trente milles de tour. La Ville de Bolfena eft fituée à un des angles. J'y ai beaucoup admiré un tombeau antique, qui eft dans l'Eglife, foutenu fur deux morceaux de colonnes. Les figures qu'on y voit font très-nombreufes, & pour une telle circonftance, elles font fingulieres; car quelques-unes font prefque indécentes, & toute leur fuite a l'air d'une Bacchanale. On y remarque entr'autres un Satyre avec les mains liées derriere le dos, & lutant de la tête avec une chevre, & un Sylene yvre, qui eft fort bon. Il y a auffi quelques-uns des anciens inftrumens des Romains, bien exécutés. J'ai beaucoup étudié ce bas-relief; & je fuis convaincu, que, fi on faifoit plus d'attention à ceux qui reftent encore dans les autres lieux des environs, nous en tirerions plus de lumieres que nous n'avons maintenant

ſur les inſtrumens qui ſervoient dans les ſacrifices & les fêtes. J'ai appris par pluſieurs de ceux que tiennent quelques-unes de ces figures, à en connoître certains qu'on a trouvés à Herculaneum & dont je n'aurois jamais connu l'uſage, ſi je n'avois vû ici des figures qui s'en ſervent.

LETTRE XCVIII.

ENfin je ſuis ſur le point de continuer mes voyages. Je vous écris de Sienne, Ville qui eſt devenue fameuſe pour l'Angleterre, à cauſe qu'elle a donné le nom à un des plus beaux marbres d'Italie, le jaune rayé de pourpre. Il eſt fort ſingulier que je n'aie pas pu trouver ſur les lieux un ſeul morceau de ce marbre, qu'on nomme chez nous marbre de Sienne, & qu'il n'y en ait pas une ſeule carriere dans le voiſinage. Sienne eſt une Ville fort agréable, ſituée dans le Duché de Toſcane. Elle a pour blazon la Louve qui allaite les deux freres gemeaux : je

n'ai pas besoin de vous dire après cela qu'elle étoit une des colonies Romaines. Autrefois c'étoit une Ville libre & chef d'une République ; Charles V abolit ses privileges, & la vendit aux Florentins. La Ville est assez propre ; mais il n'est pas facile d'y marcher, parce que les rues en sont presque toute inégales & raboteuses. Elle a de bons murs flanqués de tours, & une Citadelle.

La Cathédrale est un beau bâtiment gothique ; on n'y voit que marbre en-dehors & en-dedans. Le pavé est de marbre blanc, incrusté d'une matiere noire qui représente des sujets tirés de l'Histoire sainte. On trouve entr'autres, dans la partie qui est proche du chœur, le sacrifice d'Abraham & le passage de la mer rouge. Le toit est peint en azur, parsemé d'étoiles d'or. Les ornemens en sont tous gothiques, mais très-délicats ; & le travail du tout est recherché & le plus parfait qu'il soit possible. Les colonnes sont faites de blocs de marbre noir & blanc, & sont placées alternativement ; ce

qui fait un effet aussi bizarre & aussi ridicule, que le pavé est élégant. Les figures sont gravées sur le marbre blanc & remplies d'une composition noire qu'on y a appliquée, & qui a maintenant toute l'apparence du marbre & presque la même dureté. Meccarino a été chargé des desseins; & la plûpart ont été très-délicatement exécutés.

Alexandre VII a fait bâtir la Chapelle Chigi, qui est très-belle & d'un fort bon goût. On y voit deux statues de Bernini, une Magdeleine & un S. Jerôme, qui sont bien finies. L'histoire du Pape Pie II, Enéas Silvius, est peinte sur la muraille de ce qu'on appelle l'ancienne Bibliothéque; mais on ne trouve dans cet endroit aucuns livres. Les desseins sont de Raphael & peints par Puiturriccio; il y a au milieu de la sale un groupe de marbre représentant les trois Graces; c'est un véritable antique & très-beau. On voit dans la grande place de Sienne un ouvrage très-singulier: c'est un grand vaisseau creusé en forme

de coquille, & qui peut ſe remplir d'eau au beſoin. Les bâtimens ſont élégans & regnent tout autour de la place. Sienne eſt le ſéjour des ſciences ; tout le monde y accourt de toute part pour y faire des études ; & on n'y néglige pas l'étude de la langue Italienne. Je n'ai point trouvé d'endroit dans toute l'Italie où on parle auſſi-bien qu'à Sienne.

LETTRE XCIX.

LIvourne eſt une Ville gaye & gracieuſe, quoiqu'aſſez petite. Elle a quelque choſe qui rappelle d'abord l'idée de Gênes ; mais à la bien conſidérer de plus près, elle n'en a aucune reſſemblance : elle a été connue de tout tems pour un port de mer. Les galeres Liburniennes des Romains, qui étoient les vaiſſeaux les plus légers de toute leur flotte, ſe conſtruiſoient ici : elle eſt ſituée ſur la mer de Toſcane, & ſon fanal eſt bas. Les rues ſont droites, grandes, & la principale place très-belle. Livourne a été bien ag-

grandie à tous égards dans les derniers siécles. Ferdinand I, qui la reçut des Génois, en échange de Sarzane, est le premier qui l'ait mise sur le pied important où elle est actuellement; mais le canal qu'on a pratiqué à Pise, & le comblement des fondrieres avec les vases tirées du port, sont ce qui a mis fin en grande partie au peu de salubrité de l'air, en desséchant les marais dont elle étoit environnée, à cause de la situation basse de son terrein. Mais si on en a desséché les marais, en revenche, on y manque d'eau : on est obligé d'en faire venir une grande quantité de quatorze milles de distance de Pise.

On voit sur le quai une statue de Ferdinand I, en marbre, avec quatre esclaves enchaînés au piédestal. Les figures sont deux fois plus grandes que nature, & fort nobles. C'est Palena qui a travaillé la statue du Duc, & les esclaves ont été jettés en cuivre. De ces esclaves il y en a trois jeunes, dont un est negre : tous les trois sont de la main de Pie-

tro Tacca; le quatriéme qui eſt vieux, eſt un ouvrage de Jean de Boulogne, & vaut ſeul tout le reſte du groupe. La principale figure n'eſt pas un chef-d'œuvre; mais le tout a l'air grand.

On voit dans la mer, à quelque diſtance du nouveau port, une tour octogone de marbre, qui eſt réguliere, & fait un joli effet. Le Palais d'Angleterre eſt à quatre milles de Livourne. Son nom m'engagea à l'aller voir. Quelle fut ma ſurpriſe, de ne trouver dans cet édifice, qu'un lieu de rafraîchiſſement pour les Anglois, qui ſont en grand nombre à Livourne, lorſqu'ils ſortent pour tirer de l'arquebuſe, ou pour quelqu'autre expédition. L'Egliſe Grecque à Livourne mérite d'être remarquée; & la Synagogue des Juifs eſt un fort beau bâtiment.

On m'a régalé de l'hiſtoire du débarquement de S. Pierre, à l'endroit où eſt une Egliſe appellée S. Pierre in Grado. Ce lieu eſt maintenant aſſez loin de l'eau, à l'extrémité d'un bois de Liéges, qui ſont très-

fréquens dans le voiſinage : mais on nous a dit que le Saint y avoit été jetté à terre pendant ſon voyage d'Antioche à Rome.

Piſe d'où je vous écris actuellement, n'eſt plus ce qu'étoit la Piſe d'autrefois. La Ville fut fondée par les Grecs, & capable anciennement d'équiper cent galeres, pour étendre ſes conquêtes, & réunir à ſon domaine, depuis le Tanaïs & Damiette, juſqu'à l'embouchure du Nil. Piſe, qui autrefois porta la terreur dans tout le Levant, n'eſt plus qu'une Ville ſi peu habitée, que l'herbe croît dans beaucoup de ſes rues. Il n'y a point de Ville au monde qui puiſſe être ſituée ſi favorablement. Après Florence, elle a plus d'étendue qu'aucune Ville de la Toſcane ; & ſon Univerſité étoit autrefois très fameuſe dans tout le pays : elle a toujours décliné depuis qu'elle appartient aux Florentins : & je crains bien qu'elle ne recouvre jamais ſon ancien éclat. L'Arno eſt une groſſe riviere, qui étoit jadis d'une très-grande importance pour la Ville;



mais ses quais ne servent pas beaucoup pour le présent. L'embouchure en est tellement comblée par les sables, qu'il ne peut y entrer que des petits bâtimens. La plaine, dans laquelle est située la Ville, est naturellement fertile, & manque d'habitans pour la cultiver. On n'y songe pas seulement à la chasse. Les bois d'alentour sont extrêmement agréables & sont remplis de gibier. Il y a des cantons réservés pour le grand Duc & ses Officiers : on y envoye de tems à autre les paysans, pour détruire les bêtes fauves, qui y sont en quantité, & qui, sans cela, s'affameroient les unes les autres.

Les rues de Pise sont grandes & spacieuses, & les maisons en général bien bâties ; comme les rues sont droites, & qu'on en voit plusieurs à la fois, elles font un très-bel effet. Il y a quelques belles places, & la Ville ne manque pas d'édifices magnifiques. Comme vous voyez, on y trouve toutes les apparences d'éclat & de grandeur ; mais la réalité y manque. Ce qu'Homere a dit de ses

ſoldats, peut très-bien s'appliquer à un Etat : *ſitôt qu'un homme né libre, eſt réduit à l'eſclavage, il perd la moitié de ſon mérite.*

La Cathédrale eſt un bâtiment noble, qui préſente des marques de ſon ancienne ſplendeur : elle eſt avantageuſement ſituée au milieu d'une grande place. Elle eſt toute de marbre, & fut conſtruite avec les dépouilles de Palerme, quand la République de Piſe, alors floriſſante, la prit ſur les Sarrazins. Elle n'a pas moins de ſoixante & dix pilliers antiques, mais qui ne ſont pas réguliers. Ils ſont de différens marbres & d'ordres différens, preuve certaine qu'anciennement ils faiſoient partie d'autres édifices plus anciens. Les portes qui ſont d'airain & travaillées à jour, repréſentent l'hiſtoire du Sauveur : elles ſont très-belles dans leur genre, & ont fait partie du butin pris aux Baleares. La voûte eſt richement dorée ; le pavé eſt d'un beau marbre ; & les peintures, dont quelques-unes ſont aſſez bonnes, ſont d'André del Sarto, de Maccarino, &

autres Peintres de l'Ecole Florentine : mais hélas ! après les peintures du Vatican, peut-on trouver quelque chose de beau ? Rome obscurcit tout le mérite des endroits qu'on voit après elle.

Près de la porte qui conduit à Lucques, on trouve les restes d'une ancienne étuve de Trajan Decius ; & le Baptistaire & le Campo santo offrent aux yeux quantité des restes des anciens ouvrages des Romains. Il y a des colonnes & des morceaux de frize que j'ai vus avec beaucoup de satisfaction. On rencontre à droite, en entrant dans la Cathédrale, par la grande porte, un monument élevé à la mémoire de Ste Beatrix, dont il renferme les cendres : du moins l'inscription le dit. Le tombeau peut avoir été employé à cet usage ; mais ceux qui prétendent qu'il fut élevé pour cette Princesse, en imposent ; l'élégance de ses bas-reliefs annonce qu'il est antique. On voit sur le Baptistaire le buste d'un homme vêtu à la moderne, avec un lettre attachée au cordon de

son chapeau ; c'est un relief gothique ; le sujet représente un assassin, qui négligea la lettre par laquelle on changeoit ses premiers ordres, & qui ne la lut qu'après avoir fait son coup.

Le Baptistaire est dans la même place que le Dôme, qui est un bâtiment rond, soutenu par de belles colonnes, & fameux pour son écho. Le Campo Santo en est fort près ; c'est un lieu de sépulture couvert de terre, apportée de la Terre Sainte. Il est environné d'un portique noble, & renferme des restes très-vénérables. On dit qu'il a été bâti de même longueur & de la même largeur que l'arche de Noé. C'est un édifice fort beau, quoique gothique, & qui n'a pas moins de cinq cens ans d'ancienneté. Le cloître est de marbre blanc ; & la Terre Sainte est venue véritablement du lieu dont elle porte le nom. Les Pisans l'apporterent dans leurs galeres pour servir de leste, après une des attaques qu'ils firent contre les Turcs. Le pavé est de marbres de différentes

couleurs, & par-dessous est enterrée toute la Noblesse de l'ancienne Pise. On voit quantité de tombeaux antiques arrangés le long des murs du cloître, proche de l'aire & sous les fenêtres. Ils sont tous de marbre blanc & la plûpart ornés de nobles bas-reliefs. Les autres murs sont décorés de peintures à fresque de Giotto, Maccarino, Buffalmachi & autres des premiers restaurateurs de la peinture en Italie. Le triomphe de la mort est une des principales, & a beaucoup de mérite; le jugement dernier, le ciel & l'enfer viennent ensuite, & sont, sinon aussi bons, du moins très beaux à certains égards. Les vies des Hermites occupent quelques autres places; & outre cela il y a six compartimens qui représentent les actions & les miracles de S. Rainier, ancien patron de la Ville. Six autres compartimens contiennent autant de morceaux de l'histoire de Job, tous très bons & de la main de Giotto. Une grande partie de l'extrémité occidentale est occupée par des

pieces tirées de l'Ecriture, & le côté du Nord a pour ſujet l'hiſtoire de la création. Il y a quelque choſe d'extrêmement ſingulier dans le plan & le deſſein de ces peintures, & qui nous a donné beaucoup de lumieres ſur l'ancienne idée de peindre. La Mort eſt une femme vieille & laide, qui vole avec des aîles noires, & tenant une faulx. Une foule de gens de tous rangs, Princes, Papes & mandians, ſont renverſés pêle mêle ſous cette deſtructrice, & des Anges tirent de la bouche des bons, leurs ames ſous la figure de petits enfans. J'eus envie de rire du combat d'un Ange & d'un Diable, pour un gros Moine : tous les deux le ſoutiennent en l'air, & le déchirent en pieces plutôt que de lâcher priſe. Quelques malheureux d'un autre côté ſupplient la mort de les frapper; mais le ſpectre les refuſe, & tourne ſa faulx contre des gens gays & heureux.

On prétend que cette terre de Jéruſalem a la vertu de réduire en un jour un corps en ſquelete; &

on produit, pour le prouver, une représentation dans un des coins de ce tableau. Jusqu'à ce qu'on me fournisse de meilleures preuves de la qualité miraculeuse de cette terre, je croirai que le Peintre n'a eu d'autre objet, en représentant les différentes apparences du corps, après la mort, que de nous faire voir les différens degrés de son triomphe sur les hommes mortels.

Le Peintre n'étoit pas ami des Moines de son tems ; car il a continué de satyriser leurs Ordres, & a joué en même tems un tour bien sanglant à quelques-uns de ses patrons, dans son morceau du jugement dernier. Le Pape Innocent IV, & d'autres du même tems, qui avoient été ses patrons, sont dans son Paradis ; & un Moine qui s'étoit glissé parmi les bienheureux est chassé par un Ange, pour aller prendre place de l'autre côté. Il y a dans l'Enfer des représentations d'un grand nombre de supplices, des gens brulés & autres semblables, dont certaines sont trop hideuses à voir.

La *Vergogna*, ou la honte, eſt repréſentée dans une piéce de Noé & de Cham. La Vierge ſort ; mais elle met la main devant ſes yeux, de façon qu'elle peut voir entre ſes doigts. Je blâmerois cette ſorte de plaiſanterie dans des pieces auſſi ſérieuſes, comme un mauvais goût dans les anciens Peintres, ſi Michel-Ange, dans ſon morceau fameux du jugement dernier, n'eût fait quelque choſe d'approchant, & ſi notre Hogarth n'eût fait le plaiſant dans ſon immortelle Piſcine de Betheſda.

Il y a quelque choſe de dur dans toutes les peintures de ce cloître : elles n'ont pas cette ſoupleſſe des maîtres qui ont ſuivi ; mais on remarque beaucoup d'expreſſion dans les viſages ; & l'architecture, dans les morceaux où il y en a, eſt exécutée avec jugement.

Vous ſerez peut-être bien aiſe de ſçavoir ce que je penſe de la fameuſe tour de Piſe. C'eſt un noble morceau d'architecture ; ſa poſition eſt auſſi ſinguliere, que vous avez pu l'imaginer.

Au lieu d'être droite comme ſont tous les autres bâtimens du monde, elle penche, & ſa pente eſt conſidérable. Elle eſt toute de marbre, & les différens blocs ſont cramponnés enſemble avec du fer, de façon qu'elle ne peut pas tomber, à moins qu'elle ne tombe toute d'une piece. L'opinion générale eſt que l'Architecte l'a bâtie dans cet état, penchée exprès, pour faire voir ſon habileté. Mais Galilée combat cette opinion, & prétend prouver qu'elle s'eſt affaiſſée d'un côté, par un défaut du terrein. Pour ſoutenir ſon avis, il fait remarquer que les piédeſtaux des colonnes, qui ſont ſous terre, ſont dans la même poſition, inclinée, que ceux de deſſus; & que les trous des échaffaudages, qui n'ont pas été bouchés, ſont tous en pente. Mais après tout, l'Architecte, qui a voulu amuſer le monde par une conſtruction ſi ſinguliere, n'a-t-il pas pu faire tout cela à deſſein? Les crampons de fer qui ſont entre une pierre & l'autre, & qui les uniſſent auſſi-bien que ſi elles euſſent été

taillées d'une ſeule piéce de marbre, ſemblent en fournir la preuve. Après tout, ſi cette tour a été bâtie comme elle eſt, c'eſt une fantaiſie des plus biſarres.

Il n'y a point de quartier dans Piſe qui m'ait tant ſatisfait la vue, que les belles rangées de maiſons qui bordent l'Arno. La plûpart ſont de l'architecture de Michel-Ange. On a élevé un mur devant l'entrée de la *Torre di fame*, où on laiſſa mourir de faim le malheureux Comte Vyolin & tous ſes fils. Ce chef des Gibélins fut enfermé dans cette priſon, lorſque le parti des Guelfes eut pris le deſſus, & on en jetta les clefs dans la riviere. Roger, l'Archevêque, eſt le Prélat Chrétien qui exécuta cette cruauté, plus que barbare : mais ce pauvre Comte fut vengé, quoique trop tard ; & les cendres du Prélat furent jettées dans l'Arno, comme il y avoit jetté les clefs de la tour.

LETTRE C.

LUcques est agréablement située, dans une plaine fertile ; & quoique cette Ville ne soit pas une des plus grandes, elle est néanmoins la Capitale d'une petite République. Les montagnes qui en sont à une certaine distance, ajoutent encore à la beauté du paysage & même à la fertilité de la Vallée, en la défendant contre les vents. La Ville est bien bâtie & fortifiée ; ses remparts forment des promenades délicieuses, garnies d'arbres, & laissent appercevoir de tous côtés un très-beau point de vûe. L'enceinte de la Ville n'est pas grande ; car nous fîmes le tour des remparts en moins d'une heure de promenade ; cependant elle renferme des bâtimens élégans & plusieurs belles Eglises. Les meilleures maisons sont toutes ornées d'architecture sur le devant. On nous a montré le tombeau du Roi

Richard d'Angleterre, dans l'Eglise de S. Frédien. Qui étoit-il ? comment se trouve-t-il là ? Ou comment l'avons-nous perdu ? Ils n'en disent rien non plus que notre propre Histoire : mais il semble, qu'en effet plusieurs Anglois de distinction y furent enterrés ; car on voit dans l'Eglise de S Michel le tombeau d'un Evêque de Worcester.

La Cathédrale dédiée à S. Martin, est un fort beau bâtiment. Le *Volto sancto*, si fameux dans toutes les histoires de Lucques, est une image de Nicodeme. Les Lucquois ont beaucoup de vénération pour elle, & même en mettent l'empreinte sur leur monnoye : elle est dans une Chapelle de la grande Eglise, qui est isolée, & ne touche aux murs d'aucun côté ; elle a au-dehors les quatre Evangélistes & un S. Sébastien en marbre blanc. Nous vîmes un calice posé sous un des pieds de l'image, & l'on nous fit à cette occasion un conte très-singulier. L'image avoit ancienne-

ment à ce pied une pantoufle d'argent, & elle se dépouilla de ce précieux ornement en faveur d'un pauvre vieillard qui la prioit de le secourir dans ses besoins. La pantoufle se trouvant de moins, on ne fut pas long-tems sans la retrouver. Les Mécréans, à ce qu'on dit, emmenerent ce pauvre homme, & l'accuserent de l'avoir volée : mais lorsqu'il fut amené devant l'image, elle se détacha encore plus. Alors on permit au vieillard de l'emporter, & depuis on a soutenu le pied de la figure comme on le voit actuellement.

Ce n'est pas là le seul morceau sensible du travail des hommes ; les Lucquois, s'il faut les en croire, en possedent encore d'autres. On nous conduisit dans une des petites Chapelles de l'Eglise de S. Augustin, où est ce qu'ils appellent le tableau miraculeux : c'est une Madonne qui a l'enfant Jesus sur son bras gauche & une blessure sur l'autre épaule. Au-dessus & sur la muraille est peinte à fresque une figure

nue, environnée de flammes, & enfoncée jusqu'au milieu du corps en terre. Voici l'histoire qu'on nous fit de ce tableau. Un Joueur ayant perdu tout ce qu'il avoit, jetta une pierre contre la figure de Jesus-Christ, qui étoit alors sur le bras droit de la Vierge, & cette peinture reçut aussi-tôt la faculté de se mouvoir & de sauter sur l'autre bras. La pierre, à ce qu'on prétend, blessa le côté du tableau, & le sang en sortit à l'endroit de la playe; le criminel fut aussi-tôt enfoncé dans la terre jusqu'à la ceinture, & après avoir blasphêmé dans cette position, pendant deux heures, il fut englouti tout entier. On fait voir encore vis-à-vis le tableau, le trou dans lequel il disparut; & on assure qu'on n'y trouve point de fond. Mais on a eu soin d'y mettre une grille à une certaine profondeur pour empêcher les curiosités indiscrettes.

LETTRE

LETTRE CI.

J'Avois conçu la plus haute idée de Florence après Rome ; j'y ſuis enfin arrivé, & je trouve toute ma curioſité ſatisfaite. Il y a beaucoup de Villes agréables dans ce canton de l'Italie ; mais je crois que celle-ci eſt la plus gracieuſe de toutes. Florence eſt la Capitale de la Toſcane, & une Ville noble, floriſſante & fort ancienne Les Romains la jugeant une place avantageuſe, augmenterent ſa force & ſes richeſſes. Il en étoit queſtion du tems de Sylla, ſous le nom de *Fluentia*. Enſuite elle devint un Etat libre ſur le déclin de l'Empire Romain ; mais c'étoit un morceau trop friand pour ne pas exciter les déſirs de pluſieurs nobles familles. A la fin celle des Médicis l'emporta après beaucoup de tentatives, & l'érigea avec le pays d'alentour, en ſouveraineté, ſous le nom de Grand Duché de Toſcane.

L'Arno embellit bien Florence ; & les montagnes qui l'environnent forment ſur ſes côtés un grand amphithéâtre. On les voit s'applanir par degrés. La partie qui eſt la plus près de la vallée, s'éleve peu-à-peu, juſqu'à ce que le coup-d'œil eſt terminé par le ſommet eſcarpé de l'Appennin. Si ce coup-d'œil eſt vaſte, il n'eſt pas moins beau : on ne promene pas ici ſa vûe ſur des rochers nuds & des montagnes pelées, comme dans beaucoup d'endroits où le pays éloigné eſt montagneux. La pente eſt garnie de toutes parts de boſquets & de jardins, plantés de vignes & d'orangers, diſpoſés en allées. La multitude de Maiſons de campagne bâties dans le bas, où la ſcene ſe trouve plus immédiatement à la portée de la vue la diverſifie de la maniere la plus charmante. La vallée qui s'étend à l'oueſt, n'eſt pas moins belle que les montagnes qui regnent des trois autres côtés ; elle a même quelque choſe d'encore plus agréable. C'eſt cette riche plaine arro-

ſée de l'Arno & qui s'étend juſqu'à Piſe.

Florence n'eſt pas forte, en comparaiſon de ſon élégance & de ſa richeſſe : elle eſt entourée de murailles à l'ordinaire ; mais elle a des redoutes très-fortes. Ses magaſins pour le ſervice en tems de guerre, ne ſont pas bien entretenus. La citadelle de S. Baptiſte eſt aſſez bien fortifiée ; le reſte eſt fort peu de choſe, & l'on ne regarde pas beaucoup ſes autres ouvrages de ce genre. L'enceinte de Florence eſt de ſix milles pour le moins ; ſes rues ſont droites, ſpacieuſes & bien pavées. Les maiſons ordinaires ſont bien bâties ; mais les Palais & les Egliſes le diſputent pour la magnificence à tout ce que j'ai vu en Italie. Si je trouve quelque choſe à blâmer dans cette Ville, qu'on appelle à juſte titre Florence la Belle, ce ſont les fenêtres de papier. En effet, on s'y ſert de papier huilé, au lieu de vitres, ainſi que dans pluſieurs cantons de l'Italie, à cauſe de la fraîcheur; cela fait un vilain coup d'œil.

Il y a dans cette Ville quatre beaux ponts ſur l'Arno; l'un deux, qui fut conſtruit par Ammanati, eſt un ouvrage fort extraordinaire. Les arches n'en ſont pas faites dans la forme ordinaire; mais après s'être élevées de quelques pieds, du lieu où elles commencent, elles décrivent une Cycloïde. C'eſt ce que je n'ai jamais vu ſur aucun autre pont, ſoit ancien ou moderne. Le pont eſt conſtruit entierement de marbre blanc; c'eſt un édifice élégant & pompeux. A chaque extrémité il y a deux ſtatues de très-bon goût. Les quatre repréſentent les quatre ſaiſons.

La Ville eſt ornée de quantité de ſtatues : on voit beaucoup d'antiques diſperſées dans différens endroits. Michel-Ange, & autres des plus célebres d'entre les Statuaires modernes, y ont laiſſé des preuves de leurs talens dans beaucoup de bons morceaux de leur main. On remarque dans les Palais & les édifices publics, quelque choſe de lourd & de maſſif, qui les ſurcharge & leur

donne à tous un air uniforme. Mais cet ornement Toſcan fait beaucoup mieux ſur les grands édifices que ſur les autres. La plûpart des Egliſes ſont gothiques, & dans leur genre, d'un vraîment bon goût. Je n'ai vu nulle part l'architecture portée à un ſi haut point de perfection qu'à Florence. Cette Ville, plus qu'aucune autre d'Italie, a lieu de regretter que les portails de ſes Egliſes ne ſoient point achevés. On a formé en général des plans magnifiques pour rendre cette partie ſupérieure en beauté à tout le reſte; mais il auroit fallu une ſi grande dépenſe, qu'on a laiſſé cette entrepriſe en arriere, & ainſi ce qui étoit le plus ſuſceptible d'ornement, eſt reſté à nud. C'eſt ce qu'on remarque dans la plûpart des Egliſes. Le portail de la Cathédrale, quoique moins brut que les autres, eſt fini avec de la peinture à la place du porphire qu'on avoit deſſein d'y employer. Tout le reſte de ce bâtiment immenſe eſt revêtu de marbre; les panneaux en blanc & les bordures

en couleurs. Arnolphe de Couchio en a été l'Architecte ; & quoique l'architecture ne fût alors que dans le tems de sa renaissance, c'est un édifice fort élégant. La coupole a été ajoutée après coup. Le peuple regardoit la proposition qu'on en fit comme une extravagance ; mais Brunellesci l'a achevée d'après son propre dessein. Elle est peinte en-dedans par Zuccare, qui a représenté la Résurrection dans le haut, & l'Enfer dans le bas ; mais il y a dans les figures beaucoup d'idées ridicules & extravagantes suivant l'usage de son tems. Le pavé est de marbre, & il y a de fort bonnes statues ; du reste les ornemens de l'intérieur de cette Eglise ne répondent guères à ceux du dehors.

La tour de Giotto m'a frappé la vue tout en sortant de l'Eglise : elle est toute de marbre blanc. L'Architecte vivoit dans un tems où cet art n'étoit pas beaucoup avancé vers la perfection, & on n'avoit pas encore bien étudié l'antique. Quoique le plan en soit un peu gothique, il

y a beaucoup d'élégance dans le dessein & d'ordre dans les ornemens. En effet, toutes les parties en paroissent heureusement placées ; & la tour est une des plus hautes qu'il y ait au monde : elle est extrêmement belle & fraîche, pour un bâtiment qui subsiste depuis trois ou quatre cens ans.

Le Baptistaire qui fait face à l'Eglise, est un édifice octogone; c'étoit autrefois un Temple de Mars : il est revêtu entierement de marbre par le dehors, & a trois portes doubles, qui sont d'airain : celles qui sont face à la Citadelle, sont les plus belles que j'aye vues. On y a représenté des sujets tirés du Nouveau Testament ; & les figures, la plûpart extrêmement belles, sont du plus beau relief que j'aye encore rencontrées : c'est Laurent Ghiberti qui les a faites ; & Michel-Ange les a suffisamment louées, en disant qu'elles étoient dignes d'être les portes du Ciel.

LETTRE CII.

VOus direz que c'eſt ſe mocquer d'avoir employé une Lettre ſur Florence, ſans ſeulement avoir nommé la galerie du Grand Duc : mais je ne pouvois guères dans un bout de Lettre, entamer une matiere qui mériteroit d'en occuper mille. C'eſt le plus grand cabinet de curioſités qu'il y ait au monde ; & on n'en admire pas moins le goût que la valeur des choſes : elle eſt compoſée de deux côtés paralleles, & un bâtiment en retour. Chacun des côtés a deux fois autant de longueur que le bâtiment, & on entre du dehors par le milieu d'une de ces aîles. Le tout eſt d'une étendue ſurprenante, & les murailles ſont garnies du bas en haut de ſtatues, de buſtes, de bas-reliefs & d'inſcriptions antiques. Chaque côté de la galerie a plus de ſix cens pieds de longueur. Vous pouvez juger combien cette collection renferme de tréſors immenſes.

Ce n'eſt point l'édifice qu'on admire, mais les raretés qu'il contient. Je trouve en effet bien du jugement à avoir laiſſé le bâtiment tout nud, afin que rien ne puiſſe détourner l'attention de deſſus les antiquités dont il eſt rempli. Vous vous êtes figuré peut-être, que c'étoit un brillant édifice. Je vous ai annoncé qu'il eſt très-ſpacieux ; c'eſt tout ce que j'ai à vous en dire. Les murs ſont unis ; les plafonds bas, & le pavé en briques. Il occupe toute la partie ſupérieure de ce qu'on appelle le vieux Palais de Médicis, & on y monte par un eſcalier fort ordinaire.

Rien n'eſt plus commun que de voir les gens après être arrivés au haut de l'eſcalier, ſe preſſer de traverſer le veſtibule, pour entrer dans la galerie : mais ils oublient de voir beaucoup de bonnes choſes. Le veſtibule, à mon avis, mérite autant d'être vu qu'aucune autre partie de la collection. Il eſt rempli de bas-reliefs antiques, & d'inſcriptions grecques & latines, qui m'ont amuſé long-tems, & donné beaucoup de ſa-

tisfaction. Vous sentirez aisément combien les mêmes objets sont vus différemment par diverses personnes, quand vous sçaurez qu'une bande d'Anglois, qui entroient immédiatement devant moi, étoient déja repassés par le vestibule, avant que j'eusse fini de le considérer.

Un peu au-delà de ce vestibule, du côté de la même aîle, est la chambre des Peintres. Florence est la Ville où cet art, après avoir langui long-tems, commença à sortir de l'oubli. L'on voit dans cette sale les différens Maîtres, qui conçurent le plan de rétablir cet art noble, & le pousserent à sa perfection. On y en a mis depuis quelques-uns, qui ne méritoient pas d'être dans ce nombre. On est choqué que dans cette occasion la partialité l'ait emporté sur le jugement.

L'appartement qu'on nous montra ensuite, contient une collection immense de vaisseaux & ustensiles de terre. Mon compagnon qui entendit parler du genre qu'on a placé audessus, & qui n'avoit aucune curio-

ſité, pour un tas de vieux pots de terre & de fayance, (c'eſt ainſi qu'il les appelloit) me quitta bien vîte. Les morceaux de vieille porcelaine ſont très-eſtimés ici; mais j'ai été encore plus ſatisfait de la variété étonnante de terre cuite, de couleur, de forme & de conſiſtence différentes, qui l'emporte ſans doute ſur toutes les collections de ce genre qu'il y ait au monde. Je penſai m'attirer une affaire, en montrant à un Anglois, qui m'avoit joint, après le départ des autres, une urne de la même terre, que le fameux plat de terre de la ſainte famille, qu'on montre à Lorette. Je ne ſçais ſi quelqu'un a ſoupçonné cette fameuſe relique d'être Romaine; du moins ce plat l'eſt ſans difficulté. Ce qu'il y a de plus curieux dans ce genre, conſiſte en quelques vaſes d'une terre naturelle de la même couleur que cette glaize que les Peintres nomment *Terre verte*. Je n'avois jamais rien vu de pareil: c'eſt un préſent fait par un Soudan d'Egypte.

Si je me ſuis bien amuſé ici, j'ai

trouvé mon compagnon en extaſe, au milieu d'une ſuite de mouches deſſéchées, de ſerpens dans de l'eſprit de vin, de peaux de poiſſons & de momies d'Egypte. Je l'y ai laiſſé, & je ne l'ai pas revu de plus de deux heures, après leſquelles il étoit plus occupé des beautés de quelques-uns de ces reptiles, que moi de tout ce que j'avois vu.

Vous n'attendez pas de moi un détail circonſtancié de tout ce que contient cette riche & admirable collection. Je vous nommerai ſeulement quelques-unes des choſes qui m'ont le plus frappé, quoique je ne puis guères vous dire à quel titre, dans un endroit où tout eſt important. L'air, la terre & l'eau repréſentés ſous la figure de trois femmes, dans un bas-relief de cinq pieds de haut ſur huit de large, m'ont ſurpris. Marc Antoine, montrant au peuple la robe & le teſtament de Jules Ceſar, n'eſt pas moins admirable. J'ai admiré un tombeau qui repréſente une Bacchanale *Marine*. C'eſt une mauvaiſe plaiſanterie

ſur le nom de la femme qui y fut enterrée, & qui ſe nommoit *Marina* : mais la figure eſt impayable. La courſe de chariots des jeunes Amours, fixe l'attention de tout le monde ; & un Canopus de bronze a attiré toute la mienne. J'ai trouvé dans un bas-relief d'Uliſſe & les Sirenes, plus d'expreſſion que je n'en verrai dans aucun autre. La tête de Galba, en bas-relief, ſur une urne d'albâtre orientale, eſt un morceau élégant & fini, qu'on ne peut s'empêcher d'admirer. On voit un nombre infini d'inſcriptions, la plûpart très-curieuſes. Vous me diſpenſerez de vous les tranſcrire. Une dédicace à la Foudre, *Dio fulguri*, & une autre à la Fortune, ſous le nom de Primigenia, m'ont extrêmement frappé.

La vue eſt attirée tout à la fois par les têtes de Sapho, de Sophocle, de Ciceron, de Seneque, & d'une multitude d'autres Philoſophes, Héros & Divinités : mais la ſuite des Céſars en buſte, m'a fait un plaiſir ſingulier & ſurprenant. On

eſt charmé de connoître la forme & l'air du viſage de ces hommes, dont on lit ſi ſouvent les exploits. On ne les voit que de profil ſur leurs médailles; & preſque tout l'air de la tête eſt perdu de cette maniere. Ce n'eſt que dans le buſte qu'on peut voir le tout; & on le voit ſous tel point que l'on veut. Cette ſuite va depuis Jules Ceſar, juſqu'à Gallien: elle eſt complette à l'exception de ſix; & la plûpart ont leurs femmes vis-à-vis d'eux. On trouve auſſi parmi les Empereurs, les buſtes d'Agrippa, gendre d'Auguſte, & du fameux Antinous, favori d'Adrien. On diſtingue dans le buſte d'Auguſte, cet air de majeſté & d'aiſance, que lui a donné Suetone; & on voit que c'eſt l'air qui convient à un homme qui étoit l'Empereur de tout le monde.

Cependant ces morceaux ne ſont admirés que par les connoiſſeurs. Les ſtatues ſont des objets que perſonne ne peut voir ſans en être ſurpris & enchanté. Il n'y en a pas moins de ſoixante ou ſoixante-dix, y compris

les grouppes. En regardant de la partie ſupérieure de la galerie à l'autre bout, la vue eſt terminée agréablement par deux beaux groupes; l'un eſt le Laocoon, copie du fameux antique qui eſt à Rome; l'autre repréſente Hercule & le Centaure. Ils ſont placés à l'extrémité de chaque aîle, mais détachés de la muraille. Le Commandant Phrygien, frappe les yeux de tous les ſpectateurs, par la ſingularité de ſon habillement; & le Gladiateur en marbre noir eſt une belle figure. Cupidon & Pſiché, ſont deux excellens morceaux; & Venus & Mars ſous la figure de la jeune Fauſtine & de ſon favori, ſont très-nobles. Le Narciſſe eſt encore une bonne ſtatue: on reconnoît autant de nobleſſe & d'habileté dans la Veſta, avec le feu ſacré, que dans aucun morceau du même genre qu'il ſoit poſſible de trouver.

Au milieu des plus grands éloges, que je ſuis forcé de donner aux antiques, permettez-moi de rendre juſtice à une ſtatue moderne. La ſtatue de Bacchus & Faune, par Michel-

Ange, mérite autant d'être louée qu'aucune des précédentes, quoique toutes soient belles. N'imaginez pas pour cela, mon cher, que je la mette en parallele avec tout ce qui nous reste des anciens ; cela seroit absurde ; mais en vérité elle vaut bien celles-ci. Michel-Ange se crut obligé d'employer tout son art pour la faire. Ce fut la malice de ses ennemis qui l'y porta. Il étoit alors dans le plus fort de sa réputation ; mais ils déprimoient toujours ses ouvrages, en les comparant avec les antiques. Pour mettre leur jugement en défaut, il travailla ce grouppe, & le rendit le plus parfait qu'il put : ensuite il en cassa la main avec la coupe qu'elle tenoit, & qu'il renferma très-soigneusement. Il cacha le reste dans la terre, & à quelque tems delà, lorsqu'il jugea la circonstance favorable, il le fit déterrer avec toutes les précautions possibles. Les Artistes s'écrierent que c'étoit le plus beau morceau antique qui eût été découvert depuis long-tems : & comme ils méprisoient les ouvrages de Michel-

Ange, en comparaison de celui-ci, il produisit la main qu'il avoit cachée, & les convainquit par ce trait, que le morceau étoit son ouvrage, & qu'ils étoient prévenus contre lui très-mal-à-propos.

La chambre des Idoles, est un appartement au bout des aîles, & qui fait la communication entr'elles: elle contient une multitude innombrable d'antiques, petits pour la plûpart, & de différentes matieres. On y voit un Vespasien armé de toutes piéces, figure d'airain d'environ six pouces de hauteur & fort belle. Il y a aussi une couronne murale antique, qui est une belle chose. Deux bons trépieds de bronze & beaucoup d'autres ustensiles de même genre en airain & en terre cuite, qui sont très-finis. La Charité militaire, qui est un petit grouppe de deux soldats, emportant leur Capitaine qui vient d'être tué, est un fort bon morceau. On y voit encore un petit Telesphare, avec une tête d'Arubis: un Dieu de la Convalescence fort bien fait; un Prêtre d'Isis en terre cuitte,

d'un excellent travail ; il tient dans ſa main la table d'Iſis, où la théologie Egyptienne eſt tracée en hyérogliphes : un petit Tite & Berenice, excellent morceau fait d'une pierre d'agathe orientale. Le Minotaure en bronze eſt encore une piéce très délicatement travaillée. Le modéle de la Flore du Palais Farneſe en petit, eſt ſans contredit un ouvrage bien élégant. On y trouve auſſi un modéle du Laocoon du Belvedere ; on n'eſt pas bien certain de qui ſont ces morceaux. L'Amphitrite ſur un Dauphin, avec la partie poſtérieure de ſon corps, terminée en deux queues de poiſſon, eſt un ouvrage fort élégant. L'Orphée avec le Nebris, ou la peau de Panthere, jouant d'un inſtrument, que quelques-uns prennent pour Apollon, & l'Amazone bleſſée ſont pareillement d'un très-grand prix.

Avant que d'arriver à la fameuſe tribune, nous traverſâmes quatre autres piéces remplies de curioſités de différents genres. Dans la premiere où l'antiquaire donne ſes le-

çons ſur les medailles du cabinet, il y a une figure étrange d'un Penis de trois pieds & demi de longueur, & porté ſur une paire de griffes de lion qui lui ſervent de piédeſtal. On dit qu'il y avoit auſſi un *Pudendum* femelle de même groſſeur énorme ; mais on l'a ôté, ou du moins on ne le voit plus. On portoit ces repréſentations chez les anciens Romains dans certaines de leurs cérémonies religieuſes : & il y a au-deſſus de la porte une figure d'Olivier Cromwell, la plus forte qui ſoit exiſtante en aucun endroit.

Les médailles de ce cabinet ſont la plus prétieuſe collection ; les pierres gravées en fond & en relief ne lui cédent rien dans leur genre. Entre autres choſes qui m'ont charmé dans les ornemens de cette piéce, eſt un diptique en ivoire ; c'eſt une eſpece de petit *chandelier*, armé de figures en reliefs. C'eſt ce que les Conſuls donnoient à leurs amis, en memoire de leur élévation ; mais ils ſont devenus fort rares. On voit ici la premiere eſquiſe du fameux tableau de

Michel-Ange, du jugement dernier; on la conſerve avec toute la vénération qu'elle mérite. Il y a auſſi un modele que ce grand maître avoit fait pour completter le fameux Torſo ou tronc du Belvedere. J'y ai auſſi remarqué un Hermaphrodite bien entier, mais qui n'eſt pas du prémier goût. Un Faune & un Terminus de trois pieds de haut, qui a un chapeau ſur la tête, une cruche à la main, & un chevreau ſur ſon épaule; & enfin pour terminer la liſte, un très-excellent deſſein de Balthaſar de Sienne, qui repréſente une Bacchanale.

LETTRE CIII.

VOus imaginez que je vous ai dit beaucoup de choſes de ce cabinet qui a fait tant de bruit dans le monde ſçavant. Je m'imaginois moi-même en avoir vû beaucoup, quand j'eus parcouru tout ce dont je vous ai rendu compte; mais je n'en connoiſſois pas alors la plus petite

partie : cet aſſemblage ſurprenant & ſuperbe de tout ce qui a exiſté de grand & d'élégant dans les anciens tems, mérite des éloges infinis.

J'ai viſité depuis la tribune, qui eſt le grand dépôt & le magaſin des premiers tréſors, le bâtiment auquel tous les autres ne ſervent que comme autant d'avenues. Vous croiriez en y arrivant entrer dans un Temple habité par des Déeſſes ; car telles ſont les figures qui frappent d'abord les yeux. La voute du plafond eſt revêtue de plaques de nacre de perles, incruſtées d'or. Le pavé eſt garni des marbres les plus riches & les mieux aſſortis. Les murs ſont tapiſſés de velours cramoiſi, & recouverts encore des moſaïques & des peintures les plus fines. Les fenêtres ſont fort hautes, & on dit qu'elles ſont de cryſtal au lieu de verre ; en effet, elles ſont aſſez claires pour le faire croire.

Holbein a fourni dans ce riche appartement un Luther & un Anglois du tems d'Henri VIII, nommé Robert Southwell, qui ſont bien dignes du lieu qu'ils occupent. Il y a auſſi

une Ducheſſe de Buckingham, par Rubens, & un Charles V à cheval, par le Titien, qui ne le cédent à aucuns morceaux de ces grands maîtres.

On voit au milieu de la chambre une table très-riche de Lapis Lazuli, & d'autres pierres des plus belles, très-bien mariées enſemble : cette table eſt environnée de ſix fameuſes ſtatues de marbre blanc, dont trois ſont des Venus en différentes attitudes. La plus belle & la plus élégante des trois eſt celle qui eſt connue ſous le nom de la Venus de Médicis, dont on a tiré tant de moules, qui ſont diſperſés dans toute l'Europe. Il n'y a point de deſcriptions qui puiſſent vous donner une juſte idée de ſon excellence. C'eſt la plus belle femme qu'on puiſſe concevoir, & travaillée par la plus habile main, peut-être, qu'il y ait jamais eu dans tout le monde.

Les deux autres Venus ſont connues ſous le nom de Venus Uranie & Venus Victorieuſe. Ce ſont deux ſtatues extrémement belles, & qui ne

ſont pas déplacées auprès de ce modéle de toute perfection. La Venus Uranie eſt à gauche de la Venus de Médicis, & à peu près de même grandeur; l'autre eſt à ſa droite & d'un pied plus grande : elle porte une main ſur ſa tête & tient une pomme. La tête de cette ſtatue eſt moderne, c'eſt l'ouvrage d'Hercule Ferrati. La fameuſe Venus n'eſt pas entierement de la main de l'ancien Sculpteur. Les bras y manquoient, ils ont été ſuppléés par Baccio Bandinelli. Il y a une paire de très-beaux bras d'une ſtatue antique à Boulogne, ils appartiennent au Marquis Coſpi; & on prétend que ce ſont ceux de cette Venus.

Les trois autres figures ſont le Faune, un Remouleur & le Lutteur : elles ſont ſans prix, & ne paroiſſent point du tout déplacées en ſi bonne compagnie.

Le Faune eſt repréſenté danſant; il tient dans ſes mains un crotale, eſpece d'inſtrument du genre des caſtagnettes, qui faiſoit du bruit dans le tems que l'on danſoit. C'eſt

une forte de plat ou assiette ronde & un peu creusée d'un côté. Il en porte un à chaque main, avec la partie convexe tournée vers la main. Il avoit sous un pied un *Scabillium*, une machine à peu-près semblable à une espece de soufflet, & d'un grand usage dans la danse des anciens, qui se remplissoit d'air à mesure que le pied étoit levé, & le perdoit par un petit trou quand le pied pressoit dessus. On n'imagineroit pas que la tête de cet antique inestimable ait été perdue; Michel-Ange en a rajusté une autre si heureusement, qu'on ne soupçonne pas que celle qui y est actuellement, n'ait pas toujours été sur les mêmes épaules.

Le Remouleur n'est pas moins excellent dans son genre. L'attitude en est singuliere. En même tems qu'il est occupé à aiguiser un couteau, il écoute avec beaucoup d'attention. On a fait bien des conjectures par rapport à cette statue. On a supposé que c'est l'augure Anius Nævius. Tite-Live parle d'une statue

tue de lui, mais il dit qu'elle étoit voilée. Celle-ci a la tête nue; donc pour le moins celle-ci n'eſt pas la même dont Tite-Live a fait mention. D'autres prétendent que c'eſt un eſclave qui découvrit la conjuration de Catilina; mais l'hiſtoire dit que ce fut une femme: ce n'eſt donc pas encore cela. La conjecture la plus probable eſt qu'elle repréſente Vindicius le Somelier, qui révéla le complot de Brutus, pour faire revenir les Tarquins à Rome. On dit qu'il ſoupçonna l'aventure, parce qu'ils renvoyerent les domeſtiques, & que lui étant reſté à la porte, vit par une fente qu'ils ſouſcrivoient des lettres. L'action d'aiguiſer un couteau, étoit un emploi auquel il pouvoit probablement être occupé, lorſque le ſoupçon lui vint dans la tête; & il en fut ſi frappé qu'il ne put l'abandonner dans la ſuite.

Nous avons en Angleterre tant de copies du Remouleur, que je n'ai que faire de vous en rien dire. Ne vous figurez pas, mon cher ami,

que ces copies puissent vous donner une idée complette des originaux : non, pas plus que mes lettres. Vous en voyez par là la forme ; c'est aussi tout ce que je puis vous décrire. L'élégance, l'esprit, l'expression des muscles & la disposition des membres sont beaux, au-delà de tout ce que j'ai jamais vu ; & l'air de leur visage est si gracieux, qu'on a regardé comme un défaut, d'avoir fait un Remouleur si aimable.

La tribune est remplie de quantité d'autres antiques ; il y a un Cupidon dormant, qui est une figure très-élégante. L'Hercule dans sa jeunesse, promet toute la force du Héros adulte, & a cependant toute la souplesse des membres d'un enfant. Les têtes de Néron & de Marc Aurele, encore enfans, annoncent le germe de leurs caractères différens. Tibere sur une turquoise est aussi un excellent morceau. Il y a mille autres petites antiques disposées autour des tablettes de ce cabinet. Ce n'est pas tout : il y a dans le même endroit, quoique

cachés à la vue, un grand nombre de vases, bassins, gobelets & autres meubles semblables, de crystal de roche pur, & ornés de figures & de feuillages, d'un travail très-délicat, ainsi que différens vaisseaux d'Agathe, d'Onix, & de Lapis Lazuli. Valerius de Bellis Vicentin en a travaillé beaucoup; & il y en a un entr'autres qui porte son nom. On y voit aussi une curiosité bien singuliere, du moins la nomme-t-on ainsi. C'est un Cupidon blanc incrusté naturellement dans une pierre rouge: mais c'est une tricherie. Il y a une méthode, que peu de gens connoissent, de faire décharger la couleur des Cornalines & autres pierres, en couvrant la partie que l'on veut blanchir ainsi, tandis que le reste de la pierre demeure à nud, & exposant ensuite le tout à la chaleur d'une espece de four. Cette méthode a été décrite dans les Mémoires de l'Académie des sçiences de Paris; & j'ai vu une pierre sur laquelle étoit marquée en caractères blancs la date de l'année,

faite par cet artifice. On conserve ce Cupidon comme une grande rareté : la supercherie n'est pas encore assez connue pour les désabuser.

Parmi les pierres gravées de ce fameux cabinet, j'ai été charmé des têtes de Caïus, de Lucius, de Cesar, de Remus & Romulus. La Domitilla est encore un ouvrage excellent, & d'autant plus curieux que cette tête n'existe point sur les médailles. C'étoit probablement la pierre d'un bague de Vespasien. Le Pescennus Niger, le Pirrhus & le Mithridate sont aussi des morceaux qui expriment parfaitement les caractères de ces Héros. Il y a une Pallas en pied ; on voit sur une Onix de deux pouces de longueur une tête d'Apollon, & sur l'autre côté de la même pierre une figure entiere de Mars en relief, qui est très-belle : un Hercule qui ressemble parfaitement à l'Hercule Farnese ; une Bacchanale dont les draperies sont incomparables. Elles sont placées avec une négligence & une rudesse qu'on a peine à concevoir ;

une ſcene antique avec des maſques : la Louve avec Remus & Romulus : le Cirque avec une courſe de chariots. Ces morceaux & un grand nombre d'autres, preſque auſſi curieux ſont autant de chefs-d'œuvre de l'art, & ſemblent donner les éclairciſſemens les plus certains & les plus forts ſur certains paſſages obſcurs de l'hiſtoire.

Entre les pierres gravées en relief, qui, pour le travail & l'élegance, égalent au moins le mérite des pierres gravées, dont je viens de parler, j'ai été extrêmement charmé d'en trouver une avec un Satyre qui heurte du front avec un Bouc. J'ai vû une figure ſemblable ſur un tombeau antique ; & j'ai été bien aiſe d'en trouver ici une pareille. J'ai été auſſi ſingulierement ſatisfait d'un morceau d'hiſtoire ſur une pierre en relief; on y voit un bâtiment très-bien repréſenté. Les colonnes ſont d'ordre Corinthien, & la friſe d'ordre Dorique : un Hercule jeune avec un Lion, une Jole, un Milon avec un Taureau, une Bacchanale

très-belle, un Tibere & Lucia de profil, & un Vespasien de haut relief, dont on voit presque tout le visage. On y trouve des antiquités aussi vénérables qu'en aucun lieu du monde. Lss Centaures & les Lapithes sont de ce nombre; & il y a un massacre des Innocens sur une Héliotrope, & quelques autres morceaux qui ne perdent rien, quoiqu'on les examine après avoir vu des antiques.

Dans la piece à laquelle on a donné le nom d'Arcenal, on voit quelques desseins, & entr'autres un certain nombre de Raphael, qui sont très-bons: les autres n'en approchent pas à beaucoup près. A dire vrai, cette collection n'est pas digne de l'appartement où on la conserve. La Peste par Raphael est un morceau admirable. Le dessein du tableau de S. Paul prêchant, celui de Jesus-Christ donnant les clefs à S. Pierre, une partie de celui de la Pêche miraculeuse, & quelques autres dans ce genre ne le cedent à aucun ouvrage que le monde ait jamais vu.

Ce n'eſt pas la galerie ſeule, & les appartemens qui en dépendent, où l'on trouve des antiques & des curioſités des ſiécles modernes, dans l'ancien Palais de Florence : le paſſage en ſortant de la galerie, & toutes les autres parties de l'édifice en ſont remplis. La grande ſale, quoique négligée, eſt très-noble. On y voit pluſieurs bonnes ſtatues modernes & quelques peintures à freſque. Ici & dans les autres parties de la maiſon, les ſtatues qui ſont le plus de figure parmi les ouvrages modernes, ſont celles de Jean de Boulogne. Il y a auſſi dans la place devant le vieux Palais un grand nombre de belles ſtatues modernes. L'enlevement des Sabines par Jean de Boulogne pourroit paſſer pour une antique & même très-belle. C'eſt un groupe de trois figures, un ſoldat qui tient une femme dans ſes bras & une autre figure ſous ſes pieds. Le tout eſt d'un ſeul bloc de marbre. Il y en a un grand nombre d'autres, non-ſeulement dans le Palais, mais encore diſperſées en différens

endroits de la Ville, qui méritent toute l'attention des connoiſſeurs, quoiqu'elles ſoient extrêmement négligées.

Le Grand Duc ne fait point actuellement ſa réſidence dans ce vieux Palais, mais dans le Palais de *Pitti*, ainſi nommé, à cauſe du noble Florentin, qui l'a fait conſtruire. C'eſt un édifice noble & auguſte, où l'on voit de grandes pierres brutes ou ouvrage ruſtique, qui ſont ſaillantes. C'eſt une invention Toſcane, qui produit un bel effet dans des bâtimens de cette grandeur, où cela marque beaucoup de peſanteur & de force. Il eſt compoſé de trois corps de logis autour d'une cour, & le quatrieme côté eſt vuide & regarde ſur les jardins de Deboli. Le long de ces trois côtés regne au bas un portique d'ordre Dorique, & au-deſſus deux autres, l'un Ionique & l'autre Corinthien. Je n'ai vu nulle autre part rien qui éclairciſſe ſi bien un problême philoſophique ancien: vous avez entendu dire que les métaux augmentent en groſſeur, quand

ils sont chauds. Une baguette de fer, quand elle est rouge, est plus longue & plus grosse, que quand elle est froide; & chaque degré de chaleur produit cet effet plus ou moins à proportion. Cet effet est bien prouvé ici. Il regne le long d'un des portiques, un balcon de fer; & il y a un endroit où la jointure n'est pas bonne. Les deux bouts du fer dans cette partie, se joignent tout-à-fait dans les tems chauds, qui étoit précisément la saison où cet ouvrage fut achevé; mais pendant l'hyver ils sont considérablement éloignés.

Les statues d'Hercule & Anthée, qu'on voit dans cette cour, & de Cupidon dans une grotte, représenté nageant, sont très-belles. Il y a aussi un Moyse en porphire, un Alexandre qu'on tire du Cydnus, & un Hercule, le même que celui de Farnese. Sous l'Hercule est un bas-relief d'un mulet, qui a travaillé fortement dans la construction du Palais, avec un distique latin au-dessous. La figure est en bas-relief; & l'inscription dit à quelle occasion

cet animal a été honoré à ce point.
Il y a dans l'angle de cette cour une pierre d'aimant d'une grosseur extraordinaire ; elle a cinq pieds de longueur, quatre de largeur & trois d'épaisseur. C'est réellement un bloc d'aimant massif, mais qui n'est pas bon. Il a en quelques endroits la puissance attractive, mais inégalement. On nous dit qu'on a été obligé de la bruler, pour en diminuer la force, parce qu'il arrachoit les gonds des portes & les barreaux des fenêtres. J'ai vu de mes compatriotes mesurer la pierre, & écouter cette histoire avec admiration. L'un d'eux calculoit sa force en proportion de sa grosseur, d'après la force d'une petite qu'il avoit dans sa poche, & prétendoit convaincre les gens par expérience, que tout ce qu'on en rapportoit, étoit vrai. L'aimant est une pierre fort commune par-tout où il y a des mines de fer; mais ce n'est que de tems en tems que l'on en trouve des morceaux qui ayent la puissance attractive à un certain degré. Le rocher de Lisbonne est de pur aimant. Il

n'y a que de petits endroits çà & là, qui aient le pouvoir d'attirer & de soulever même une aiguille. On m'a dit que votre ingénieux ami le Docteur Knight a le secret de communiquer la faculté attractive aux morceaux foibles d'aimant naturel, aussi-bien qu'il la donne au fer. Je serois bien aise de sçavoir si le fait est véritable, quoique je n'en doute guères; car elle me paroît aussi facile à leur donner qu'au métal.

Le Palais en lui-même est un beau bâtiment & très-bien meublé. Les plafonds sont peints par Pietro de Cortone ; ce sont les meilleurs morceaux qu'il ait jamais faits ; les appartemens d'été, au-dessous, sont fort hauts & spacieux ; les voutes sont de pierres, & les murs & plafonds en sont peints. Jean de S. Jean, rival déclaré de Cortone, en a fait la plus grande partie. Les peintures que l'on conserve dans ce Palais, sont en grand nombre, & presque tous morceaux de la premiere beauté. Il y a un portrait du Lord Sommers, par Kneller; les Peintres ne

l'ont pas goûté dans le tems, non plus qu'à présent ; mais le Grand Duc, en le recevant, dit que ce n'étoit pas le portrait du Lord Sommers, mais le Lord Sommers lui-même.

La Bibliotheque de ce Palais est spacieuse & très bien meublée : la Chapelle de Lorenzo est très-noble; c'est un bâtiment octogone, dont la hauteur est double de son diametre. Ferdinand II en a été lui même l'Architecte; mais il n'y a rien dans ce beau bâtiment, qui charme tant, que la galerie ou corridor couvert, qui fait la comunication entre ce Palais & la galerie des curiosités, qui est dans l'ancien : elle a un demi-mille de longueur & passe par dessus l'Arno. Sa hauteur est de vingt-quatre pieds sur dix-huit de largeur. Les murs en sont peints à fresque, & représentent les évenemens mémorables de la vie de Charles V, de Philippe II son fils, d'Henri IV Roi de France, & de Ferdinand II Grand Duc de Toscane.

Les bijoux de famille de la Mai-

ſon Médicis, ſont en plus grand nombre & plus précieux que ceux d'aucune tête couronnée qu'il y ait en Europe. Les deux plus remarquables de tous, ſont une Topaze, qui eſt ſans contredit la plus belle qu'il y ait au monde, & d'un très-grand prix, & le diamant qui a paſſé pour le plus gros & le plus riche, juſqu'à ce que Pitt apporta celui qui eſt actuellement en la poſſeſſion du Roi de France C'étoit une partie de la dépouille de Charles le Hardi, dernier Duc de Bourgogne: il tomba entre les mains d'un Suiſſe ignorant, qui le vendit pour une bagatelle: mais on ne tarda pas à connoître ſa valeur réelle, & Leon X en donna bien le prix qu'il valoit.

De tous les tableaux précieux de cette collection, aucun ne me paroît avoir plus de mérite que la tête de Méduſe, par Léonard de Vinci. Ce maître a laiſſé dans ſes écrits des preuves non équivoques, que perſonne n'a jamais entendu plus parfaitement que lui la théorie de ſon art; & l'on voit par ce morceau,

auſſi bien que par beaucoup d'autres, mais principalement par celui-ci, qu'il excelloit auſſi dans la pratique. On voit ſur quelques antiques la tête de Meduſe, repréſentée avec un beau viſage ; mais dans ce tableau, elle eſt laide & hideuſe à un degré ſurprenant ; & je penſe que cette façon de la peindre eſt mieux dans ſon vrai caractère, & plus conforme aux deſcriptions qu'en ont faites les Poëtes.

Florence a beaucoup de Palais, ſans compter ceux du Grand Duc, & la plûpart ont de quoi ſatisfaire un voyageur, homme de goût. Celui du Marquis Ricardi, étoit autrefois la réſidence du Souverain. Ce fut là que le Duc Alexandre fut aſſaſſiné, & on en montre encore la chambre. La cour de ce Palais n'eſt pas grande, mais toute remplie de curioſités Grecques & Romaines. Un des plus beaux reliefs que j'aye encore vus, eſt une Thetis qui confie Achille à Chiron. Il eſt placé dans cette cour : c'eſt un ouvrage Grec, très-bien exécuté.

Le Palais Nicolini est aussi rempli de beaucoup d'antiques. On y voit une tête de *Julia Somnias*, une Manilia Scantilla, un Philippe encore jeune, & quelques autres beaux morceaux. Entre les bas-reliefs j'en ai vu un inestimable; c'est Ulysse & les Syrenes. Les travaux d'Hercule sur un tombeau, sont encore un très-bel ouvrage antique : mais la plus grande & la plus précieuse curiosité, est un buste de Marciana, niece de Trajan. Ce morceau de sculpture ancienne est très beau & bien conservé. Elle a le même habillement de tête qu'on lui voit sur les médailles, & c'est le seul buste que l'on connoisse de cette Princesse. On en a offert un grand prix pour le joindre à la gallerie du grand Duc; mais la famille en connoissoit trop bien la valeur pour s'en defaire. Le Duc Salviati, le Prince Corsini & beaucoup d'autres personnes de qualité de Florence se glorifient de posséder aussi des antiques. La réputation de ceux du Grand Duc a formé ce goût universel chez les Floren-

tins; mais ce cabinet obſcurcit tous les autres.

LETTRE CIV.

EN allant à Boulogne, je me ſuis arrêté ſur la route à une Maiſon de plaiſance que le Grand Duc poſſede à Pretolin : elle eſt bâtie dans le vrai goût d'Italie. Il y a quantité de grottes, pour ſe mettre à couvert du ſoleil; & on y a pratiqué beaucoup de piéces d'eau, où il y a des figures que l'eau fait mouvoir à différentes intentions, & dont quelques unes ſont aſſez agréables : mais ce qui m'a le plus étonné & qui fera le plus beau ſujet de cette Lettre, en ce qu'il eſt différent de tout ce que j'ai jamais vu ni entendu parler, c'eſt une ſtatue coloſſale, faite pour repréſenter le mont Apennin : elle eſt en face de ce Palais, mais à quelque diſtance; & du Palais elle forme un coup-d'œil auſſi beau que noble. J'ai eu la curioſité d'en approcher pour la voir en plein : mais il m'a

fallu retourner fur mes pas, pour la pouvoir diftinguer : elle a été faite exprès pour être vue de loin, & paroît très-belle à une jufte diftance; de près c'eft une maffe informe de pierres brutes entaffées les unes fur les autres. J'ai admiré le génie du maître, tandis que je riois de ma propre folie d'en avoir approché. J'ai eu cependant la curiofité de méfurer un des pieds, tandis que j'y étois, & je l'ai trouvé d'une toife & demie de longueur. Toute la ftatue eft grande & groffe à proportion. Je n'ai pas befoin de vous rapporter fes autres dimenfions. Je fuis entré auffi dans fon corps, où il a une grande & belle grotte ornée de nacre de perle, de pierres figurées, & de pétrifications. En nous éloignant de cette maffe de pierres brutes, nous vîmes que la ftatue fe développoit de plus en plus; & quand nous fûmes arrivés à fon vrai point de vûe, nous ne pûmes nous empêcher de reconnoître qu'elle produit un très-bel effet. L'ouvrage eft du fameux Jean de Boulogne. C'eft

la figure d'un homme nud & assis, qui regarde attentivement un étang qui est immédiatement au-dessous. Une de ses mains est appuyée par terre, & s'il n'avoit pas deux yeux, on prendroit ce colosse pour un poliphême qui se regarde dans la mer comme dans un miroir. La statue est par elle-même une montagne de pierres. Ses membres sont gros ; & ce qu'il y a de plus extraordinaire pour un ouvrage de ce genre, les principaux muscles ne sont pas mal exprimés. Ses cheveux sont droits, & lui tombent négligemment sur le front. Ses yeux sont comme deux bouteilles. Sa barbe est extrêmement longue, & descend presque jusqu'à terre. Cette barbe, ainsi que ses cheveux & les poils de différentes parties de ses membres, ressemble à des gouttes d'eau glacées, qui pendent : toute brute & grossiere qu'est cette figure, elle ne ressemble pas mal au Jupiter Fluvius qui est sur la colonne Antonine ; & le maître semble avoir pris cette figure pour modéle.

A quelques milles plus loin, nous rencontrâmes le Couvent de la Trappe, qui eſt de l'Ordre de Cîteaux. C'eſt le Couvent le plus auſtere qu'il y ait dans l'Egliſe Romaine. Les Moines y vivent très-durement, & rempliſſent leur regle à la plus grande rigueur. Ils ne mangent que des herbages & des légumes. Tout eſt en commun chez eux; & leur obéiſſance à la volonté de leur ſupérieur eſt ſans bornes. Ils ſe levent à minuit pour aller à l'Office. Ils ne portent point de linge; & quoique toute leur vie ſoit un abſtinence de cette eſpece, ils ont encore des jeûnes preſcrits par la regle. Quand quelqu'un d'entr'eux eſt prêt à mourir, on va les avertir de s'y trouver.

Je n'avois pas compté trouver dans tous mes voyages une montatagne telle que le Giogo; c'eſt la partie la plus haute du mont Apennin, & à la voir on la croiroit inacceſſible. Son ſommet eſt de beaucoup plus haut que les nuages. En deſcendant nous arrivâmes dans un

pays un peu plus uni, & nous eûme l'avantage du crepuscule pour voir les feux autour de *Pietra Mala*, en allant du côté de Fierenzuola. C'est une flamme d'un bleu pâle, qui sort en différens endroits de la surface du terrein, & qui ressemble aux feux folets qu'on remarque dans les fonds marécageux. Kirker prétend qu'elle brule & fume pendant le jour; on lui en a imposé à coup sur. La flamme n'est que superficielle, & il n'y a pendant le jour aucune apparence ni aucun vestige de feu.

LETTRE CV.

JE n'avois pas dessein de m'arrêter à Boulogne, ni par conséquent de vous écrire de cette Ville ; mais mon compagnon me tient quelquefois lieu de destin, & quand je me suis fait un plan, il en dispose quelquefois tout autrement. Après nous être un peu rafraîchi, la chaise étoit déja à la porte prête à partir. On ne put pas trouver mon homme. Mes

recherches furent arrêtées par une personne qui lui avoit donné un équipage & un guide pour le conduire, & qu'il avoit chargé de me dire auſſi-tôt que je m'appercevrois de ſon abſence, qu'il ne tarderoit pas plus d'une heure à revenir. Il m'a accoutumé à ces abſences. Il faut avouer, que juſqu'à préſent, il m'en a aſſez bien récompenſé. Je l'aime à cauſe de ſon aſſiduité infatigable & de ſa curioſité avide de voir tout ce qui peut l'inſtruire dans ſon goût; & aſſez ſouvent le profit que j'en retire me dédommage amplement de mon impatience.

Il fut beaucoup plus long-tems à revenir qu'il n'avoit dit. J'avois réglé mes gîtes, & je ne ſçache pas avoir été depuis long-tems de ſi mauvaiſe humeur de ce qu'il m'avoit tant fait attendre. Enfin, je le vis revenir chargé comme un mulet, tout en ſueur, & ſon guide de même. Ils avoient quitté l'équipage à l'endroit où ils l'avoient pris; & mon camarade entra crôté juſqu'aux genoux, le viſage couvert de ſueur,

ſes poches extrêmement groſſes, & tenant à ſa main droite un mouchoir rempli d'une matiere ſale & vilaine, qui par ſon poids & ſes inégalités avoit percé le mouchoir en pluſieurs endroits. Dans l'empreſſement qu'il avoit eu à cette occaſion, il avoit abſolument oublié qu'il m'avoit fait attendre, il ne m'en fit point d'excuſe; mais jettant ſa charge par terre, & vuidant ſes poches, il dit au domeſtique d'en faire autant, & ils remplirent le coin de la chambre de ce qu'ils avoient apporté. J'eus alors la commodité de lui demander d'où il venoit, & ce qu'il avoit été faire. Il me répondit, Du mont Paterno? Mais pourquoi faire? répliquai-je; le mont Paterno eſt à une lieue d'ici : à quel deſſein y êtes-vous allé? Qu'eſt-ce que toute cette terre que vous avez rapportée? Quelle eſt votre intention? Je vous dis, me répondit-il, avec précipitation, que je ſuis allé au mont Paterno; & prenant un morceau de cette matiere, à peu-près de la groſſeur d'une noix, il com-

mença à l'essuyer, à souffler dessus, & parvint à la nétoyer assez bien. Quoi, s'écria-t-il, d'un air content & triomphant, est-ce que vous ne connoissez pas la fameuse production du mont Paterno? Voilà la pierre de Boulogne, & avant la nuit, vous m'en verrez faire un phosphore.

J'étois toujours aussi ignorant, que vous l'êtes peut-être vous-même, de ce que signifioit ce langage. C'est la coutume de mon compagnon de supposer tout le monde instruit de ce qui fait son étude favorite : & pour lui rendre justice, je dois avouer, que s'il ne les rend pas aussi habiles que lui, ce n'est pas sa faute. La pierre qu'il m'avoit mise en main, étoit fort pésante, & tachetée à sa surface en plusieurs endroits: elle étoit d'une figure irréguliere, à peu-près ronde, comme un des cailloux de nos graviers; & de couleur brune & blanchâtre aux endroits luisants. Je jugeai que c'étoit au moins de la mine d'argent ou de quelque métal plus riche. Je crus

aux transports de mon ami aussi-bien qu'à la vûe de la pierre, qu'il avoit trouvé un trésor; & en l'entendant parler d'un Phosphore, je pensai qu'il s'exprimoit dans un stile figuré, & qu'il avoit prétendu dire que par l'événement, ce métal brilleroit. Il m'ôta la pierre des mains, & la jetta sur le carreau : elle se cassa, & je vis alors qu'elle étoit par-tout en-dedans de la même apparence brillante, que le petit nombre de taches qui paroissoient sur la surface. Je n'en fus que plus confirmé dans mon idée. Voyez combien il est naturel pour un ignorant de penser que tout ce qui reluit, est or. Mon ami se mit à rire de mon peu d'expérience, & me dit que j'allois voir ce que je n'aurois jamais pu apprendre que par oui-dire, si je n'avois pas été retardé par son voyage. Nous étions restés à Boulogne cette nuit, & il se disposa avec tout le soin & l'attention possible à faire ses expériences.

Vous avez vû une espece de fourneaux qu'on expose en vente dans les

les rues de Londres. Ils ſont de terre cuitte au four, épaiſſe & groſſiere; leur cavité eſt ſéparée en deux portions par deux ou trois piéces de fer en maniere de barres; la partie d'en-haut eſt deſtinée pour le charbon, & celle d'en-bas pour recevoir les cendres. Le haut n'en eſt pas uni, mais tailladé à la maniere des creneaux des vieux bâtimens gothiques.

Je crois que le petit peuple s'en ſert à faire bouillir la marmitte pour le thé. Il faut que la mode en ait été apportée de Boulogne, car les petites gens d'ici ne ſont jamais ſans cela, & ils s'en ſervent à tous les mêmes uſages que d'une cheminée. Mon compagnon en fit acheter deux. Il en découpa un peu les bords, de façon que les parties tailladées s'emboitaſſent régulierement les unes dans les autres. Il ôta la grille de celui qui devoit être poſé deſſus, dans une ſituation renverſée, & m'appella pour me faire voir un fourneau garni de ſon couvercle, auſſi bon qu'aucun laboratoire d'un Chymiſte Allemand pourroit en fournir.

On chercha dans la maison une plaque de cuivre travaillée à jour; par un heureux hazard, on en trouva une dans un recoin de cabinet, qui ressembloit aux anciennes grilles dont on se servoit en Angleterre, & qui sont à présent très-communes en Allemagne; dont les femmes Hollandoises se servent pour faire griller les marons, & nos petites gens pour faire cuire des pommes : c'étoit tout ce que mon ami pouvoit désirer. Il sépara les deux fourneaux, posa le grillage de cuivre pour servir de seconde grille au-dessus de la premiere, & ajusta l'autre fourneau sur celui-ci, mais dans une position renversée. Tout étoit prêt alors; il demanda du charbon, & se proposa de faire son opération dans la chambre même où nous soupâmes.

Je vous ai déja marqué qu'en général, les pierres que mon Chymiste (car après cette opération, il mérite ce titre) avoit apportées des montagnes, paroissoient toutes salles & terreuses : elles n'en étoient pas plus belles, pour avoir été portées. Il en

choisit quatre des plus brillantes ; & à force de les brosser, de les frotter & de souffler dessus, il parvint à les rendre parfaitement nettes & claires. Quand elles furent préparées, il en choisit une autre fort bonne ; & l'ayant nétoyée de même, il demanda un mortier de cuivre avec son pilon, qui ornoit le milieu de la cheminée de cuisine, pour la réduire en poudre. Il sembloit que ce fût une nécessité qu'aucun autre métal ne touchât à sa matiere.

Il sua beaucoup pour pulvériser cette pierre ; mais il n'eut point de repos qu'il ne l'eût réduite en une poussiere grise très-fine, qu'il passa dans un tamis. La poudre fut mise soigneusement dans une feuille de papier. Ensuite il demanda un peu d'eau-de-vie, & exigea la parole du maître qu'elle étoit bien naturelle & pure. Il jetta les quatre pierres qu'il avoit nétoyées d'abord dans un bassin plein de cette liqueur ; & quand elles furent entierement humectées, il les roula dans cette poussiere jusqu'à ce qu'elles en fussent entierement cou-

vertes. Tout étant diſpoſé, on fit venir le charbon; mon ami alluma le feu lui-même, & remplit toute la cavité inférieure partie de charbon, & partie de braiſe à demi-brulée. Enſuite il plaça ſes pierres chargées de poudre ſur le foyer d'airain qui couvroit le haut du fourneau bas. Puis il mit des charbons & de la braiſe autour, & les couvrit ſi bien, qu'il eut de la peine à mettre le couvercle par deſſus. Le fond de ce fourneau renverſé ſervoit de dôme ou chapiteau, pour couvrir le foyer; dans cet état il me dit qu'il avoit tout ce qui falloit pour lui tenir lieu du fourneau à reverbere, ſi vanté dans les écrits des Sçavants.

La peine qu'il s'étoit donnée pour préparer tout cela, méritoit tout le ſuccès de ſon eſſay. Tout étoit fait, & la préparation devoit s'achever d'elle-même. Il mit ſa machine dans la cheminée; il y avoit un bon courant d'air, & le feu continua à bruler juſqu'à ce que les matériaux furent conſumés. Mon ami en avoit

proportionné la quantité au besoin de son opération ; il n'y regarda pas davantage ; & l'opération s'acheva tandis que nous soupions. Quand nous fumes sortis de table, il ôta le chapiteau du fourneau, souffla doucement sur la grille de cuivre, pour en tirer les cendres, & ôta doucement les quatre pierres.

Elles étoient d'une couleur pâle comme celles des cendres de bois. La poussiere humectée avoit formé autour une croûte mince qui avoit acquis en cuisant un certain degré de fermeté, mais qui étoit crevassée en beaucoup d'endroits. Mon Opérateur prépara deux boetes, dont il garnit les fonds avec du coton ; il frappa doucement les pierres, les unes contre les autres, pour faire tomber cette croûte cuite. Elle tomba en effet par écailles ; il mit ces écailles dans une des boetes & les recouvrit de coton : à l'égard des pierres ainsi nétoyées, il les mit dans l'autre, & les couvrit aussi avec du coton. Maintenant, me dit-il, elles sont en état d'être portées par-tout

en sureté & sans risque. Et alors il serra les boetes dans son porte-manteau.

Je ne pus m'empêcher de rire, de l'air triomphant qu'avoit mon ami pour avoir calciné quatre petits cailloux; mais je supposois que l'opération du fourneau étoit tout ce qu'il avoit eu dessein de me montrer. Je ne suis peut-être pas le premier Chymiste en spéculation qui ait pris les moyens pour la fin. Une heure ou environ après, lorsque je le croyois déja couché, (car il y avoit quelque tems qu'il m'avoit quitté, & j'étois prêt à me mettre au lit moi-même,) il entra dans ma chambre avec empressement & d'un air de satisfaction qui ne lui étoit pas ordinaire; allons, dit-il, donnez-moi la main; & venez dans cette gallerie. En me parlant ainsi, il me conduisit dans l'obscurité; & me faisant traverser deux chambres, il me mena dans une longue gallerie, au bout de laquelle j'apperçus trois globes de feu bien brillant, & qui jettoient une lumiere diversement colorée.

Nous nous approchâmes, & ma ſurpriſe augmenta quand je vis qu'ils éclairoient tout l'eſpace des environs d'une eſpece de lumiere verdâtre & bleuâtre, de la couleur même de leur flamme. Cette lumiere étoit ſi claire, que ſans autre ſecours je lus quelques lignes au bas d'un imprimé attaché à la muraille préciſément au-deſſus de la table où étoient ces trois globes. Ils me parurent, en approchant, des maſſes d'une matiere brulante, de la groſſeur du poing, couverte d'une flamme ondoyante verte & bleue. Mais rien ne m'étonna tant que de voir la ſurface de la table tout autour, qui, quoiqu'ils brulaſſent ainſi, n'en étoit point endommagée.

Quelle fut ma ſurpriſe, lorſque quelques momens après mon ami en prit une dans ſa main! il l'y tint quelque tems, la regarda avec un plaiſir ſingulier & la mit dans la mienne. Je fis d'abord un mouvement pour la retirer; mais par réflexion, je la pris, perſuadé que ce qui ne l'avoit pas brulé, ne devoit

pas me bruler non plus ; il prit les deux autres, & nous nous retirâmes dans ma chambre. Je vis avec étonnement en approchant de la lumiere, que ces globes n'étoient autre chose que trois des quatre cailloux qu'il avoit fait cuire, & qu'il n'avoit affecté de serrer que pour augmenter ma surprise, quand j'en verrois l'effet : la grosseur dont elles m'avoient paru, venoit de l'éclat qu'elles jettoient ; en en approchant la lumiere, elles reprirent leur grosseur naturelle qui étoit à peu-près celle d'une noix. J'avois peine à en croire mes yeux ; je portai encore dans l'obscurité cette pierre qui me sembloit obscure & éteinte à la lumiere, & elle recommença à briller comme auparavant. Mon ami les serra, & me dit que nous aurions lieu de nous en amuser avec bien des gens ; que pourvu qu'on les exposât en plein air un quart-d'heure, c'en étoit assez, & qu'ensuite en les mettant dans l'obscurité elles brilleroient comme elles avoient fait ce soir.

Je ne ſçais s'il me feroit venu dans l'idée de lui demander ce qu'il vouloit faire de la croûte qu'il avoit détachée de ces pierres & qu'il avoit conſervée ſi précieuſement ; mais il prévint ma queſtion. Il en tira un morceau, & le jettant dans un coin obſcur, il me fit voir auſſitôt qu'il jettoit autant de feu que les pierres mêmes, & peut-être plus : il ajouta que nous nous en amuſerions encore mieux. Il y avoit dans la maiſon une ſervante Angloiſe, dont la chambre étoit préciſément au-deſſus de la nôtre. Mon ami trouva moyen d'y entrer, du moins il me le dit. Il écrivit avec un peu de colle de farine, en-dedans d'un de ſes rideaux de lit, ces terribles paroles, *Souviens-toi de la mort*, en lettres capitales. Il poudra par deſſus ces caractères encore humides, un peu de cette croûte qu'il avoit pilée exprès dans un mortier ; & quand il eut fait, il m'appella pour me montrer cette ſentence en lettres de feu. Nous en attendions l'effet ; mais il en arriva toute autre choſe que nous

n'avions compté. Les Italiens sont superstitieux. La chambre dans laquelle il étoit entré, n'étoit pas, comme il l'avoit cru, celle de la Servante, mais de deux Dévots, qui par hazard vinrent loger dans la maison. Nous les entendîmes se déshabiller, &, suivant notre projet, nous montâmes nous placer près de la porte de la chambre; nous entendîmes deux voix & vîmes une chandelle sur la table auprès du lit. La femme se coucha la premiere, & le mari ne se fut pas plutôt mis au lit, qu'il éteignit la chandelle; & tout aussitôt il apperçut ces terribles mots.

La femme se mit en prieres, & l'homme en tremblant recitoit ses Ave, Maria. Les lettres étoient tout en feu sans que le rideau brulât. Le langage en étoit inintelligible pour ceux qui le voyoient, & peut-être en étoient-ils plus terribles que s'ils l'eussent entendu. Le *Mene Tekel* du Prophéte leur vint dans l'esprit à tous les deux; ils se joignirent pour faire une longue priere que nous entendions distinctement; ils

ſauterent en bas du lit, & mirent l'allarme dans toute la maiſon. Comme les plus proches, nous entrâmes les premiers dans leur chambre. Mon compagnon ſaiſit un moment favorable pour grater avec ſon couteau & faire tomber cette matiere. On apporta de la lumiere & alors on ne vit plus rien. Le mari & la femme montrerent l'endroit où l'écriture avoit paru ; mais il n'y reſtoit plus rien qu'un tache de colle. Le lendemain l'aventure ſe répandit dans toute la Ville, & au moment de notre départ une légion de Prêtres étoit accourue dans cette maiſon.

LETTRE CVI.

VOus ſerez ſurpris qu'un incident cauſé par la pierre calcinée du mont Paterno, ait paru ſi étrange à Boulogne : je vais vous raconter ce que l'auteur du miracle m'a dit à ce ſujet, & vous ſerez ſatisfait. Auriez-vous imaginé, que, fameuſe comme

est cette pierre, & comme elle l'a été depuis long-tems dans le monde, elle eût à peine été connue dans le lieu même qui la produit & dans le voisinage? Le mont Paterno est si proche de Boulogne, qu'on s'attendroit de voir chaque maison fournie de quelques échantillons d'une curiosité si singuliere. Au contraire, à peine s'y trouve-t-il quelqu'un qui la connoisse de nom. La plûpart de ceux qui la connoissent, la prenoient pour une composition trouvée par un certain Cascariola, Alchymiste de leur Ville, avec qui le secret s'en étoit perdu; & même ce petit nombre ignoroit que ce fût un Posphore, un corps capable d'être rendu lumineux, & ne connoissoient que sa qualité caustique, propre à faire tomber le poil. A la vérité cette pierre, quand elle est calcinée, se change en espece de chaux, & peut bien avoir cette propriété. Quant à l'autre, personne n'en sçait rien, si ce n'est par oui dire; & on a compris que sa qualité brulante exprimoit son action comme caustique.

Les Italiens du pays même, ignorent si parfaitement la nature & les propriétés d'une des plus singulieres productions du monde, que quand mon ami questionna, à ce sujet, les gens avec qui il eut occasion de converser, ils ne purent lui en rien dire. Le nom du mont Paterno étant présent à sa mémoire, il y alla pour la chercher. Il trouva cette montagne couverte d'une bonne terre & fort bien cultivée sur le haut ; le bas étoit d'une sorte de terre stérile & entierement négligée. A peine croissoit-il de mauvaises herbes dans cette partie, quoiqu'il y eût vers le sommet toutes sortes d'herbes en abondance. Il découvrit sur les parties les plus roides de la montagne, & principalement vers son milieu, l'extrémité interrompue de quelques couches de marne grisâtre. Sa contexture étoit lâche, & la moindre pluye un peu forte la détachoit. Ce fut sous les lits creusés de cette marne, qu'il trouva la premiere de ces pierres : mais il ne tarda pas à s'appercevoir que le peu qu'il en voyoit

dans ces endroits, n'y étoient que parce qu'elles s'étoient séparées de ces couches; & ce fut dans la Marne même qu'il en trouva la bonne provision qu'il rapporta.

Dans le nombre, il y en avoit de plusieurs grosseurs, depuis la pésanteur d'une demi-once jusqu'à sept à huit livres. En général les plus petites étoient les plus pures. Les autres sont souvent sales en-dedans, & les plus grandes sont rarement sans quelques veines, ou de pierres ou de pyrites, ou de quelque mine de fer qui passe à travers. En général leur forme approche de la circulaire, quoiqu'assez irréguliere; & toutes, excepté les petites, étoient compactes, & sales à la surface.

Vincent Cascariola, à qui le monde est redevable de la découverte de cette pierre, avoit appris le métier de Cordonnier. Son goût le portoit aux expériences, & il avoit depuis plusieurs années abandonné sa profession, pour chercher dans l'Alchymie un chemin plus prompt à la fortune : il lui étoit arrivé comme

aux autres fous de ſon tems ; c'eſt-à-dire qu'il n'avoit réuſſi à rien. Il mouroit de faim, quoiqu'il ne s'en fallut pas l'épaiſſeur d'un cheveu qu'il n'eût découvert le ſecret du grand œuvre. Un ſoir ſe promenant tout déſolé au pied de cette montagne, il apperçut quelques-unes de ces pierres. Une pluye aſſez vive en avoit détaché beaucoup de leurs lits, & les avoit entraînées au bas de la montagne, & nétoyées en même tems. Leur ſurface luiſante attira les yeux du pauvre Cordonnier ruiné. Leur péſanteur lui fit croire qu'elle étoient métalliques, & à la couleur il jugea que ce métal étoit de l'argent. Après pluſieurs opérations pour en extraire ſon tréſor imaginaire, il trouva que ces pierres avoient une étrange proprieté, & qu'après avoir été calcinées comme il faut, elles paroiſſoient lumineuſes dans l'obſcurité, & qu'elles conſervoient cette qualité pendant un long tems, pourvu qu'avant on les eût expoſées quelques momens au grand jour. Caſcariola amuſa ſes

amis de cette expérience, & elle fit grand bruit. C'étoit alors la méthode des Alchymiſtes de faire un ſecret de tout. Caſcariola ne voulut jamais dire ſur la nature de ce corps rien de plus, ſinon que c'étoit une pierre ; & tout le monde crut en général qu'elle n'étoit pas naturelle, mais une compoſition artificielle. Quand l'inventeur mourut, le ſecret de la calcination mourut avec lui, ou celui de la compoſition, comme on le croyoit communément. Sa véritable origine reſta enſevelie dans un profond ſecret pour tout le monde, juſqu'au tems de Homberg. Cet infatigable ſcrutateur de la nature fit un voyage exprès en Italie. Il apprit que l'inventeur de ce Phoſphore avoit coutume de viſiter le mont Paterno. Il prit le mot de pierre dans le ſens littéral, & il la chercha où il y avoit apparence que l'autre l'avoit trouvée. Sa recherche ne fut pas vaine ; il découvrit bientôt dans cet endroit un foſſile, dont la ſtructure lui étoit inconnue. Sa couleur brillante naturelle, le porta

à croire que c'étoit cette fameuse pierre qui étoit perdue depuis longtems. Il en fit des expériences, qui lui réussirent ; il découvrit le secret de sa préparation, & avec une candeur & une générosité inconnue des Italiens, il communiqua le procédé à tout le monde, & envoya à tous les Sçavans des différentes parties de l'Europe, des morceaux de ce fossile naturel, tels qu'il les avoit ramassés sur la montagne.

Malgré tout ce qu'on a écrit de cette pierre, il ne paroît pas qu'on en ait expliqué entiérement la nature. Elle est brillante comme le crystal, sans en avoir aucune des propriétés. Il est vrai qu'elle ne se dissout pas dans les liqueurs acides, & elle ne se vitrifie pas au feu, mais se calcine bientôt & se change aisément en une espece de chaux. Elle n'a donc ni les caractères du crystal, ni ceux de son Spar contrefait. Il y a un fossile qui les a toutes, & n'a que celles-là ; c'est la Selenite ; & c'est à elle conséquemment qu'il appartient proprement. En ef-

fet, sa structure ne ressemble à aucune des Sélenites en feuillets qui sont si communes dans notre glaise, mais c'est une espece de ce fossile dont il approche de près, qui est cette espece radiée qui forme des figures d'étoilles entre les crevasses de la veine, que Vanhelmont appelle *Ludus*, & qui, quand elle en est décorée, se nomme Veine étoilée.

C'est à ce Minéral que celui-ci appartient proprement; mais c'en est une espece tout-à-fait différente. Il est vrai que l'étoille qui est sur ces pierres, se calcine & se met en chaux comme celui-ci; mais cette chaux n'est point épilatoire. C'est une propriété des minéraux de toute espece, de l'arsenic & sur tout de l'orpiment : ce n'est point là la seule qualité qu'il possede de ces substances singulieres. L'orpiment & les autres mines arsénicales ont la propriété de rendre blanc le cuivre ou l'airain. La grille de cuivre sur laquelle mon ami fit calciner ces pierres, devint blanche tout autour de l'endroit où elles avoient posé; &

en pouſſant plus loin l'expérience, on voit qu'elles blanchiſſent tous les uſtensiles de cuivre ou d'airain ſur leſquelles on les laiſſe poſer quand elles ſont encore chaudes. D'où il paroit évident que cette pierre ſinguliere eſt une choſe qui forme une eſpece à part, un mélange que la nature a fait de principes différens, & qui ne ſe trouve raſſemblés en aucune autre choſe.

On dira peut-être, qu'il ne doit pas être ſurprenant qu'elle ait des qualités & des propriétés qu'on ne trouve en aucune autre; mais ce ſeroit prendre la méthode ordinaire d'arguer ſans principes. La qualité lumineuſe de cette pierre ne lui eſt pas particuliere. Mon ami aſſure avoir eſſayé beaucoup d'autres pierres des eſpeces de Spar & de Sélénite, & n'en a preſque point trouvé, qui ne fût lumineuſe plus ou moins, après une calcination réguliere. Il avoue pourtant que cette pierre de Paterno les ſurpaſſe toutes de beaucoup.

Ce qu'on appelle le Phoſphore Eméraldique des Allemands, n'eſt

rien autre chose que la calcination d'un spar verd, qui se trouve dans les mines de la forêt de Hart & dans beaucoup d'autres endroits. Les spars cubiques ordinaires ou crystaux, qu'on appelle mal à propos ainsi, & qui viennent des mines de plomb d'Angleterre, tiennent plus ou moins de cette propriété; & cette pierre rhomboïdale qu'on trouve en beaucoup d'endroits avant dans les terres, qu'on appelle *Staunch*, est proprement une espece de Sélénite; & après expérience faite, il l'a trouvée lumineuse jusqu'à un certain degré. Il assure même que tout ce qui s'altere & se change en chaux, est lumineux plus ou moins; mais il avoue que la pierre de Boulogne est la seule qui conserve ses qualités long-tems après avoir été calcinée.

Quand le Phosphore formé de ces pierres est nouveau, il jette un éclat si fort, qu'on a peine à le soutenir : mais quoiqu'il acquiere ensuite la qualité de devenir lumineux quand on l'expose à l'air, il

l'eſt cependant beaucoup moins qu'auparavant; & dans ce cas, de même que pour les morceaux qu'on a fait parfaitement calciner, il eſt néceſſaire d'avoir l'œil accoutumé à une petite lumiere avant que d'appercevoir celle qui en ſort. Pour voir la lumiere de ceux-ci, il faut avoir été quelque tems à l'obſcurité, & que la pierre ſorte du grand jour. Si l'obſervateur ne retire pas la pierre d'un degré de clarté, tel qu'il le faut, pour la faire paroître avec avantage, & qu'il n'aille pas auſſitôt la porter dans les ténébres, ſon œil, quoique la pierre brille un peu, ne ſera pas en état de diſtinguer juſqu'à quel point elle le fait : ce n'eſt que par degrés que nous nous accoutumons aux différens degrés de la lumiere ; ceux qui en ſortant immédiatement du plein jour entre dans une chambre obſcure, ne voyent pas quantité d'objets que ceux qui y ſont depuis quelque tems apperçoivent diſtinctement ; & qu'ils y verront eux-mêmes au bout de quelques inſtans. Il eſt à

propos d'ufer de cette précaution par rapport à la pierre de Boulogne, & avec cette attention nous trouvons que bien des chofes que nous n'en aurions pas foupçonné, ont les mêmes propriétés, & font en quelque forte des Phofphores.

Un fçavant Italien a publié depuis quelque tems une differtation fur les Phofphores naturels. Il y fait voir que le papier blanc, la toille de lin, & quantité d'autres chofes des plus communes, font des Phofphores de ce genre. Pour en appercevoir la propriété lumineufe, il a imaginé une efpece de cabinet, dans lequel il étoit parfaitement dans les ténébres en plein jour; il avoit une méthode d'y introduire des chofes qui avoient été expofées à la clarté la plus vive. Lui-même ayant refté renfermé dans l'obfcurité pendant quelque tems un peu confidérable, étoient en état de diftinguer parmi ces chofes celles qui étoient lumineufes d'avec celles qui ne l'étoient pas. Tandis qu'un autre qui les auroit vues, en fortant du plein jour,

& qui n'auroit fait que de le quitter aussi, n'auroit pas pu découvrir qu'aucune le fût.

Il y a bien de la différence entre ces Phosphores qui absorbent la lumiere dont ils se chargent, & qui ensuite brillent quelques instans dans les ténébres, d'avec ceux qui par leur propre puissance & dans tous les cas, non-seulement brillent, mais encore brulent sitôt qu'il ont été exposés à l'air. Le Phosphore urineux ordinaire, & l'autre espece plus grossiere, composée d'alun brulé & de farine, sont de ce dernier genre. Il faut les tenir bien renfermés & bien bouchés: pour qu'ils jettent de l'éclat il n'est pas nécessaire de les exposer d'abord à la lumiere. Mais quand on les expose à l'air ou qu'on les anime en les agitant, ils brillent & même brulent de la maniere la plus violente. En effet on ne connoît point encore de feu si vif & si terrible que celui du Phosphore urineux. Il n'en est pas même de la pierre de Boulogne; quand elle brille le plus, elle n'a pas le moindre degré

de chaleur; ſeulement après avoir été calcinée elle acquiert en grand, ce que beaucoup de choſes ont en quelques ſortes ſans cette préparation, je veux dire la qualité d'abſorber & de retenir pour un tems la lumiere. Son brillant, dans ſa plus grande force, n'a point de reſſemblance & n'approche point de l'éclat du Phoſphore d'urine ou d'alun; mais il reſſemble à celui que l'on apperçoit à la ſuperficie de la viande à demi-pourrie ou du poiſſon qui commence à ſe corrompre. L'eſpece de flamme à laquelle il reſſemble le plus eſt celle du ver luiſant. La pierre de Boulogne, quand elle a été calcinée avec ſoin, & que ſon éclat eſt bien conſervé, eſt d'une couleur jaune pâle; & alors elle eſt fort lumineuſe: ſi elle ſe trouve tachée ou noire, elle brille peu, & il faut la calciner une ſeconde fois. Quand la pierre eſt jaune, la couleur de la lumiere qu'elle jette, eſt communément celle d'une flamme brillante, & dans cet état elle approche aſſez de celle d'un charbon

bon ardent. Homberg qui a fait revivre la connoissance de cette pierre, & qui est l'inventeur de presque toutes les opérations qu'on fait avec elle, assure, que si on donne artistement au feu quelque couleur pendant la calcination, la pierre étant calcinée, jettera une flamme de cette couleur. Si on jette du sel ammoniac dans le feu sur la fin de l'opération, elle sera blanche & jettera un éclat fort vif. Si on y jette de la limaille de cuivre, non-seulement la flamme qui sort des charbons brulans, sera verte, mais le brillant de la pierre calcinée sera verd pareillement.

Il y a des expériences fort belles qui sont rapportées par un homme digne de foi; mais nous n'avons pas eu la commodité de les faire: d'ailleurs mon ami s'est fait une loi de ne rien répeter sur la foi des autres, & de ne pas faire comme certains charlatans qui rapportent ce que d'autres ont dit, comme s'ils en étoient eux-mêmes les inventeurs.

Il étoit tard, quand je me mis au lit; & la nouveauté de cette obser-

vation m'a donné envie de vous la répéter. Il ne fait tout-à-fait ſombre ici en aucun tems de la nuit dans cette ſaiſon ; mais les pierres étoient nouvellement calcinées & avec ſoin, autrement je crois que l'on n'auroit pas eu un grand ſuccès en les expoſant alors à la lumiere. Ce qui m'engage à vous faire cette remarque, eſt un accident imprévu qui arriva. En obſervant ces pierres, j'en laiſſai tomber une ſur le pavé qui étoit de pierre ; elle ſe briſa. Je craignois d'avoir fait peine à mon compagnon ; au contraire il en fut charmé. Que les yeux accoutumés aux découvertes ſont vifs ! je ne ſçais pas ſi je me ſerois apperçu que l'intérieur ou la partie nouvellement caſſée étoit opaque ; mais il s'écria à l'inſtant que ces pierres n'étoient lumineuſes qu'à la ſurface ; & au lieu d'être fâché de la cataſtrophe qui avoit occaſionné cette découverte, il me jura qu'il auroit ſacrifié volontiers tout ce qu'il en avoit, pour la faire. Il y a en cela quelque choſe de ſingulier ; & on n'a pas eſſayé, ſi, en

calcinant la pierre une autre fois, cette partie deviendroit lumineuſe ; il y a apparence que oui. Mon ami ſe propoſe d'eſſayer cette expérience au premier jour. Cependant nous avons continué celle-ci : en frottant enſemble deux des pierres calcinées de maniere à détacher de chacune une eſpéce de poudre groſſiere, nous trouvons que cette poudre eſt lumineuſe, & que les parties des pierres frottées, & dont la poudre s'eſt détachée, ſont devenues opaques.

C'eſt par des hazards que la plus grande partie de ces découvertes elles-mêmes, ont été faites ; & c'eſt lui auſſi qui a enſeigné la méthode néceſſaire de les faire. Toute la philoſophie du monde n'auroit pu prévoir qu'une grille de cuivre fût eſſentielle au ſuccès de l'expérience, ou du moins, pourquoi une grille de fer, qui eſt le métal dont on ſe ſert le plus communément pour cela, empêcheroit l'expérience de réuſſir. Il falloit que le hazard vînt l'enſeigner ; car il eſt ſi certain, que de ſe ſervir même d'un mortier de fer,

pour pulvériser la pierre, suffit pour l'empêcher de devenir lumineuse, que, si quelques-unes de ces pierres se trouvent contenir des veines de mines de fer, comme il arrive assez souvent, elles ne deviendront jamais lumineuses, quelque soin qu'on se donne dans l'opération. C'est encore le hazard qui a fait connoître la circonstance de couvrir ces pierres avec la poussiere de quelques autres. M. Homberg avoit porté les siennes dans sa poche; elles avoient frotté les unes contre les autres; & les parties de celles qui étoient couvertes de la poussiere que les autres avoient formée, se trouverent les plus lumineuses, après la calcination.

LETTRE CVII.

C'Est à mon compagnon qu'il faut vous en prendre, si je vous entretiens encore de Boulogne. Son voyage & ses circonstances m'ont retenu plus que je ne comptois, & j'ai employé ce tems à considérer des

choſes que je ne m'attendois pas de trouver, & qui m'ont donné lieu de vous écrire. Quelque rebatues qu'aient été les principales curioſités de l'Italie, par ceux qui ont voyagé, ou qui prétendent l'avoir fait, elles ſont encore amuſantes à obſerver, & quoiqu'elles ſoient peu dignes d'être écrites à un homme d'eſprit & de goût tel que vous, on y trouve toujours du nouveau. Je rends grace à l'ignorance ou au peu d'attention de ceux qui ont entrepris de les décrire, de les avoir laiſſées toutes nouvelles, en paſſant par deſſus ce qu'elles ont de plus beau. Ils ont dit où on trouve ces choſes, & nous ont laiſſé le ſoin d'en découvrir le mérite.

J'ai un goût ſingulier; je n'eſtime point des choſes qui en affectent beaucoup d'autres, & qui paſſent pour les plus ſurprenantes & les plus curieuſes. J'avoue de bonne foi, qu'au milieu de l'admiration de tous les autres, je n'ai pu m'empêcher de rire, en viſitant le pont de Bleinheim; je n'ai pas été mieux affecté,

en paſſans en caroſſe, par une des plus belles ſales de la Vigne Albergotti, pour aller dans les jardins. Je confeſſe que jamais je n'ai regardé des chambres magnifiques, comme des chemins pour les caroſſes, ni les ponts comme des choſes qui ſoient d'aucune utilité dans les endroits où il n'y a point d'eau. Ces curioſités ſurprenantes me paroiſſent autant d'abſurdités, plutôt que des ornemens & des marques de grandeur : mais peut-être que ce qu'on juge ridicule à préſent, le tems qui confond les choſes avant que de les détruire, pourra le rendre auſſi propre que magnifique, pour les ſiécles ſuivants. Quand le Palais tombera en ruines, la poſtérité qui le verra, en conſidérant les traces des roues, admirera les murailles dorées & les toits peints, dont leurs prédéceſſeurs décoroient leurs chemins; & les antiquaires futurs étudieront, pour chercher le cours détourné de la riviere, qui dans le tems que ce Palais, (dont le motif fait honneur à notre Na-

tion, quoi qu'on puiſſe penſer de ſon exécution) fut bâti, rouloit ſes eaux imaginaires ſous la grande arche, & venoit briſer ſon impétuoſité contre les pilliers maſſifs de ce pont.

Quelque fou que cela puiſſe paroître à ceux qui vivent à préſent, il y a dans l'Hiſtoire des choſes auſſi difficiles à concilier avec les apparences actuelles, que celle-ci le ſera quand on ne pourra pas ſoupçonner qu'elle l'ait été de notre tems. Appien rapporte que les Triumvirs Auguſte, Antoine & Lepide, s'aſſemblerent dans une petite iſle ſur le Labinus, pour faire le fameux partage de l'Empire Romain. J'ai cherché vainement ſur le Labinio actuel, cette iſle célébre par un évenement ſi mémorable; j'ai mieux réuſſi à trouver le lieu même où la tradition de tems immémorial, & où les derniers auteurs en grand nombre diſent que la choſe arriva, & où il y a des monumens érigés en mémoire de ce fait. Ceux qui rioient de me voir chercher à cette occaſion le long de

la riviere, me menerent dans un petit Couvent de Capucins, à un mille de Boulogne, & me montrerent le long de ses murs, un pillier sur lequel est une inscription, qui apprend que sous le Consulat de Ventidius & Albinus, la fameuse division de l'Empire Romain, (D. R. O. *Divisio Romani Orbis*) fut faite par ce Triumvirat, dans le lieu même où existe ce pillier. J'ai eu la curiosité de faire mesurer le terrein, depuis ce lieu jusqu'à la riviere, il y a plus d'un quart de mille. Avant que de railler les Antiquaires futurs, qui décriront le cours altéré de la cataracte de Blenheim, il faudroit discuter si le Labinio a changé si considérablement son cours, ou si l'Isle d'Appien étoit telle que notre ami George Rodney en a cherché depuis peu. On vient m'interrompre ici ; aussi-bien je ne crois pas avoir rien à ajouter de plus.



LETTRE CVIII.

AVant de quitter la plus belle ville d'Italie, j'ai encore une chofe à détailler, qui mérite bien une Lettre toute feule. C'eft un tableau; il étoit nouveau pour moi; & m'a plus frappé que tous les autres de cette patrie des Peintres. Heureufement les Auteurs qui ont écrit fur les curiofités de ce pays fertile, du moins ceux que j'ai eu le courage de parcourir, n'en ont rien dit, & je fuis tenté de croire que qui en a lu un, les a lu tous.

Que d'autres parlent de la fertilité du terrein des environs de Boulogne; qu'ils exercent leur plume fur l'étendue de fes foibles murailles, fur la magnificence de fes places; qu'ils décrivent fes fontaines, fes portiques, fes Palais, fes Couvents, fes Eglifes plus fuperbes que dans prefque aucune Ville, & à coup fur plus nombreufes que dans toutes les autres: qu'un autre vous dife fi le

Couvent de Cortose subsiste, & qu'il mesure à quelle distance il est du Couvent de S. Petrone. Pour moi, je dis ce que j'ai vu & ce que peu d'entre les Auteurs, qui ont jugé à propos de parler de cette Ville, prétendent y avoir vu. Quand je vous parle d'un tableau, & que je vous nomme Boulogne, n'allez pas croire que ce soit la sainte Cecile de Raphael; vous en avez déja entendu parler. Il y en a un autre ici qui me frappe infiniment plus que ce fameux morceau, & que les autres voyageurs ont passé sous silence: c'est un S. Jean-Baptiste peint par Carrache, non le célébre Annibal, mais Louis. Est-il possible d'avoir vu cette production seule de son pinceau, & de ne lui pas accorder autant de réputation qu'à l'autre? La dignité répandue dans l'ensemble est surprenante. Il attire l'attention, l'amour & le respect malgré qu'on en ait. Ce n'est pas cette fierté & cette figure hautaine d'un Alexandre & d'un César. Le Peintre a sçu fondre & mêler les passions dans son esprit comme les couleurs sur sa pa-

lette. La grandeur de cette figure est décente & pas trop assurée. Ce que Longin a dit du sublime dans le langage de Platon, peut s'appliquer au style que l'immortel Louis Carrache a suivi dans ce tableau. Quoique aisé & doux, il n'est pas moins magnifique & rempli de dignité. J'ai été surpris, étonné, en le regardant. On demandoit à Phidias, qui inspiroit à tous ceux qui voyoient ses statues un étonnement mêlé d'admiration, lorsqu'ils étudioient les formes qu'il donnoit aux Dieux & aux Héros en les immortalisant par son ciseau, par quels moyens & comment il venoit à bout de s'élever si supérieurement au-dessus de ce que la nature avoit jamais fait sous la forme humaine? Seneque répete cette question & la merveille. Il ne sçauroit imaginer comment le Sculpteur, sans avoir vu les formes de Jupiter ou de Pallas, pouvoit s'en former les images dans son esprit, avec une perfection si divine. On est frappé de la même espéce de surprise, en voyant ce chef-d'œuvre

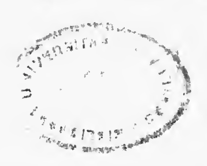
du pinceau du vieux Carrache. Il n'y a rien dans la nature telle que nous la voyons actuellement, qui approche de la maniere dont le Saint est rendu dans son tableau. Sitôt qu'on l'a vu, on reconnoît qu'il doit avoir été tel; humble & grand; satisfait & résigné; convaincu que les éloges & l'attention qu'on avoit pour lui, lui étoient dus, & en même tems persuadé que ce n'étoit pas à lui, mais à l'esprit qui l'animoit, que tous ces honneurs devoient être rendus. Tout cela s'apperçoit dans le visage, l'air & la contenance du Saint. La vérité nous frappe & nous persuade aussitôt que nous la voyons; mais il reste toujours à décider, comment celui qui n'a pas vu toutes ces choses a pu les imaginer, puisque nous n'aurions pas pu les concevoir autrement que par son tableau. Ce que Seneque propose comme un problême, Ciceron nous l'explique Phidias, dit ce fameux Orateur, lorsqu'il représentoit Jupiter ou Minerve, ne contemploit aucun objet matériel, pour y prendre une ressemblance insuffi-

ſante : il avoit recours à ſon propre eſprit ; il y étudioit les idées qu'il s'étoit formées de la beauté & de la dignité ; & d'après cette image qui étoit parfaite dans ſon ame, il donnoit au marbre la vie & l'immortalité. Combien cette méthode ſublime n'eſt-elle pas plus noble & plus honorable, tant pour l'Artiſte que pour le ſujet de ſon art, que la méthode rebatue & vulgaire des autres Statuaires, qui pour faire une beauté, dérobent les graces à une multitude de ſujets vivans, & qui au lieu d'une figure ſimple & uniforme, produiſent un ouvrage médiocre, fait de piéces & de morceaux, qui n'a rien d'admirable que la propreté avec laquelle tous ces morceaux ſont couſus ?

Ce que Phidias faiſoit pour repréſenter les Dieux imaginaires de ſon tems, le Peintre l'a viſiblement exécuté dans ſon Saint. La figure eſt au-deſſus de celle d'un mortel ; ſon air annonce l'inſpiration ; on n'y voit rien qui reſſemble à toutes les formes humaines ; & en effet, il ne

pouvoit rien voir dans toute la nature humaine, qui pût répondre à son idée. Il a rassemblé toutes les puissances de son ame, pour se figurer l'air que devoit avoir ce Saint, & ce qu'opere l'esprit de Dieu sur le visage d'un homme qui en est rempli & dirigé. C'est d'après cette idée qu'il a dessiné sa figure ; & il l'a faite telle qu'elle devoit être ; notre approbation en est la preuve & la récompense. La vérité est la même dans tous les cœurs. Ce qu'il avoit conçu, il l'a exprimé heureusement ; & nous le concevons aussi de même. C'est une conviction, que suivant notre goût, il étoit juste qu'il fût ainsi.

L'excellence du dessein sera toujours la premiere chose que j'admirerai dans la peinture ; ce n'est pas la seule partie en quoi le S. Jean-Baptiste de Louis Carrache, égale ce Peintre à tous ceux qui l'ont précédé & qui sont venus après lui. Les graces de l'attitude, la simplicité noble qui y regne, ne le cedent en rien à la force & à la souplesse du coloris qui se trouvent fondues ensem-



ble. Regardez-en le visage, vous verrez que le Guide a plus étudié ce morceau, que toutes les productions d'Annibal, sous qui il a appris son art. Considérez-en les teintes, vous verrez que la grace naturelle & naïve, qui brille dans les morceaux du Correge, n'étoit pas la seule perfection que Louis avoit heureusement étudiée d'après son exemple. On trouve en lui toute la vivacité, & en même tems l'énergie de la maniere de ce grand maître.

Je suis étonné que Louis Carrache n'ait pas acquis plus de réputation parmi ceux qui prétendent avoir quelque goût pour la peinture. Ce morceau n'est pas le seul dans lequel il ait excellé. Il étoit de Boulogne, & a enrichi sa Ville par un grand nombre de tableaux de sa façon. Il y a une conversion de S. Paul dans l'Eglise de S. François, un tableau d'Autel dans celle des Religieuses de S. Jean-Baptiste; un S. Charles dans celle de S. Barthelemi, & beaucoup d'autres morceaux dans les autres Eglises & Maisons Religieuses, qui

font de la même main & tous excellens. A la vérité on en fait voir quelques-uns, qui quoique assez approchants de sa maniere, déparent les autres : mais je ne les crois pas réellement de lui. Le meilleur de ceux que je viens de nommer, est bien inférieur au S. Jean qui m'a fait tant célébrer ses louanges. On diroit qu'il a réuni à la fois toute sa force dans cette piece, & qu'il a voulu disputer le prix à tous ceux qui ont excellé dans cet art.

Je me suis exprimé sur le lieu même, avec autant de chaleur, & peut-être plus que je ne fais dans ma Lettre. Les Peres qui étoient présens, m'on dit que je n'étois pas le seul qui jugeât ainsi de cette piéce, quoique d'autres n'en pensent pas si favorablement. Ils me raconterent à cette occasion, qu'un connoisseur envoyé par Louis XIV, pour acheter des tableaux, en avoit offert un prix considérable; qu'ayant été refusé, & en ayant rendu compte, il avoit reçu ordre d'en proposer dix fois autant, & qu'on l'avoit encore refusé. Vous demanderez peut-être

comment il ſe peut faire que ces Religieux ayent pu rejetter une offre auſſi tentante. Je l'ai demandé auſſi, & l'ai demandé poliment. Leur réponſe a été ſincere. On m'a dit que c'étoit une ſotte & folle obſtination qui en avoit été la cauſe; on avoit aſſuré de la maniere la plus publique, que cette ſomme, qui étoit immenſe, pouvoit être employée à quantité d'œuvres méritoires; & que c'étoit un ſacrilége de s'y oppoſer, pour l'amour d'un tableau : mais le Sénat qui eſtimoit cette piéce, & qui étoit charmé que le jugement de ce connoiſſeur ſe trouvât conforme au ſien, fit réponſe que le Couvent n'étoit pas pauvre; & que ſi le tableau valoit beaucoup pour le Roi de France, il n'avoit pas moins de valeur pour eux; deſorte qu'on refuſa abſolument de le laiſſer aller.

La réputation qu'Annibal Carrache s'eſt acquiſe, a éclipſé celle de tous les autres du même nom; mais ce morceau pourroit diſputer le prix à tous les ſiens. Louis a été ſon pré-

déceſſeur & même ſon maître. Peut-être que c'eſt à cela que l'autre doit ſa ſupériorité. C'eſt un grand point que de pouvoir puiſer ſes premieres idées chez des maîtres excellents : mais c'eſt un bonheur dont Louis n'a pas pu jouir. Il étudia ſous un homme qui jamais ne s'eſt élevé au degré de mérite, auquel ſon propre génie lui donnoit droit de prétendre. Fontana qui fut ſon maître, n'étoit pas ſans quelque mérite ; il y a trois morceaux à Parme qui en font foi ; mais il n'avoit pas cette nobleſſe pour laquelle ſon écolier étoit formé. Les années qui auroient du être employées à inculquer dans l'eſprit de Louis des principes dignes de ſes talens futurs, furent perdues dans une école auſſi bornée. Il n'en fut pas de même de ſon couſin Annibal ; il avoit devant les yeux tout ce qu'il y avoit de grand dans Louis, qui étoit alors dans le plus haut degré de ſa force. Ce S. Jean-Baptiſte étoit probablement peint alors ; & duſſiez-vous me prendre pour viſionnaire de le dire, je crois pouvoir montrer

des imitations de quelques-unes de ſes beautés dans pluſieurs des morceaux les plus excellens d'Annibal.

Il y auroit de la ſingularité de reprocher comme un défaut à un Peintre d'avoir imité Correge ; mais il me ſemble que c'en eſt un dans Louis. Conſidérez tous ſes tableaux ; vous trouverez qu'il l'aimoit juſqu'à la ſuperſtition. Les Madones & les enfans du Correge peuvent être regardés comme les modèles de tout ce que Louis a exécuté dans ce genre. Je ne dirai pas qu'il a copié les Saints d'après ce maître. Le tableau dont je vous ai parlé eſt abſolument original, & il les ſurpaſſe tous. Il a imité d'une façon très heureuſe la facilité du Correge, & il en a égalé toutes ſes graces, ſinon dans tous ſes ouvrages, du moins dans celui-ci. Il a même égalé dans ce morceau, quoique ſans l'imiter, la dignité de la maniere qui a rendu ce Peintre ſi célébre. Je vous ai dit que Louis avoit imité Correge juſque dans ſes fautes ; cela eſt exactement vrai ; il en avoit conçu une ſi

haute idée, qu'il a négligé tous les autres maîtres. Au contraire les morceaux d'Annibal son cousin font voir qu'avec la maniere de Correge, ou plutôt avec la maniere que son maître s'étoit formée sur le modèle de celle du Correge (car je crois pouvoir le distinguer dans tous ses tableaux en général, il a étudié le Titien & Raphael, & réuni toutes leurs graces avec celles de son maître, en se les appropriant par la façon dont il en a fait usage. On a dit qu'Annibal étoit le génie le plus universel : je suis porté à croire que ce que vous m'avez entendu dire sur le génie peut être expliqué ici ; sçavoir que l'on prend souvent pour effort de génie ce qui n'est que l'effet de l'éducation. Annibal a donné à son esprit un tour plus général, & a adopté les beautés d'un grand nombre de maîtres. Il n'en est pas de même de Louis : fixé à un seul sujet d'émulation, & livré à un seul stile, il n'a excellé que dans celui-là ; uniquement parce qu'il n'avoit pas entrepris d'exceller dans aucun au-

tre. Son couſin avec un génie égal, & une étude plus étendue, eſt parvenu à exceller dans pluſieurs.

LETTRE CIX.

VOyez combien je ſçais peu ce que je ferai le lendemain. Un hazard m'a ramené à Boulogne, & je ne ſçais pas quand j'en repartirai, je ne ſçais comment cela s'eſt fait, mais j'avois omis alors de voir le Palais où réſide le Cardinal Légat. Je l'ai viſité depuis. Mon ami ne m'accompagne pas toujours dans ces occaſions; mais je l'avois mené avec moi cette fois, pour lui faire voir une ſtatue qui eſt au-deſſus de la porte, & dont j'ai cru que la grandeur le frapperoit; je voulois en même tems eſſayer ſon goût par un tableau de Raphael, qui peut paſſer pour une pierre de touche en pareil cas. Toute la remarque qu'il a faite en voyant la ſtatue, a été que l'airain eſt de tous les métaux le plus ſujet à la rouille après

le fer : quant au tableau, il l'a trouvé ſemblable à beaucoup d'autres que nous avions vu en France auparavant. Je l'ai encore mis à l'épreuve en lui faiſant voir des choſes qui ne l'ont pas ſatisfait : mais quand je m'y attendois le moins, il m'a étonné par un regard qui marquoit qu'il étoit vivement affecté. Quoi ! le cabinet d'Aldrovande ! s'écria-t-il, avec un ſoupir, en ſe tournant vers celui qui nous accompagnoit pour nous montrer les raretés de ce Palais ; c'eſt là que réſide toute la beauté de l'hiſtoire naturelle. Il répandit des larmes de joye en me priant de venir l'examiner avec lui.

Le nom de ce cabinet eſt tout ce que les voyageurs en connoiſſent. Il n'eſt pas du nombre des choſes dont la connoiſſance eſt de mode. Je n'aurois moi-même jetté les yeux deſſus qu'en paſſant, faute de ſçavoir ce qu'il contenoit. Grand Dieu ! quelle profuſion ! il ne fut pas plutôt ouvert que nous nous regardâmes l'un l'autre avec étonnement ; on croiroit que l'on a dérobé toutes les richeſ-

ſes de la terre & des mers pour les y apporter. Nous apperçumes toute la nature d'un ſeul coup d'œil. On a dépouillé les rochers pour en tirer les perles, & le ſein de la terre pour en arracher tous les minéraux. Sous quelle forme a t-on jamais trouvé le diamant & le rubis, qu'on n'en voye ici de ſemblables ? Toutes les couches de terre qui contiennent l'Opale changeante & la belle Emeraude, étoient étalées à nos yeux. Le rocher auquel eſt attaché le Saphir bleuâtre; le globe creux, qui contient l'Améthiſte rougiſſante, décorent ces tablettes. Ici ſont les productions des Indes. Là on apperçoit l'or preſque végétable, qui jette des branches & des jets : là de longs filamens de ce métal, ſe croiſent en veines brillantes dans le rocher de marbre. Dans l'un, de larges paillettes brilloient ſur la ſurface, comme ſi elles euſſent été battues ſous le marteau de l'ouvrier. D'autres morceaux moins beaux, quoiqu'auſſi riches, couvrent la mine précieuſe, de maniere que l'art ſeul du Chymiſte a

pu la découvrir. Le Pérou a fourni la moitié des tablettes ; & les ſables d'Afrique n'étoient pas deshonorés d'occuper le reſte.

Une pierre pâle préſenta enſuite à notre vue l'argent empriſonné, errant ſur ſa ſurface en détours irréguliers, & imitant dans la maſſe ſolide les arbriſſeaux & les forêts, ou rempliſſant ſes crevaſſes par des filets ou des lames comprimées, qui dans leur configuration l'emportent ſur la variété de la main-d'œuvre, & forment un galon naturel. Tel eſt ton produit, ô fameux Potoſi ! Ici ce métal eſt enfermé dans un onix de Norvege ; là c'eſt une terre morte qui le contient. Ici ſa forme eſt confondue dans celle du cryſtal tranſparent, teint d'un rouge de Rubis ; là, il eſt contenu dans la mine de plomb.

Nous vîmes des maſſes de cuivre d'Allemagne brut, & malléable, tout en ſortant des mains de la nature. Nous vîmes des pierres & des cryſtaux teints de ſon verd vif, qui imite celui de l'émeraude. Nous ſuivions

ſuivions le long de leurs crevaſſes les pyramides bleuâtres, qui faiſoient honte aux ſaphirs. L'étain nous faiſoit voir ſes cryſtaux péſants, tirés de nos mines de Cornouaille, noirs mais brillants, & riches quoique ſans promettre beaucoup. Les *harts* avoient fourni des fleurs & des boules de fer. Ici la maſſe rude offroit à la vue ſa face rouge qui détruit la couleur de tout ce qu'elle touche; là la goutte brillante faiſoit honte au travail de l'ouvrier. Dans un endroit on voit gonfler la ſurface de l'hématite ſemblable à une grape de raiſin, qui eſt trop gros pour le lieu qu'il occupe; dans un autre le ſchiſte foſſile effaçoit le papier qui contenoit ſon nom. Ici un ſtalactite long & brillant de mine pourpre étendoit ſon ſimple branchage; là mille autres plus petits & d'une couleur plus obſcure concouroient enſemble à former un arbriſſeau touffu de mine. L'émeril brillant & la mangoneſe tranſparente, le globule doré, & le cylindre figuré s'offroient tous à la vue. Au-deſſous on voyoit une telle pro-

fusion de couleurs variées dans la terre, la pierre & le cryſtal, qu'elle ne peut être conçue que par ceux qui ont vu les productions d'un millier de mines réunies enſemble.

Le plomb occupoit un grand eſpace dans cette vaſte collection, & brilloit d'un éclat varié. Les larges lammes étoient ici d'un bleu pâle; là les veines luiſantes imitoient l'argent; ici le grain ſerré reſſembloit à de l'acier caſſé; là les filets variés ſe croiſant les uns les autres en différens détours le long de la maſſe moins pâle diverſifioient les couleurs.

Outre chaque ſuite, on voyoit les fauſſes pierres précieuſes, colorées & formées par leurs mélanges. Voiſines dans la mine, on ne leur a pas refuſé ici le même privilége. Ici le cryſtal long & verd reclame le cuivre ſon pere; là le ſpar bleu montre par la place qu'il occupe, que c'eſt au même métal qu'il doit ſa couleur. Les pyramides brunes & obſcures, ſorties de l'étain reconnoiſſent tout à la fois leur origine, & montrent celle des grains plus ri-

ches dûs au même mélange, mais dans une quantité plus abondante. Les cubes jaunes montrent que le plomb eſt l'auteur de leur forme & de leur couleur ; & les rhombes d'une teinture brune ou d'un blanc de neige, annoncent la même alliance avec le fer.

La riche maſſe appellée mine, n'eſt pas la ſeule dans le ſein de la terre qui contienne les particules de ſon métal utile ; les rochers voiſins & tout ce qu'ils produiſent, ont auſſi leur part dans la diſtribution ; les pierres ſolides en ſont impregnées ; les cryſtaux & les ſpars, dont les formes régulieres végétent en quelque ſorte par les côtés de leurs crevaſſes, doivent leur forme auſſi bien que leur couleur au mélange ; & chacun a ſa puiſſance déterminée, & donne éternellement la même figure.

Delà on nous conduiſit aux tiroirs où ſont raſſemblés les demi-métaux. Ici le mercure ſe déployoit à nos yeux dans toutes ſes formes changeantes. Dans un endroit on pou-

voit voir le roc vif, dont toutes les fentes étoient remplies de ce fluide pesant. Une autre boëte offroit une pierre brutte, dont la cavité avoit logé autrefois toute la quantité qui étoit amassée devant elle, & dont les côtés en contenoient encore quelques globules : outre cette forme naturelle, il se montroit sous mille autres différentes en d'autres endroits. Ici la mine rouge, le cinnable, dans un gros monceau, éblouissoit par sa couleur trop vive. Là une masse plus pure prenoit la forme de crystal, & en le considérant à la lumiere, montroit sa transparence. Dans un endroit il étoit tout entier ; ailleurs il poursuivoit son cours en veines rouges à travers la pierre pâle ou la terre grossiere. Par-tout il est beau ; par-tout il est agréable à voir ; c'est une production de la Hongrie.

Ensuite on voit une longue suite d'antimoines luisants, le bleu, le noir, l'argenté ; ici en masse, là tacheté, ailleurs rayé; cette espéce fournit la richesse de la moitié de l'Europe. Un peu plus loin, le cobalt pere de

l'arſenic occupoit une grande tablette. Ce minéral empoiſonné ne revolte pas toujours par ſa laide apparence; tantôt il imite le plomb; tantôt il reſſemble à la derniere eſpéce d'antimoine : dans certains morceaux, les pierres pâles ſont couvertes d'un brillant rouge foncé ; ailleurs les fibres luiſantes rayent les cellules creuſées & forment des eſpéces d'étoilles, & mille autres figures élégantes.

Le Biſmuth vient enſuite; la maſſe toute parfaite ſuinte de ſes riches pores, & n'a preſque pas beſoin de paſſer au fourneau. Sa couleur pâle imite l'argent natif; mais ſa maſſe énorme & ſa conſiſtance ſolide trompe les déſirs du Maître. Des plaques bleues décorent la ſurface de cette maſſe. La couleur pourpre du cobalt y brille d'un éclat faux; & annonce, non la richeſſe de la mine, mais le poiſon qui y eſt mêlé. Près de ces ſuites & des autres, on apperçoit d'un côté & de l'autre des parcelles réjouiſſantes de l'azur couleur de ciel, diſtinguées chacune par ſa

différente mine, & marquées par la proportion dans laquelle on les avoit obtenues. Les poisons aussi qui résultent du premier procédé sur les mêmes mineraux, les arsenics rouge, jaune & blanc, étoient enfermés & cachetés dans des boccaux de crystal, tant pour en montrer la forme, que pour empêcher les accidents qui pourroient arriver de leur dégustation.

Près de ceux-ci, les marcassites rangés par ordre, occupent un grand espace; cette matiere brillante, relevée de toute la splendeur éclattante des minéraux plus riches, promet en apparence des morceaux d'or & d'argent massifs; mais frustrant les travaux du mineur, elle n'offre après avoir passé au feu que du souphre & un peu de vitriol.

Après un certain espace décoré d'emblêmes relatifs au sujet, on voit paroître les masses plus petites des pierres fines à demi opaques & demi transparentes. L'onix, l'agathe & la cornaline réjouissent tous la vue par les différentes formes sous

lesquelles la nature les a fait paroître.
Il semble qu'on ait dépouillé le Gange de toutes les pierres brillantes qui décorent ses rivages, pour en récréer la vûe tout à la fois. Ici l'œil est ébloui du rouge, couleur de chair de la cornaline, simple & unie d'un côté & veinée de l'autre; là une croute grisâtre se répand sur sa surface: on est surpris de ce qui peut avoir engagé l'œil des curieux à chercher ses beautés cachées en rompant son enveloppe brutte. Les veines des agathes qui s'entourent les unes les autres par des formes concentriques, charment en même-tems qu'elles étonnent; ici, tandis que nous suivions le *Mocoa* mousseux dans sa masse naturelle, nous voyons que toutes les beautés des arbres & des bosquets dessinées sur sa surface élégante, ne doivent leur origine qu'à des fentes, qui laissent pénétrer l'eau impregnée de quelque minéral, laquelle teint tous les endroits par où elle passe & où elle s'arrête.

On apperçoit immédiatement après le jaspe plus gros & le caillou

oriental, diversifié par une multitude de nuances : quoique moins purs, ils ne sont guères moins beaux que les objets qui ont tant excité notre admiration. Des gros objets nous passâmes à de plus gros encore ; car dans la piéce suivante, on nous fit examiner toute la classe des marbres. Dans un morceau on voyoit briller la couleur de pourpre vive du porphire, distingué par ses petites tâches de blanc. Sur celui-ci qui étoit uni, paroissoit étendu une large bande de granite, le motley, ouvrage de la nature, mêlant avec un élégant désordre le rouge, le blanc, l'opaque, le transparent, le pâle, le noir, tous dans de petites masses détachées, & jettées sur une masse commune, & qui quand une fois ils sont joints, sont cimentés ensemble pour une éternité. Les pierres plus molles de l'espéce du marbre suivoient chacune à leur rang : ici la masse transparente du phengite faisoit voir à peine sa couleur jaune pâle ; là paroissoient les grandes veinures de l'albâtre oriental : ici c'étoit l'espéce

molle de Syenne qui montroit son pourpre mêlé d'or. Là le verd antique décoroit son canton, & précédoit le Paros de couleur de neige : la variété acqueroit de nouvelles graces par son arrangement : on ne connoît pas une seule couleur, ni une nuance de teinture à pouvoir désirer dans le tableau le plus riant, & dans la prairie la mieux émaillée, qui n'eût sa place en cet endroit : toutes étoient rangées de maniere à se prêter des graces les uns aux autres.

De-là nous passâmes aux pierres d'une couleur plus communes ; rien n'y manquoit, ni le rocher des remparts, ni l'ardoise à couvrir les toîts. La terre y avoit aussi sa place ; & toutes les espéces qui ont été employées par les Peintres anciens ou par les Médecins, avant que la chymie nous eût enseigné à guerir une maladie, au risque d'en occasionner mille autres. Les sujets les plus méprisables en apparence ont leurs graces, quand ils sont rangés par une main aussi habile, & nous donnent des leçons de curiosité utiles. Il y a

un endroit où je ne vis que trois sortes de terres, l'une blanche, l'autre noire & la troisiéme rouge; & il y avoit sur le devant du tiroir qui les contenoit, l'inscription suivante. „ Voyez ici les trois couleurs avec „ lesquelles Apelles a surpassé tout „ ce qui existoit avant lui & tout ce „ qu'on fera jamais en peinture. „ On avoit assigné un plus grand espace à toutes celles dont on a fait usage dans les derniers tems, & qui sont en grand nombre. Le *Sil* Attique & le Syrien tiennent le premier rang pour l'ancienneté. L'ocre jaune, & la terre verte, la terre pourpre d'Ormuz, & la pierre bleue d'Amérique éclattoient d'un autre côté; & sur le derriere la craye noire, & la terre d'ombre brune obscurcissoient les endroits qui en étoient couverts.

Ici étoit rangé le bol jaune d'Arménie, avec lequel Galien guérit cette peste qui avoit résisté à toutes les sangsues de son tems; outre cela la terre rouge d'Avicenne, appellée du même nom, parce qu'on l'appor-

toit des mêmes cantons du monde, & que les Médecins des tems postérieurs ont maudite, parce qu'elle n'opéroit pas toutes les merveilles rapportées par le vénérable sçavant qui les avoit avancées d'une toute autre terre. Loin de celles-ci on voyoit les contrefactions qu'on en a faites, ainsi que des terres de Lamie & de Eleusie; les naturelles de chaque espéce étoient rangées chacune dans leur place; & l'on avoit appliqué sur les fausses un cachet pour les reconnoître, & une inscription pour les distinguer, aux yeux de ceux qui voudroient les examiner.

De la terre morte, nous passâmes à ce qu'elle contient plus immédiatement. Les objets qui venoient ensuite, offrirent à nos regards les différentes paillettes éclatantes qui brillent dans sa masse grossiere, éloignée des rochers & les mines, lesquelles sont la source & le siége des espéces les plus luisantes. Nous y vîmes d'abord le plâtre de Montmartre, & toutes les espéces qui en approchent, qui nous tromperent sous l'apparen-

ce d'un pain de ſucre. Auprès delà étoient les talcs brillans, qui occupoient un grand eſpace ; les paillettes luiſantes & éclattantes, qui imitent & contrefont les métaux les plus purs ; plus loin le talc de Moſcovie étendoit ſes larges feuilles de clinquant brillantes ſur un fond blanc, brun, pourpre : enfin dans une rangée ſur le derriere étoit la ſélénite informe, qui en imite la figure ſans en avoir la flexibilité.

Enſuite venoient les corps figurés de même origine, & ceux qui ſont brillans ; la ſélénite rhomboïdale, la grande colonne, & le pillier plat, qui renferme des portions d'argille naturelle, & qui dans ſon centre imite avec ſa terre groſſiere le chiendent ou le jeune épi de bled.

Les rochers viennent enſuite avec leur famille. Objet ſurprenant ! éclat qu'on ne peut décrire ! des colonnes du pur cryſtal, enfans de la Suiſſe, qui appéſantiſſent le bras qui les porte ! Depuis les plus gros juſqu'à ceux qui forment les plus petites, tous décoroient différentes tablettes chacuns

rangés suivant leurs genres, le simple, le double, le composé, & même ceux de différentes espéces ramassés ensemble. Qui pourroit suffire à les détailler? leurs couleurs ne sont pas moins variées, depuis le plus clair jusqu'au noir le plus foncé. On y trouvoit chaque couleur & chaque changement de nuance. La nature n'a pas formé une seule pierre précieuse, excepté l'opale, qui ne fournisse ici un échantillon dans ces pierres plus tendres.

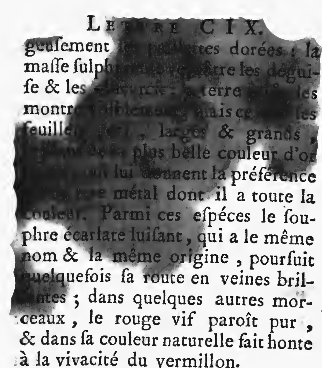
Outre les rochers on y voit les spars rangés dans un ordre & sous une forme semblable, mêlés, colorés, peints, précisément comme eux, mais seulement avec moins de brillant & d'éclat. C'est un arc-en-ciel plus terne, quand toute la voûte du ciel est couverte de l'éclat éblouissant du véritable.

Ensuite venoit une classe singuliere de corps sous des formes variées & enrichies de toutes les couleurs, qui attiroient nos remarques. Je les aurois pris pour un autre assortiment de pierres précieuses orienta-

les ; ce n'étoient que des sels. L'eau auroit dissout en peu de tems toutes ces belles formes variées & les auroit réduites à rien. Le cryſtal de roche le plus pur n'a pas plus de brillant & de transparence, que le sel fossile des mines de Pologne. Ses qualités ne se bornent pas là : toutes les couleurs que la nature peut donner au cryſtal pour imiter ses autres productions plus riches, elle les a prodiguées ici. Il n'y a pas dans son sein une seule pierre précieuse qui ne se trouve contrefaite dans cette matiere tendre. On voit ici sur des tablettes brillantes, le rouge, le bleu, le doré & le pourpre ; là pendent les vitriols en gros glaçons, le verd, le blanc, le bleu ; & au-dessous on voit les productions de l'art qui les purifie, & montre leur véritable forme dans des cryſtaux réguliers.

Il ne nous reſtoit plus qu'une suite à parcourir. Que croyez-vous qu'elle contenoit ? Qu'y avoit-il du produit minéral de la terre, qui n'eût pas déja excité notre surpriſe ? Il reſtoit encore les ſouphres. Ce nom

ne promettoit pas beaucoup ; mais le coup-d'œil nous frappa. Nous vîmes dans un tiroir le gypse plus grossier, le blanc, le brun pur en masses ou formant des veines dans la pierre ; dans un autre, le jaune doré & le couleur de paille plus pâle, dans leurs différens degrés de pureté & de brillant. Du milieu d'un autre brilloit un gros morceau de souphre de couleur de rubis, assez bien désigné du nom de cette belle pierre, dont il posséde la vraie couleur & toute la transparence. Autour de lui étoient placés dans une espéce de désordre étudié les masses de souphre verd opaque, & des morceaux de l'espéce jaune dorée parfaitement diaphanes & purs. Dans un autre endroit nous remarquâmes l'orpiment luisant, poison caché sous une envelope qui tenteroit les plus prudens de l'observer. Les masses de minerais mêlés où ce corps se rencontre plus ou moins abondamment font une très-belle figure ; mais il est beaucoup plus brillant dans sa pureté naturelle. La pierre blanche montre avanta-



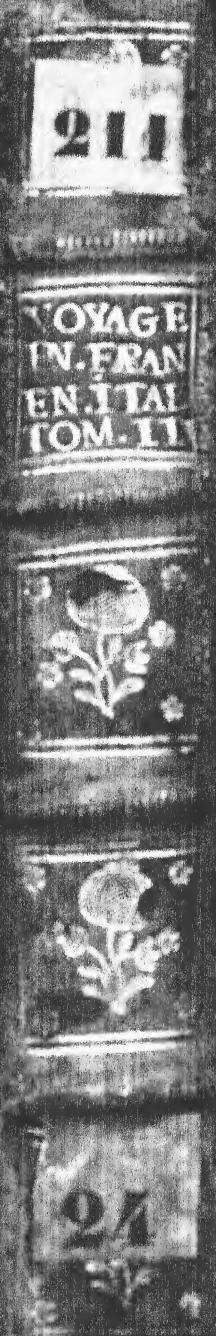
geusement [illegible] paillettes dorées ; la masse sulph[illegible] les dégui-se & les [illegible] terre [illegible] les montr[illegible] mais ce [illegible] les feuille[illegible], larges & grands, [illegible] plus belle couleur d'or [illegible] lui donnent la préférence [illegible] métal dont il a toute la couleur. Parmi ces espéces le souphre écarlate luisant, qui a le même nom & la même origine, poursuit quelquefois sa route en veines brillantes ; dans quelques autres morceaux, le rouge vif paroît pur, & dans sa couleur naturelle fait honte à la vivacité du vermillon.

Je finis : la nuit m'a surpris au milieu de mes observations ; & la plume me tombe des mains de lassitude en vous les décrivant. Mais où l'infatigable Aldrovande a-t-il pu s'arrêter ? où la nature s'arrête elle-même : il ne connoît point d'autres bornes.



Fin du Tome troisiéme.


UNIVERSIDAD DE SEVILLA
Biblioteca
UNIVERSIDAD DE SEVILLA
600702737



211
VOYAGE
EN. FRAN
EN. ITAL
TOM. II
24